


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
IX
288
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
ECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num° d' ordine


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


JEAN FRANÇOIS GALAUP DE LA PÉROUSE
Chef d'Escadre des Armées Navales de France,
Né à Alby en 1741.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins-St.-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, le 4e. le 1er. novembre 1808, et le 5e. le 1er. janvier 1809, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Cartoux.	*Liége*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscow,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	ve. Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR Mr. BANCAREL.

TOME ONZIÈME.

PARIS.

Fr. DUFART, père, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1809.





COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

NOTICE SUR LA PÉROUSE.

Le dernier voyage de Cook n'étoit encore connu que par la fin tragique de l'illustre chef de cette expédition, lorsque la France, profitant des loisirs que lui laissoit la paix qu'elle venoit de conclure, crut devoir à son rang parmi les premières puissances maritimes, d'ordonner un voyage de découvertes pour l'avancement des sciences et la reconnoissance du Globe que nous habitons. Il falloit un chef habile, un homme aguerri contre toute espèce de dangers, la Pérouse fut choisi. Mais, avant d'entrer dans d'autres détails, faisons connoître au lecteur les premières années de la vie de cet illustre infortuné.

Jean-François Galaup de la Pérouse naquit à Alby en 1741 : entré dès ses jeunes ans dans l'école de la marine, ses premiers regards se

tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avoient illustré leur patrie, et il prit dès-lors la résolution de marcher sur leurs traces. Persuadé qu'on ne pouvoit avancer qu'à pas lents dans une carrière aussi difficile, il se prépara à les égaler un jour, en se nourrissant d'avance de leurs travaux. Passionné pour la mer, il fut nommé *garde de la marine* en 1756; il fit différentes campagnes où il se distingua par sa bravoure dans plusieurs circonstances, et même il y en eut une où il fut grièvement blessé. Le premier octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau, et nommé *capitaine* en 1780. L'année suivante, le gouvernement français ayant formé le projet de détruire les établissemens anglais dans la baie d'Hudson, la Pérouse parut propre à remplir cette mission pénible dans des mers orageuses. Il reçut ordre de partir du cap Français le 31 mai 1782 : il commandoit le Sceptre de soixante-quatorze canons, et il étoit suivi de deux frégates de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et de la Jaille. Il n'avoit à bord de ces bâtimens que deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes. Après avoir lutté pendant près d'un mois contre des obstacles de toute

espèce dans des mers difficiles, le 21 août suivant les troupes s'embarquèrent dans les chaloupes, et arrivèrent le même soir à l'embouchure de la rivière Nelson. On débarqua le lendemain, et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambes, les troupes arrivèrent sur un pré où elles se rangèrent en bataille; elles vinrent devant le fort le 24 août 1782, et Hearne se rendit à la première sommation (1). La Pérouse fit détruire cet établissement avec les autres possessions de nos ennemis dans ces parages.

L'époque du rétablissement de la paix avec la Grande-Bretagne en 1783, termina cette glorieuse campagne de la Pérouse. Une plus importante l'attendoit, hélas! ce devoit être la dernière : Louis XVI l'avoit conçue, ordonnée, et la Pérouse étoit chargé de l'exécuter; tous les deux ne sont plus! Ce navigateur que nous avons déjà vu si recommandable par ses talens militaires, mérite également d'être connu par ses qualités personnelles; il réunissoit à la vivacité des habitans du Midi, un caractère égal et un esprit agréable. Sa douceur et sa gaieté le firent toujours rechercher et estimer de tous ses amis : il allioit une prudence rare avec cette fermeté

(1) *Voyez* le tome x, page 251.

de caractère qui est le partage d'une ame forte. Modeste autant qu'éclairé, il étoit également juste envers tous. Rien n'échappoit à sa surveillance, à ses soins paternels pour ses équipages. Secondé parfaitement pour le maintien de leur santé, aucun navigateur peut-être n'a eu des équipages aussi sains que ce capitaine : ils étoient tous aussi bien portans qu'à leur départ de Brest, lorsqu'ils sont arrivés à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route; mais parler de ses talens, de ses vertus, c'est rappeler ses malheurs, c'est éterniser nos regrets.

Dans la quantité immense de voyages, il en est bon nombre où le lecteur qui ne cherche que des faits vrais et intéressans, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens; mais il n'en est pas de même du journal de la Pérouse : ici tout intéresse, tout attache; mille circonstances émeuvent très-souvent la sensibilité de celui qui en fait la lecture.

VOYAGE

DE

LA PÉROUSE,

Pendant les années 1785-86-87 et 88.

PREMIÈRE ANNÉE DU VOYAGE.

L'ANCIEN esprit de découvertes paroissoit entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avoit pas répondu aux espérances de ceux qui avoient avancé des fonds pour cette entreprise. On a vu tome IX, page 8, que le capitaine Bouvet avoit cru apercevoir, le premier janvier 1739, une terre par les 54 deg. de lat. sud : il paroît aujourd'hui probable que ce n'étoit qu'un banc de glace; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continens et des îles, avoient conclu que le prétendu cap de la Circoncision étoit la pointe septentrionale des terres Australes, dont l'existence leur paroissoit démontrée comme nécessaire à l'équilibre du Globe.

Ces deux voyages devoient, avec raison, décourager des particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifioient des sommes considérables à un intérêt qui avoit cessé depuis long-tems de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret et Cook, sont déjà connues du lecteur.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate la Boudeuse et la flûte l'Etoile; il suivit à peu près la même route que les navigateurs anglais; il découvrit plusieurs îles; et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux Français ce goût des découvertes, qui venoit de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771, M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent Austral, dont l'existence, à cette époque, n'étoit pas même contestée des géographes; en décembre de la même année, il eut connoissance d'une île (1) : le mauvais tems l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savans de l'Europe, il

(1) *Voyez* le tome x, page 17.

ne douta pas qu'il n'eût aperçu un cap des terres Australes. Son empressement à venir annoncer cette nouvelle, ne lui permit pas de différer un instant son retour; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate pour continuer cette importante découverte : ce choix extraordinaire de bâtimens suffiroit seul pour démontrer que l'enthousiasme exclut la réflexion. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avoit aperçu : on sait le mauvais succès de ce second voyage; mais le capitaine Cook, le premier des navigateurs, n'auroit pu réussir dans une pareille entreprise avec un vaisseau de soixante-quatre canons, une frégate de trente-deux, et sept cents hommes d'équipage; peut-être n'auroit-il point accepté ce commandement, ou il auroit fait adopter d'autres idées. Enfin M. de Kerguelen revint en France, aussi peu instruit que la première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés : on n'oublia pas cependant que nos ennemis avoient en mer la Découverte et la Résolution, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connoissances humaines,

devoit être l'ami de toutes les nations de l'Europe. Il fut ordonné à tous bâtimens français qui rencontreroient la Découverte et la Résolution, commandées par le capitaine Cook, de les laisser passer librement, sans les visiter; et bien loin de les traiter en ennemis, de leur fournir tous les secours dont elles pourroient avoir besoin.

L'objet principal de la guerre de 1778 étoit d'assurer la tranquillité des mers; il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avoit fait prendre les armes pour que les pavillons des nations les plus foibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devoit, pendant la paix, se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être, plus que les bonnes lois, contribué au bonheur de la société.

Les voyages de divers navigateurs anglais, en étendant nos connoissances, avoient mérité la juste admiration du Monde entier : l'Europe avoit apprécié les talens et le grand caractère du capitaine Cook. Mais, dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connoissances à acquérir; des côtes à relever; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire; des minéraux, des volcans

à observer; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inestimables pour les habitans des îles de la mer du Sud.

Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du Monde; des savans de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'académie des sciences, et M. Monge, l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'école militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes; le premier sur la Boussole, et le second sur l'Astrolabe. M. de Lamanon, de l'académie de Turin, correspondant de l'académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de *géologie*. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du Journal de physique, devoit examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du Jardin du Roi, pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possi-

bilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. Mrs Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la Nature, nous fut donné par M. le Contrôleur général. Enfin M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner, dans cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'académie des sciences, la société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries, sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

M. l'abbé Tessier, de l'académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire, de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition,

qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneroient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnoissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvoit point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avoient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instrumens avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avoit suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe lui fut adjoint pour cette partie.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devoient nous servir pendant le voyage; il y joignit un volume entier de notes les plus savantes, et des discussions sur les différens voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoi-

gage public de reconnoissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves.

M. le maréchal de Castries, ministre de la marine, qui m'avoit désigné au roi pour ce commandement, avoit donné les ordres les plus formels dans les ports, pour que tout ce qui pouvoit contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector, lieutenant général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement comme s'il avoit dû commander lui-même. J'avois eu le choix de tous les officiers; je désignai pour le commandement de l'Astrolabe, M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montoit l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avoit, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour faire cette campagne; tous ceux dont nous fîmes choix étoient distingués par leurs connoissances. Enfin le 26 juin, mes instructions me furent remises. Je partis le 1[er] juillet pour Brest, où j'arrivai le 4; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avoit suspendu l'embarquement de différens effets, parce qu'il me falloit opter entre quelques articles propres aux échanges

avec

avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurois bien voulu me pourvoir pour plusieurs années; je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourroient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque ceux que nous aurions à bord seroient presque entièrement altérés.

Nous avions en outre à bord un bot ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes, un grand mât, une mèche de gouvernail, un cabestan; enfin ma frégate contenoit une quantité d'effets incroyable. M. de Clonard, mon second, l'avoit arrimée avec ce zèle et cette intelligence dont il a si souvent donné des preuves. L'Astrolabe avoit embarqué exactement les mêmes articles. Nous fûmes en rade le 11; nos bâtimens étoient tellement encombrés, qu'il étoit impossible de virer au cabestan; mais nous partions dans la belle saison, et nous avions l'espoir d'arriver à Madère sans essuyer de mauvais tems. M. d'Hector ordonna de nous mouiller en rade avec des ancres du port, afin que nous n'eussions qu'à filer nos câbles lorsque les vents nous permettroient de partir.

Le 12, nous passâmes la revue. Ce même jour, les horloges astronomiques qui devoient nous servir pour vérifier dans les relâches le

mouvement journalier des horloges marines, furent embarquées sur les deux bâtimens. Celles-ci étoient en observation à bord depuis quinze jours. Mrs Dagelet, Monge, ainsi que les autres savans et artistes, m'avoient précédé à Brest; mais, avant l'arrivée des deux astronomes, Mrs de Langle et d'Escures avoient observé la marche des horloges marines : malheureusement, l'horloge astronomique à laquelle on comparoit les premières, fut reconnue si mauvaise, qu'il fallut recommencer ce travail.

Les vents d'ouest nous retinrent en rade jusqu'au 1er d'août; il y eut pendant ce tems des brumes et de la pluie. Je craignis que l'humidité ne nuisît à la santé de nos équipages; nous ne débarquâmes cependant, dans l'espace de dix-neuf jours, qu'un seul homme ayant la fièvre; mais nous découvrîmes six matelots et un soldat attaqués de la maladie vénérienne, et qui avoient échappé à la visite de nos chirurgiens.

Je mis à la voile de la rade de Brest le 1er août 1785. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13 : les vents nous furent constamment favorables; cette circonstance étoit bien nécessaire à nos vaisseaux qui, trop chargés sur l'avant, gouvernoient fort mal. Pendant les belles nuits

de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisoient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seroient pas répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteroient certains climats (1).

Nous n'étions pas encore mouillés à Madère, que M. Johnston, négociant anglais, avoit déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de fruits. Plusieurs lettres de recommandation de Londres nous avoient précédés chez lui; ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connoissant pas les personnes qui les avoient écrites. L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parens ou de nos meilleurs amis. Après avoir fait notre visite au gouverneur, nous fûmes dîner chez lui : le lendemain nous déjeûnâmes à la charmante campagne de M. Murray, consul d'Angleterre, et nous retournâmes en ville pour dîner chez M. Moutero, chargé des affaires du consulat de

(1) *Voyez*, sur ces phénomènes, le tome VIII, page 28.

France. Nous goûtâmes, pendant toute cette journée, les délices que peuvent offrir la compagnie la mieux choisie, les prévenances les plus marquées, et nous admirâmes en même tems la situation ravissante de la campagne de M. Murray; nous ne pûmes être distraits des tableaux que nous offroit cette position, que par les trois jolies nièces de ce consul, qui vinrent nous prouver que rien ne manquoit dans ce lieu enchanteur (1). Sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il eût été bien doux de passer quelques jours à Madère, où nous étions accueillis d'une manière si obli-

(1) Turnbull, dont nous aurons occasion de parler quelquefois dans ce voyage, est arrivé à Madère au mois de juin 1800. Il appelle cette île *le jardin du Monde*. L'orange, le melon, la canne à sucre et la banane l'y charmoient par leur couleur et par leur parfum. Des groupes d'arbustes du Tropique étoient disséminés sur la surface de l'île. Mais je fus, dit-il, pendant mon séjour à terre très-importuné par des essaims de moines mendians, implorant ma charité au nom de la sainte Vierge et de tous les saints du paradis. Pour me délivrer de leurs importunités, je leur distribuai quelques petites pièces de monnoie de Portugal; mais mes premières libéralités ne firent que m'en occasionner de nouvelles, et c'étoit à n'en plus finir. *Voyez*, sur cette île, le tome VIII, pages 20-25, et le tome IX, page 12.

geante; mais l'objet de notre relâche ne pouvoit y être rempli; les Anglais ayant porté le vin de cette île à un prix excessif, nous n'aurions pu nous en procurer à moins de treize ou quatorze cents livres le tonneau de quatre barriques, et cette même quantité ne coûtoit que six cents livres à Ténériffe; j'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 août. La brise du large ne cessa qu'à six heures du soir, et nous mîmes à la voile tout de suite. Je reçus encore de M. Johnston une prodigieuse quantité de fruits de toute espèce, cent bouteilles de vin de Malvoisie, une demi-barrique de vin sec, du rum et des citrons confits. Depuis mon arrivée à Madère, tous les momens de mon séjour ont été marqués par les honnêtetés les plus recherchées de sa part.

Notre traversée jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours; nous y mouillâmes le 19 à trois heures après midi. J'eus connoissance, le 18 au matin, de l'île Salvage, dont je rangeai la partie de l'est à environ une demi-lieue : elle est très-saine; et quoique je n'aie pas eu occasion de sonder, je suis convaincu qu'il y a cent brasses d'eau jusqu'à une encablure de terre. Cette île est entièrement brûlée; il n'y a pas un seul arbre; elle paroît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques : nous

avons fait plusieurs relèvemens pour en déterminer le gisement.

Le 30 août au matin, je mis à la voile avec un vent de nord-nord-est assez frais. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avoit obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étoient destinés à le contenir. Ce travail nous occupa dix jours; à la vérité, le peu de célérité des fournisseurs fut ce qui nous retarda : ce vin venoit d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île.

Nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtimens. M. de la Martinière herborisa dans la route; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre, qui descendit, sur le sommet de la montagne, à dix-huit pouces quatre lignes trois dixièmes. Par l'observation faite à Sainte-Croix de Ténériffe dans le même instant, il étoit à vingt-huit pouces trois lignes. Le thermomètre, qui marquoit 24 degrés et demi à Sainte-Croix, se tint constamment à 9 degrés sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer la hauteur (1). Cette manière est si peu

(1) *Voyez*, sur sa hauteur présumée, le tome x, p. 9.

rigoureuse, que je préfère les données aux résultats. M. de Monneron, capitaine au corps du génie, fit aussi le voyage du Pic, dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer; c'étoit la seule manière de mesurer cette montagne qui n'eût pas été essayée. Les difficultés locales ne pouvoient l'arrêter, si elles n'étoient insurmontables, parce qu'il étoit extrêmement exercé à ce genre de travail. Il trouva sur le terrain que les obstacles étoient beaucoup moindres qu'il ne l'avoit imaginé; car, dans une journée, il eut terminé tout ce qui étoit difficile : il étoit parvenu à une espèce de plaine encore très-élevée, mais d'un accès facile, et il voyoit avec la plus grande joie la fin de son travail, quand il éprouva, de la part de ses guides, des difficultés qu'il lui fut impossible de vaincre : leurs mules n'avoient pas bu depuis soixante-douze heures, et ni prières ni argent ne purent déterminer les muletiers à rester plus long-tems. M. de Monneron fut obligé de laisser imparfait un travail qu'il regardoit comme fini, qui lui avoit coûté des peines incroyables, et une dépense assez considérable; car il avoit été obligé de louer sept mules et huit hommes pour porter son bagage, et l'aider dans son opération. Afin de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail, il arrêta les principaux points : une

journée suffiroit aujourd'hui pour achever ce nivellement, qui peut offrir un résultat plus satisfaisant qu'aucun de ceux qui ont été donnés jusqu'à présent par les différens voyageurs.

M. le marquis de Branciforte, maréchal de camp et gouverneur général de toutes les îles Canaries, ne cessa, pendant notre séjour dans sa rade, de nous donner les plus grandes marques d'amitié.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest; mais chaque jour devoit les diminuer, et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptois me pourvoir de ces deux articles à la Trinité; car j'étois décidé à ne pas relâcher aux îles du cap Vert, qui, dans cette saison, sont très-mal-saines, et la santé de nos équipages étoit le premier des biens : c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entreponts, de faire branlebas tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'au soleil couchant. Mais, afin que chacun eût assez de tems pour dormir, l'équipage fut mis à trois quarts; en sorte que huit heures de repos succédoient à quatre heures de service. Comme je n'avois à bord que le nombre d'hommes rigoureusement

nécessaire, cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers, et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage, lorsque j'ai navigué dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14 degrés nord, et furent constamment de l'ouest au sud-ouest jusqu'à la ligne; ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance.

Nous coupâmes l'équateur, le 29 septembre, par 18 degrés de longitude occidentale : j'aurois désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'ouest; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connoissance de la Trinité; car nous trouvâmes les vents de sud-est à la ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20 degrés 25 minutes de latitude sud; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus près, et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'est. Si j'eusse pris connoissance de Pennedo de Saint-Pedro, j'aurois eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil.

J'ai passé, suivant mon point, sur le bas-fond où le vaisseau le Prince crut avoir touché en 1747.

Nous n'avons eu aucun indice de terre, à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*, qui nous ont suivis en assez grand nombre, depuis 8 degrés de latitude nord, jusqu'à 3 degrés de latitude sud : nos bâtimens ont été, pendant ce même tems, environnés de thons ; mais nous en avons très-peu pris, parce qu'ils étoient si gros, qu'ils cassoient toutes nos lignes : chacun de ceux que nous avons pêchés, pesoit au moins soixante livres.

Les marins qui craignent de trouver, dans cette saison, des calmes sous la ligne, sont dans la plus grande erreur : nous n'avons pas été un seul jour sans vent, et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois ; elle fut, à la vérité, assez abondante pour nous permettre de remplir vingt-cinq barriques. Peu de jours après notre départ de Ténériffe, nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne trouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne, qui tenoit le milieu entre la brume et les nuages, dominoit toujours ; l'horizon avoit moins de trois lieues d'étendue ; mais, après le coucher du soleil, cette vapeur se dissipoit, et les nuits étoient constamment très-belles.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, nous aperçûmes les îles Martin-Vas, dans le nord-

ouest, à cinq lieues : elles auroient dû nous rester à l'ouest; mais les courans nous avoient portés 13 minutes dans le sud pendant la nuit : malheureusement les vents ayant été constamment au sud-est jusqu'alors, me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles, dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position, et après avoir fait des relèvemens pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entr'elles, je fis route au plus près, tribord amure, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'ouest un quart sud-ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entr'eux par de très-petites distances, lesquels, vus d'un peu loin, paroissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité qui me restoit à l'ouest 8 degrés nord. Le vent étoit toujours au nord-nord-ouest; je passai toute la nuit à courir de petits bords, me tenant dans la partie de l'est-sud-est de cette île. Lorsque le jour parut, je continuai ma bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du matin, je n'étois plus qu'à deux lieues et demie de la

pointe du sud-est qui me restoit au nord-nord-ouest, et j'aperçus, au fond de l'anse formée par cette pointe, un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avoit cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité : je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais; car je commençois déjà à voir que je ne pourrois me procurer, à la Trinité, ni l'eau ni le bois dont j'avois besoin : nous n'apercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisoit par-tout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à l'Astrolabe la manœuvre que je me proposois de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement portugais. Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtimens qui se trouveroit le plus à portée, enverroit son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette relâche.

Le lendemain 18 octobre au matin, l'Astrolabe n'étant qu'à une demi-lieue de terre, détacha la biscayenne commandée par M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau. M. de la Martinière, et le père Receveur naturaliste infatigable, accompagnèrent cet officier : ils descendirent au fond de l'anse, entre deux rochers; mais la lame étoit si grosse, que le canot et son équipage auroient infailliblement péri, sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent; ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grappin qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de *colonie*, puisqu'il n'y a point de culture, lui dit que le gouverneur de Rio-Janeiro avoit fait prendre possession de l'île de la Trinité depuis environ un an; il ignoroit, ou il feignoit d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée : mais on ne peut compter sur rien de ce qui fut dit à M. Vaujuas dans cette conversation. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité : il prétendoit que sa garnison étoit de quatre cents hommes, et son fort armé

de vingt canons; tandis que nous sommes certains qu'il n'y en avoit pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier étoit dans une telle crainte, qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de la Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissoit rien ; qu'on lui envoyoit tous les six mois des vivres de Rio-Janéiro, et qu'il y avoit à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison ; encore falloit-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. Son détachement aida à mettre notre biscayenne à la mer.

Dès la pointe du jour j'avois aussi envoyé à terre un canot commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, accompagné de Mrs de Lamanon et Monneron; mais j'avois défendu à M. Boutin de descendre, si la biscayenne de l'Astrolabe étoit arrivée avant lui : dans ce cas, il devoit sonder la rade, et en tracer le plan le mieux qu'il lui seroit possible dans un si court espace de tems. M. Boutin ne s'approcha en conséquence que jusqu'à une portée de fusil

du rivage; toutes les sondes lui rapportèrent un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. M. de Monneron dessina le fort tout aussi bien que s'il avoit été sur la plage; et M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étoient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père Receveur, qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyoit seulement mêlé de détrimens de coquilles et de corail. D'après le rapport de M. de Vaujuas et de M. Boutin, il étoit évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquoient. Je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil : c'étoit l'ancienne relâche des bâtimens français qui alloient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tous leurs besoins. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour, que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéiro, où les différentes formalités auroient exigé plus de tems qu'il n'en falloit pour faire l'eau et le bois qui nous manquoient. Mais en dirigeant ma route vers l'île Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon, que M. Daprès

place à cent lieues dans l'ouest de la Trinité, et à 15 minutes seulement plus sud. Suivant le journal de M. Poncel de la Haye, qui commandoit la frégate la Renommée, j'étois certain que différens navigateurs, entr'autres Frézier, homme très-éclairé, avoient cru aborder à l'Ascençaon, et qu'ils n'avoient été réellement qu'à la Trinité.

Cette dernière île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile; on ne voit de la verdure et quelques arbustes que dans les gorges très-étroites des montagnes : c'est dans une de ces vallées, au sud-est de l'île qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement. La Nature n'avoit certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer l'empressement qu'ils ont montré, d'occuper une île qui, à tout autre égard, leur est entièrement à charge.

Le 18 octobre à midi, je fis route à l'ouest pour l'Ascençaon jusqu'au 24 au soir que je pris le parti d'abandonner cette recherche : j'avois fait alors cent quinze lieues à l'ouest, et le tems étoit

étoit assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer qu'ayant dirigé ma route par le parallèle de 20 degrés 32 minutes avec une vue nord et sud de 20 minutes au moins, et qu'ayant mis en panne, chaque nuit, après les premières soixante lieues, lorsque j'avois parcouru l'espace aperçu au coucher du soleil; je puis, dis-je, assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7 degrés environ de longitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les latitudes sud de 20 degrés 10 minutes, et de 20 degrés 50 minutes, ma vue ayant pu embrasser tout cet espace.

Le 25 octobre, nous essuyâmes un orage des plus violens. A huit heures du soir, nous étions au centre d'un cercle de feu; les éclairs partoient de tous les points de l'horizon : le feu Saint-Elme se posa sur la pointe du paratonnerre. Mais ce phénomène ne nous fut pas particulier; l'Astrolabe, qui n'avoit point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur la tête de son mât. Depuis ce jour, le tems fut constamment mauvais jusqu'à notre arrivée à l'île Sainte-Catherine; nous fîmes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que nous aurions pu trouver sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Nous mouillâmes le 6 de novembre entre l'île

Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux.

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avoit altéré la santé des équipages; mais nos vivres étoient d'une excellente qualité. Je n'avois négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvoient m'indiquer : nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le tems le permettoit, depuis huit heures jusqu'à dix.

L'île Sainte-Catherine s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ douze lieues; sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Senora del Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence; elle contient au plus trois mille ames et environ quatre cents maisons : l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servoit, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvoient des différentes parties du Brésil; ils n'étoient sujets

du Portugal que de nom, et ils ne reconnoissoient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvoient subsister sans aucun secours des colonies voisines; et ils étoient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvoient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchoient chez eux, ne leur donnoient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises, dont ils manquoient absolument. Ce n'est que vers 1740, que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du nord au sud, depuis la rivière S.-Francisco jusqu'à Rio-Grande; sa population est de vingt mille ames. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfans, que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui même toute sorte de fruits, de légumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verts; mais ils sont tellement entre-mêlés de ronces et de lianes, qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches : on a d'ailleurs à craindre les serpens, dont la morsure est mortelle. Les habitations, tant sur l'île que sur le continent, sont toutes sur le bord

de la mer : les bois qui les environnent, ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis. Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre, et manque absolument d'objets manufacturés; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons : leur terrain, qui seroit très-propre à la culture du sucre, n'y peut être employé faute d'esclaves, qu'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La pêche de la baleine est très-abondante; mais c'est une propriété de la couronne, affermée à une compagnie de Lisbonne : cette compagnie a, sur cette côte, trois grands établissemens dans lesquels on pêche chaque année environ quatre cents baleines, dont le produit, tant en huile qu'en *sperma-céti*, est envoyé à Lisbonne par Rio-Janéiro. Les habitans ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragemens qui puissent y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la Terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole.

L'attérage de Sainte-Catherine est très-facile; on trouve fond de vase par soixante-dix brasses à dix-huit lieues au large, et ce fond monte gra-

duellement jusqu'à quatre encablures du rivage, où il y a encore quatre brasses.

Il me parut que notre arrivée avoit jeté une grande terreur dans le pays : les différens forts tirèrent plusieurs coups de canon d'alarme; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure et à envoyer un canot à terre avec un officier, pour faire connoître nos intentions très-pacifiques et nos besoins d'eau, de bois, et de quelques rafraîchissemens. M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes; elle consistoit en quarante soldats, commandés par un capitaine, qui dépêcha sur-le-champ un exprès à la ville vers le gouverneur don Francisco de Baros, brigadier d'infanterie. Il avoit eu connoissance de notre expédition par la gazette de Lisbonne; et une médaille en bronze que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus juste prix, ce qui nous étoit nécessaire : un officier fut destiné à chaque frégate; il étoit entièrement à nos ordres; nous l'envoyions avec les commis du munitionnaire pour acheter des provisions chez les habitans. Le 9 de novembre, je me rapprochai de la forteresse dont j'étois un peu éloigné. Je fus, le

même jour, avec M. de Langle et plusieurs officiers, faire ma visite au commandant de ce poste, qui me fit saluer de onze coups de canon; ils lui furent rendus de mon bord. J'envoyai le lendemain mon canot, commandé par Boutin, lieutenant de vaisseau, à la ville de Nostra-Senora del Destero, pour faire mes remercîmens au gouverneur, de l'extrême abondance où nous étions par ses soins. Mrs. de Monneron, de Lamanon, et l'abbé Mongès, accompagnèrent cet officier, ainsi que M. de la Borde Marchainville et le père Receveur, qui avoient été dépêchés par M. de Langle pour le même objet; tous furent reçus de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Don Francisco de Baros, gouverneur de cette capitainerie, parloit parfaitement français, et ses vastes connoissances inspiroient la plus grande confiance. Nos Français dînèrent chez lui : il leur dit, pendant le dîner, que l'île de l'Ascençaon n'existoit pas; que cependant, sur le témoignage de M. Daprès, le gouverneur général du Brésil avoit expédié, l'année dernière, un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant rien trouvé, on l'avoit effacée des cartes, afin de ne pas éterniser une ancienne erreur. Il ajouta que l'île de la Trinité avoit toujours fait partie des possessions

portugaises, et que les Anglais l'avoient évacuée à la première réquisition qui leur en avoit été faite par la reine de Portugal; le ministre du roi d'Angleterre ayant de plus répondu que la nation n'avoit jamais donné sa sanction à cet établissement, qui n'étoit qu'une entreprise de particuliers. Le lendemain, les canots de l'Astrolabe et de la Boussole étoient de retour à onze heures; ils m'annoncèrent la visite très-prochaine du major général de la colonie, don Antonio de Gama; il n'arriva cependant que le 13, et il m'apporta la lettre la plus obligeante de son commandant. La saison étoit si avancée, que je n'avois pas un instant à perdre: nos équipages jouissoient de la meilleure santé. Je m'étois flatté, en arrivant, d'avoir pourvu à tous nos besoins, et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours; mais les vents de sud et les courans furent si violens, que la communication avec la terre fut souvent interrompue; cela retarda mon départ.

J'avois donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéiro, pour éviter seulement les formalités des grandes villes, qui occasionnent toujours une perte de tems; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissoit bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étoient dans la plus grande abondance;

un gros bœuf coûtoit huit piastres; un cochon pesant cent cinquante livres en coûtoit quatre; on avoit deux dindons pour une piastre; il ne falloit que jeter le filet pour le retirer plein de poisson : on apportoit à bord et on nous y vendoit cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre, et les légumes étoient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisois couper du bois, les habitans qui aidèrent à le sauver, forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçoient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grappin et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux, et qui leur auroient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux et jaloux de leurs femmes, qui ne paroissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entr'autres un rollier d'un très-beau bleu, qui n'a point été décrit par M. de Buffon; il est très-commun dans ce pays.

Le 16 au soir, tout étant embarqué, j'envoyai

mes paquets au gouverneur, qui avoit bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. de Saint-Marc, notre consul général : chacun eut la permission d'écrire à sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à la voile le lendemain ; mais les vents du nord, qui nous auroient été si favorables si nous eussions été en pleine mer, nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Nous avions acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs, de cochons et de volailles, pour nourrir l'équipage en mer pendant plus d'un mois, et nous avions ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres, qui, depuis notre départ de Brest, s'étoient parfaitement conservés dans les caisses faites à Paris, sous les yeux et par les soins de M. Thouin. Notre jardinier étoit aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons, de graines de coton, de maïs, de riz, et généralement de tous les comestibles qui, d'après les relations des navigateurs, manquent aux habitans des îles de la mer du Sud, et sont plus analogues à leur climat et à leur manière de vivre que les plantes

potagères de France, dont nous portions aussi une immense quantité de graines.

Le jour de mon départ, je remis à M. de Langle de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avoient servi jusqu'alors : nous devions naviguer au milieu des brumes, dans des mers très-orageuses ; et ces circonstances exigeoient de nouvelles précautions. Je l'informai de plus que j'allois borner mes recherches dans la mer Atlantique à l'île Grande de la Roche, n'ayant pas le tems de chercher un passage au sud des terres de Sandwich.

Le tems fut très-beau jusqu'au 28, que nous eûmes un coup de vent très-violent de la partie de l'est ; c'étoit le premier depuis notre départ de France : je vis avec grand plaisir que, si nos bâtimens marchoient fort mal, ils se comportoient très-bien dans les mauvais tems, et qu'ils pouvoient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir.

Le 7 décembre, j'étois sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par 44 degrés 38 minutes de latitude sud, et 34 degrés de longitude occidentale, suivant une observation de distances faites le jour précédent. Nous voyions passer des goémons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros

et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Ces foibles indices de terre entretenoient cependant nos espérances, et nous consoloient des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions; mais je n'étois pas sans inquiétude en considérant que j'avois encore 35 degrés à remonter dans l'ouest jusqu'au détroit de le Maire, où il m'importoit beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

Je courus des bords entre les 44 et 45 degrés de latitude jusqu'au 24 décembre; je parcourus sur ce parallèle 15 degrés de longitude, et le 27 décembre j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de la Roche n'existoit pas, et que les goémons et les pétrels ne prouvent point le voisinage d'une terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à mon arrivée sur la côte des Patagons. Après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'avois essuyé cinq coups de vent, je fus obligé de faire route pour ma destination ultérieure. Je suis convaincu que les navigateurs qui me succéderont dans cette recherche, ne seront pas plus heureux que moi; mais on ne doit s'y livrer que lorsqu'on fait route pour aller à l'est vers la mer des Indes : il n'est pas alors plus pénible ni plus long de parcourir 30 degrés sur

ce parallèle que sur tout autre; et si l'on n'a point trouvé la terre, on a du moins fait une route qui a approché du but. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepis, une terre fantastique; le rapport de la Roche, qui prétend y avoir vu de grands arbres, est dénué de toute vraisemblance : il est bien certain que, par 45 degrés, on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'Océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acunha, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation.

Nous eûmes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux frégates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, assez ordinairement abondantes, procuroient des rafraîchissemens en viande à nos équipages, et il nous est arrivé plusieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales : les matelots les préféroient à la viande salée, et je crois qu'elles contribuoient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuâmes, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la

petite espèce, avec quatre variétés de pétrels : ces oiseaux écorchés, et accommodés avec une sauce piquante, étoient à peu près aussi bons que les macreuses qu'on mange en Europe.

Le 14 janvier 1786, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47 degrés 50 minutes de latitude sud, et 64 degrés 37 minutes de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire, lorsque le tems a été favorable; les officiers de la frégate y étoient tellement exercés, et secondoient si bien M. Dagelet, que je ne crois pas que notre plus grande erreur en longitude puisse être évaluée à plus d'un demi-degré.

Le 21, nous eûmes connoissance du cap Beau-Tems, ou de la pointe du nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons; nous étions à environ trois lieues de terre, par quarante et une brasses, fond de petit gravier, ou petites pierres argileuses, grosses comme des pois.

Le 25 à deux heures, je relevai à une lieue au sud du cap San-Diego, qui forme la pointe occidentale du détroit de le Maire; j'avois prolongé, depuis le matin, la terre à cette distance, et j'avois suivi, sur la carte du capitaine Cook, la baie où M. Banks débarqua pour aller

chercher des plantes, pendant que la Résolution l'attendoit sous voiles.

Le tems nous étoit si favorable, qu'il me fut impossible d'avoir la même complaisance pour nos naturalistes. A trois heures je donnai dans le détroit, ayant arrondi à trois quarts de lieue la pointe San-Diego, où il y a des brisans qui ne s'étendent, je crois, qu'à un mille; mais, ayant vu la mer briser beaucoup plus au large, je gouvernai au sud-est, afin de m'éloigner de ces brisans : je m'aperçus bientôt qu'ils étoient occasionnés par les courans, et que les ressifs du cap San-Diego étoient fort loin de moi.

Comme il ventoit bon frais du nord, j'étois le maître de me rapprocher de la Terre de Feu; je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée, que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'étoit impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer dix ou douze jours; que ce tems m'avoit été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine, parce que, dans ces baies ouvertes où la mer brise avec force sur le rivage, il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas

naviguer. Si à cet inconvénient s'étoient joints des vents de sud, qui m'eussent arrêté pendant quelque tems dans la baie de Bon-Succès, la belle saison se seroit écoulée, et j'aurois exposé mon vaisseau à des avaries, et mon équipage à des fatigues très-préjudiciables au succès du voyage.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan-Fernandez, qui étoit sur mon chemin, et où je devois trouver de l'eau et du bois, avec quelques rafraîchissemens bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avois pas à cette époque un seul malade; il me restoit quatre-vingts barriques d'eau, et la Terre de Feu a été si souvent visitée et décrite, que je ne pouvois me flatter de rien ajouter à ce qui en avoit déjà été dit (1).

Pendant notre route dans le détroit de le Maire, les sauvages allumèrent de grands feux, suivant leur usage, pour nous engager à mouiller; il y en avoit un sur la pointe du nord de la baie de Bon-Succès, et un autre sur la pointe du nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé, comme le capitaine Cook, qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies; on y trouve de l'eau et du bois, mais moins de gibier

---

(1) *Voyez* le tome IX, page 417.

sans doute qu'au port Noël, à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la Terre de Feu, nous fûmes entourés de baleines : on s'apercevoit qu'elles n'avoient jamais été inquiétées; nos vaisseaux ne les effrayoient point; elles nageoient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groenland. Je doute qu'il y ait un meilleur endroit dans le Monde pour cette pêche; les bâtimens seroient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques et des oiseaux de mer; les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourroient prendre toutes les baleines dont ils auroient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient seroit la longueur du voyage, qui exigeroit à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée, et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de décembre, janvier et février.

L'horizon étoit si embrumé dans la partie de l'est, que nous n'avions pas aperçu la Terre des États,

États, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avons serré la Terre de Feu d'assez près pour apercevoir avec nos lunettes, des sauvages qui attisoient de grands feux, seule manière qu'ils aient d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avois osé l'imaginer; je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparoître, et que la lecture du Voyage de l'amiral Anson n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

Le 9 février 1786, j'étois par le travers du détroit de Magellan dans la mer du Sud, faisant route pour l'île de Juan-Fernandez : j'avois passé, suivant mon estime, sur la prétendue terre de Drak; mais j'avois perdu peu de tems à cette recherche, parce que j'étois convaincu qu'elle n'existoit pas. Depuis mon départ d'Europe, toutes mes pensées n'avoient eu pour objet que les routes des anciens navigateurs : leurs journaux sont si mal faits, qu'il faut en quelque sorte les deviner; et les géographes qui ne sont pas marins, sont généralement si ignorans

en hydrographie, qu'ils n'ont pu porter les lumières d'une saine critique sur des journaux qui en avoient grand besoin; ils ont, en conséquence, tracé des îles qui n'existoient pas, ou qui, comme des fantômes, ont disparu devant les nouveaux navigateurs.

En 1578, l'amiral Drake ou Drak, cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan, fut assailli, dans le grand Océan occidental, par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois. Il est difficile de le suivre dans ses différentes routes; mais enfin il eut connoissance d'une île par les 57 degrés de latitude sud : il y relâcha, et y vit beaucoup d'oiseaux; courant ensuite au nord l'espace de vingt lieues, il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avoient des pirogues : ces îles produisoient du bois et des plantes antiscorbutiques. Comment méconnoître à cette relation la Terre de Feu, sur laquelle Drake a relâché, et vraisemblablement l'île Diego-Ramirès, située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake? A cette époque, la Terre de Feu n'étoit pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit qui porte leur nom qu'en 1616; et, toujours persuadés qu'il y avoit dans l'hémisphère sud, comme dans l'hémisphère nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des pôles, ils

crurent que la partie du sud de l'Amérique étoit coupée par des canaux, et qu'ils en avoient trouvé un second comme Magellan. Ces fausses idées étoient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral Drake ou Drak, qui fut porté par les courans 12 ou 15 degrés dans l'est de son estime, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans les mêmes parages, à cent autres navigateurs; cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de cette escadre, qui prit la bordée du nord pendant que son général couroit celle du sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venoit de sortir; preuve évidente qu'il n'avoit guères fait de chemin à l'ouest, et que l'amiral Drake n'avoit pas dépassé la longitude de l'Amérique. On pourroit ajouter qu'il est contre toute vraisemblance qu'une île fort éloignée du continent, et par 57 degrés de latitude, soit couverte d'arbres, lorsqu'on ne trouve pas même une plante ligneuse sur les îles Malouines, qui ne sont que par 53 degrés; qu'il n'y a aucun habitant sur ces mêmes îles, pas même sur celle des États, qui n'est séparée du continent que par un canal de cinq lieues; et qu'enfin la description que Drake fait des sauvages, des pirogues, des arbres et des plantes, convient si fort aux Pêcherais, et généralement à tous les autres détails que nous avons sur la

Terre de Feu, que je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes.

Les vents d'ouest-sud-ouest m'étant favorables pour gagner au nord, je ne perdis pas à cette vaine recherche un tems si précieux, et je continuai ma route vers l'île de Juan-Fernandez. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avois à bord, je vis qu'il nous restoit très-peu de pain et de farine, parce que j'avois été obligé, ainsi que M. de Langle, d'en laisser cent quarts à Brest, faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étoient mis dans le biscuit; ils ne le rendoient pas immangeable, mais ils en diminuoient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan-Fernandez. Je savois que cette partie du Chili étoit très-abondante en grains, qu'ils y étoient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverois en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai en conséquence ma route un peu plus à l'est.

Le 22 au soir, j'eus connoissance de l'île Mocha, qui est environ à cinquante lieues dans le sud de la Conception (1). La crainte d'être

(1) *Voyez* la carte du sud de l'Amérique.

porté au nord par les courans m'avoit fait rallier la terre; mais je crois que c'est une précaution inutile, et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie, qu'il faut reconnoître, ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du nord-ouest de cette île.

Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a, en même tems, connoissance des Mamelles de Biobio: ce sont deux montagnes peu élevées, dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana: cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'est à l'ouest, et autant en profondeur du nord au sud; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine, qui est placée au milieu et forme deux entrées: celle de l'est est la plus sûre et la seule pratiquée; elle a environ une lieue de large: celle de l'ouest, entre l'île de Quiriquine ou Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guères qu'un quart de lieue; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

On trouve fond sur la côte depuis l'île

Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception, (1) à trois lieues au large; la sonde a rapporté soixante-dix brasses, fond de vase noire, et trente brasses lorsque nous étions en dedans de la baie, est et ouest. De la pointe du nord de l'île de Quiquirine, le brassiage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre. Il y a un excellent mouillage dans toute cette baie; mais on n'est à l'abri des vents du nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île de Quiriquine; mais les vents du sud, qui nous avoient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception, que nous savions, d'après le plan de Frézier, devoir être au fond de la baie, dans la partie du sud-est; mais nous n'apercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avoit été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existoit plus, et que la nouvelle ville avoit été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de

(1) *Voyez* la carte de l'Amérique méridionale.

Biobio. Nous apprîmes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avoient précédés. Nous continuâmes à louvoyer pour approcher le fond de la baie, et à neuf heures du soir nous mouillâmes, par neuf brasses, à environ une lieue dans le nord-est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. Postigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission : il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenoit de nous mouiller, et avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avoit doublé le cap Horn, et n'étoit arrivé au Chili sans avoir des malades; et il n'y en avoit pas un seul sur nos deux bâtimens.

A sept heures du matin, nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes; nous mouillâmes dans l'anse de

Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de février, par sept brasses, fond de vase noire.

Le village de Talcaguana est aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie : on voit encore dans l'est les ruines de l'ancienne ville de la Conception, qui ne dureront pas autant que celles de Palmyre, tous les bâtimens du pays n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil; les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de France.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana; ils y bâtirent une nouvelle ville; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférées : elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans (1).

Cette nouvelle ville contient environ dix mille

(1) *Voyez*, sur ces contrées, le tome v, page 16.

habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au nord avec celui de San-Jago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence; il est borné à l'est par les Cordilières ou Cordelières, et s'étend au sud jusqu'au détroit de Magellan; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloé et d'un petit arrondissement autour de Baldivia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne, avec lequel ils sont presque toujours en guerre; aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices; ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les citoyens qui, au civil, sont commandés par un corrégidor : il est, de plus, chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil-souverain dans les colonies espagnoles; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont

aussi juges des causes civiles, avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité, il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes; ainsi la justice n'est rendue que par un seul, et il faudroit le supposer sans préjugés, sans passions, et doué des plus grandes lumières, pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvéniens.

Il n'est point dans l'Univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili (1) : le blé y rapporte soixante pour un; la vigne produit avec la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au delà de toute expression; le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf est de huit piastres; celui d'un mouton, de trois quarts de piastre; mais il n'y a point d'acheteurs, et les habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif : ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la

(1) *Voyez* le Gentil, tome V, page 16.

consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays; mais il en est une qui y est assez commune, et que je n'ose nommer: ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge très-avancé; il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devoit attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili dans toute son étendue: ce royaume, dont les productions, si elles étoient à leur *maximum*, alimenteroient la moitié de l'Europe; dont les laines suffiroient aux manufactures de France et d'Angleterre; dont les bestiaux, employés en salaison, produiroient un revenu immense; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans, de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima,

et enfin à leur entrée au Chili : ils ne peuvent donner en échange que du suif, des cuirs, quelques planches, et du blé qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens ; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or (1) et ses minces objets d'échange, solder le sucre, l'herbe du Paraguai, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de systême, si la liberté du commerce n'est pas autorisée, si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés, enfin si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

Malheureusement ce pays produit un peu

(1) Suivant les notes de M. la Pérouse, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres ; il y avoit telle habitation à Saint-Domingue qui donnoit autant de revenu.

d'or; presque toutes les rivières y sont aurifères; l'habitant, en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre; mais comme les comestibles sont très-abondans, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin: sans communication avec les étrangers, il ne connoît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie. Les terres restent en friche; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier: aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquoit autrefois à Lyon; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles: d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes: ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun

autre pays, et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état, sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devoit les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée; j'en ai vu rester au bal jusqu'à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnoit à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des moines n'auroient dû connoître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes: c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerois à toute reconnoissance, si je ne les peignois avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère; je tâcherai de le faire connoître en racontant notre propre histoire.

J'étois à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'apporter une lettre de M. Quexada, commandant par *interim*; il m'annonçoit que nous serions reçus comme des compatriotes, ajoutant, avec la plus extrême

politesse, que les ordres qu'il avoit reçus, étoient, dans cette occasion, bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre étoit accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce, que chacun s'empressoit d'envoyer en présent à bord; nous ne pouvions consommer tant d'objets, et nous ne savions où les placer.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau, à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre, et à celui de nos quarts de cercle, je ne pus tout de suite aller faire mes remercîmens à ce gouverneur : j'attendois avec impatience le moment de remplir ce devoir; mais il me prévint, et il arriva à mon bord, suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain je rendis cette visite, accompagné de M. de Langle, de plusieurs officiers et passagers; nous étions précédés par un détachement de dragons, dont le commandant avoit cantonné une demi-compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle étoit à nos ordres, ainsi que leurs chevaux. M. Quexada, M. Sabatero commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au devant de nous à une lieue de la Conception : nous descendîmes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner, et, à la nuit, il y eut un grand

bal où furent invitées les principales dames de la ville.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étoient accoutumés, étoit une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au dessous de la ceinture; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts, que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond; voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles; la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux, et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grace. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers

Vers minuit, le bal cessa : la maison du commandant et de M. Sabatero ne pouvant contenir tous les officiers et passagers français, chaque habitant s'empressa de nous offrir des lits, et nous fûmes ainsi répartis dans les différents quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avions été faire des visites aux principaux citoyens, et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable, et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole du Pérou; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'auroit M. Higuins, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disoit de ce militaire, l'estime générale qu'on avoit pour lui, me faisoient regretter que les circonstances le tinssent éloigné. On lui avoit dépêché un courrier; sa réponse, qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçoit son prochain retour : il venoit de conclure une paix glorieuse, et surtout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux ravages de ces sauvages, qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiroient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages; ils marchent avec leurs troupeaux; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang (1); ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis San-Jago jusqu'au détroit de Magellan; ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus les mêmes vêtemens, et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivoient il y a deux siècles.

---

(1) On assure qu'ils saignent quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en boivent le sang.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espagnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes (1)?

M. Higuins a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages, et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connoître ce loyal militaire, dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens, je lui avois donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre; j'en étois à peine informé, qu'il arriva à Talcaguana, et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur français, et M. Higuins, chargé de la défense du pays, étoit d'une activité difficile à égaler: il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada; elles étoient si vraies,

(1) *Voyez*, sur ces peuples, le tome II, page 152; et tome V, page 23.

si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pouvoit rendre nos sentimens de reconnoissance. Comme nous en devions à tous les habitans, nous résolûmes de donner une fête générale avant notre départ, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer; nous y donnâmes à dîner à cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui avoient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation : ce repas fut suivi d'un bal, d'un petit feu d'artifice, et enfin d'un ballon de papier, assez grand pour faire spectacle.

Le lendemain, la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates; nous mangeâmes tous à la même table, M. de Langle et moi à la tête, chaque officier jusqu'au dernier matelot, rangé suivant le rang qu'il occupoit à bord : nos plats étoient des gamelles de bois. La gaieté étoit peinte sur le visage de tous les matelots; ils paroissoient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest.

Le mestre-de-camp voulut à son tour donner une fête : nous nous rendîmes tous à la Conception, excepté les officiers de service. M. Higuins vint au devant de nous, et conduisit notre cavalcade chez lui, où une table de cent couverts

étoit dressée : tous les officiers et habitans de marque y étoient invités, ainsi que plusieurs dames. A chaque service, un franciscain improvisateur récitoit des vers espagnols pour célébrer l'union qui régnoit entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit; toutes les dames s'y rendirent, parées de leurs plus beaux habits; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet : on ne peut, dans aucune partie du Monde, voir une plus charmante fête; elle étoit donnée par un homme adoré dans le pays, et à des étrangers qui avoient la réputation d'être de la nation la plus galante de l'Europe.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisoient pas perdre de vue mon objet principal. J'avois annoncé, le jour de mon arrivée, que je mettrois à la voile le 15 de mars 1786, et que si, avant cette époque, les bâtimens étoient réparés, nos vivres, notre eau et notre bois embarqués, chacun auroit la liberté d'aller se promener à terre : rien n'étoit plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignois autant l'effet que les matelots le désiroient, parce que le vin est très-commun au Chili, que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à O-Taïti. Il n'y eut cependant aucun désordre,

et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses.

Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller; mais les vents se fixèrent au nord : ils avoient été constamment du sud-sud-ouest au sud-ouest depuis notre séjour dans cette rade; la brise commençoit ordinairement à dix heures du matin, et finissoit à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avoit commencé plus tôt; et réciproquement, durant jusqu'à minuit, si elle n'avoit commencé qu'à midi; en sorte qu'il y avoit à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une chaleur excessive, se fixèrent au nord; il venta très-grand frais de cette partie, avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16; et le 17, vers midi, il y eut une légère brise du sud-ouest, avec laquelle j'appareillai : elle étoit très foible, et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie, où nous restâmes en calme plat, la mer fort houleuse des derniers vents du nord. Nous fûmes toute la nuit environnés de baleines; elles nageoient si près de nos frégates, qu'elles jetoient de l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule;

la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée.

Le 19, les vents du sud me permirent de m'éloigner de terre; je dirigeai ma route à l'est de l'île de Juan-Fernandez, dont je ne pris pas connoissance, parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père Feuillée à la Conception, il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes.

Le 3 avril 1786, par 27 degrés 5 minutes de latitude sud, et 101 de longitude occidentale, nous eûmes des vents du nord-est au nord-ouest: nous vîmes aussi quelques oiseaux, les seuls que nous eussions rencontrés depuis que nous avions dépassé l'île de Juan-Fernandez; car je ne compte pas un ou deux taille-vents qui avoient été vus quelques instans dans un trajet de six cents lieues. Cette variété des vents est l'indice le plus certain de terre; mais les physiciens auront peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues: au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil,

ne m'a jamais rien appris; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvemens en l'air par l'appât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différens de l'horizon; et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auroient osé en rien conclure.

Le 4 avril, je n'étois plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâques; je ne voyois point d'oiseaux; les vents étoient au nord-nord-ouest : il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurois cru l'avoir dépassée, et j'aurois reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons, fort sages en apparence, en ont écarté les navigateurs.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connoissance de l'île de Pâques, qui me restoit à douze lieues dans l'ouest 5 degrés sud; la mer étoit fort grosse, les vents au nord; ils ne s'étoient pas fixés depuis quatre jours, et ils avoient varié du nord au sud par l'ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constans, dans cette saison, au 27e degré.

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de Pâques, à trois lieues de distance : le tems étoit clair, et les vents avoient fait le tour du nord au sud-est, dans moins de trois heures. Au jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud, par l'est; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest; et le tems étoit si beau, que j'avois l'espoir qu'ils ne souffleroient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étois plus qu'à une lieue du mouillage : l'Astrolabe avoit déjà laissé tomber son ancre, je mouillai très-près de cette frégate; mais le fond étoit si rapide, que les ancres de nos deux bâtimens ne prirent point; nous fûmes obligés de les relever, et de courir deux bords pour regagner le mouillage.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens : ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large; ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étoient au milieu de nous, nus et sans aucune arme; une simple ficelle autour des reins, servoit

à fixer un paquet d'herbes qui cachoit leurs parties naturelles.

Je fis divers présens à ces Indiens; ils préféroient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades; mais ils désiroient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrois à terre : ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisoit avec force. Ils avoient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présens, et chacun avoit posé le sien sur sa tête, pour le garantir de l'eau.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt. Je devois me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avois comblé de présens tous ceux qui étoient venus à bord la veille; mais j'avois trop médité les relations des divers voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfans, dont la vue de nos différens meubles excite si fort les désirs, qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer. Je

crus donc qu'il falloit les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes en effet avec quatre canots, et douze soldats armés. M. de Langle et moi, étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étoient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtimens à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendoient sur le rivage : ils étoient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre étoit nu : plusieurs étoient tatoués, et avoient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimoient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur, et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre : elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le

plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la Nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et supplécnt en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des tems sans doute très-reculés; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources : ils ignoroient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage, sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. de Langle et moi, ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très-heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la Nature n'a été plus libérale pour ces

derniers insulaires qu'en leur paroissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'île de France, qui ressemble si fort à l'île de Pâques, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais, à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres, ou par des enceintes de murailles, et c'est cette connoissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâques. Les habitans de cette île ont bien moins à se plaindre des éruptions de leurs volcans, éteints depuis long-tems, que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster (1). Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes et des patates, sont de bien foibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre étoit infiniment meilleure : les équipages jouissoient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous étoit nécessaire pour plusieurs

(1) *Voyez* leur voyage, tome IX, page 236.

mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvoient réussir dans son île.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoignîmes aux habitans de laisser cet espace vide; nous y dressâmes une tente : je fis descendre à terre les présens que je leur destinois, ainsi que les différens bestiaux; mais comme j'avois expressément défendu de tirer, et que mes ordres portoient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seroient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'étoit accru : ils étoient au moins huit cents, et dans ce nombre il y avoit bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes étoit agréable (1); elles offroient leurs faveurs à tous ceux qui vouloient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageoient à les accepter : quelques-uns d'entr'eux donnèrent l'exemple des plaisirs

(1) *Voyez* leur figure, tome VI, page 57.

qu'elles pouvoient procurer; ils n'étoient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays; et, pendant les agaceries de ces femmes, on enlevoit nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paroissoient complices des vols qu'on nous faisoit; car à peine étoient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyoient au même instant : mais, voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenoient quelques minutes après; ils recommençoient leurs caresses, et épioient le moment de faire un nouveau larcin : ce manège dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de tems ne nous permettoit pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employoient pour nous voler; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui auroit pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferois rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seroient enlevés. Ces Indiens étoient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avoient une espèce de massue de bois très-peu redoutable. Quelques-uns paroissoient avoir une légère autorité sur les autres; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne; mais je

m'aperçus bientôt qu'ils étoient précisément les plus insignes voleurs; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevoient nos mouchoirs, il étoit facile de voir que c'étoit avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce tems; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai en outre du commandement de tous les soldats et matelots qui étoient à terre. Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devoit pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paroîtroient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monumens, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin, s'enrôlèrent avec lui; il fut suivi de Mrs Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier : la seconde, dont je faisois partie, se contenta de visiter les monumens, les plate-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monumens, donné

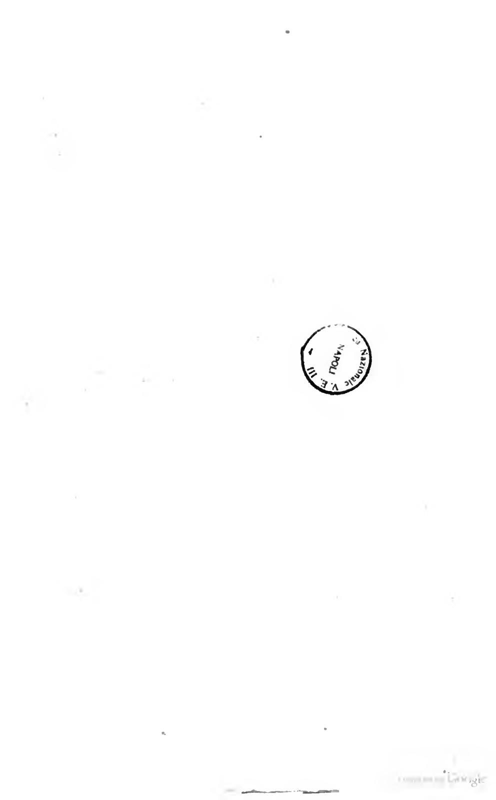
donné par M. Hodges, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paroît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plate-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourroient être l'ouvrage de la génération actuelle dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfans que dans aucun autre pays; et quoique, sur environ douze cents habitans que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étoient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfans, étoient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion; il a

rencontré dans l'intérieur de l'île beaucoup de femmes et d'enfans ; et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvoient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout à l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avoit pas cinq pieds de longueur, et n'excédoit pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772 ; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monumens qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a fait un dessin fort exact, paroissent très-anciens ; ils sont placés dans des moraïs, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupent du soin de conserver sa mémoire, en lui éri-

Gabriel sculp.

Insulaires et monument de l'île de Pâques



geant une statue. On a substitué à ces colosses, de petits monceaux de pierres en pyramide; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvroient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyoient à une autre vie. J'étois fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyois très-éloignés de cette idée; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru

qu'elle pouvoit être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'étoit durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable; mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y auroit pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparoît; on rend à la Nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice, et on a lieu de croire que, s'il n'y a plus de nouveaux monumens dans l'île, c'est que toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames, et réciproquement, ces Indiens ne pouvant être en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont je n'entendois pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour; mais j'avois l'expérience des voyageurs qui m'avoient précédé; je connoissois parfaitement leurs rela-

tions, et je pouvois y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée, et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étoient en commun; d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement : elle avoit trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme étoit celle d'une pirogue renversée: on n'y pouvoit entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes. ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble, et qu'un aussi grand espace lui seroit inutile; elle forme à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en étoit le propriétaire; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une

quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles, qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et si les enfans dépendent de la république : il est certain qu'aucun Indien ne paroissoit avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari, et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très-artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente, en se repliant en voûte; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a

détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté n'ont que trois pieds de hauteur; on est même obligé de les entourer de murailles, pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout; et j'ai vu les naturels de l'île de Pâques boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide; on trouvoit un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offroient dans des calebasses, mais elle rebutoit les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent, multiplient; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

A une heure après midi je revins à la tente, dans le dessein de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir; notre

douceur avoit enhardi les voleurs, et je n'avois pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avoit aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres : je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talens de ce peuple pour la bâtisse; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paroît qu'il n'a jamais connu aucun ciment; mais il coupoit et tailloit parfaitement les pierres; elles étoient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer, est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus long-tems, et je ne connois à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres (1); peut-être un plus long séjour dans

(1) L'ingénieur Bernizet soupçonne avec assez de

l'île m'eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet. A deux heures, je revins à bord, et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de l'Astrolabe arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venoient de commettre un vol nouveau qui avoit occasionné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avoient coupé sous l'eau le câbleau du canot de l'Astrolabe, et avoient enlevé son grappin; on ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous étoit nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres : un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente; mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement; ils recommencèrent à offrir leurs femmes,

---

raison que ces pierres n'ont point reçu leur forme par la taille, mais par le frottement contre d'autres plus dures encore.

et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef auquel M. de Langle faisoit présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevoit d'une main et lui voloit son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte : mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenoient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignoient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île; car notre extrême douceur auroit fini par avoir des suites fâcheuses.

Il n'y a personne qui, ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages; ils ont au contraire fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent : mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenoient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires; toutes

leurs caresses étoient feintes; leur physionomie n'exprimoit pas un seul sentiment vrai : celui dont il falloit le plus se défier, étoit l'Indien auquel on venoit de faire un présent, et qui paroissoit le plus empressé à rendre mille petits services.

Ils faisoient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire : la répugnance de ces jeunes Indiennes étoit une preuve qu'on violoit à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnoit; et s'il y a eu quelques momens donnés à la Nature, le désir et le consentement étoient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serois peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer, et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse

mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitans sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du Tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource, quelques poules, qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncèlent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connoissois des vases qui pussent résister au feu, je croirois que, comme à Madagascar où à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens, que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs

ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avoient pas vu nos arts comme des êtres stupides : ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure; ce qui m'a fait croire qu'ils avoient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur étoit resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera; c'est que nous n'avons fait contr'eux aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisoit fuir : nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien; nous les avons comblés de présens; nous avons accablé de caresses tous les êtres foibles, particulièrement les enfans à la mamelle; nous avons semé dans leurs champs toute sorte de graines utiles; nous avons laissé dans leurs habitations, des cochons, des chèvres et des brebis qui y multiplieront vraisemblablement; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins ils nous ont jeté des pierres,

et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent, dans d'autres circonstances, de nous conduire avec autant de douceur; mais j'étois décidé à partir dans la nuit, et je me flattois qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevroient plus nos vaisseaux, ils attribueroient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourroit les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée, peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île (1) n'offrant presque aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société.

Voici la relation du petit voyage de M. de Langle et de ses compagnons dans l'intérieur de l'île.

Nous partîmes à huit heures du matin, et nous fîmes d'abord deux lieues dans l'est, vers

---

(1) L'île de Pâques, découverte en 1722 par Roggeween, paroît, ainsi que le dit la Pérouse, avoir éprouvé une révolution dans sa population et dans les productions de son sol : on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochemens, doit consulter le Voyage de Roggeween, tome VI, page 50.

l'intérieur de l'île; le marcher étoit très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avoit des sentiers par lesquels on pouvoit facilement communiquer de case en case; nous en profitâmes, et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations étoit une terre végétale très-grasse, que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines; il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles; et nous cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiroient des fruits et des racines qu'ils pourroient manger : ils nous entendirent parfaitement, et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiroient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses, des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étoient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment, étoit des plantes.

Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier (1) et le mimosa; il y avoit

(1) *Morus papyrifera*, abondant au Japon et à la Chine, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier; cette écorce extrêmement ligneuse sert aussi aux femmes de la Louisiane à faire différens ouvrages

aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates. Nous continuâmes notre route vers les montagnes, qui, quoiqu'assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont couvertes de gramen : nous n'aperçûmes aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'est, nous retournâmes au sud vers la côte du sud-est, que nous avions prolongée la veille avec nos vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous avions aperçu beaucoup de monumens : plusieurs étoient renversés ; il paroît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer : d'autres étoient debout, leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés, avoit seize pieds dix pouces de hauteur, en y comprenant le chapiteau, qui a trois pieds un pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort légère ; sa largeur aux épaules étoit de six pieds sept pouces, et son épaisseur à la base, de deux pieds sept pouces.

---

avec la soie qu'elles en retirent ; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France, et a été trouvé dans presque tous les archipels de la mer du Sud.

Ayant

Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route vers cette espèce de village, dont une des maisons avoit trois cent trente pieds de longueur, et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case, nous remarquâmes les fondemens de plusieurs autres qui n'existent plus; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île étoit mieux cultivée et plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monumens et les plates-formes y étoient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont ces plates-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés, et nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquels nous pensâmes qu'on devoit communiquer à des caveaux qui contenoient les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterroit, et qu'ils montoient ensuite au ciel. Nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, des pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous aperçûmes quelques ossemens humains dans le voisinage de ces pyramides et de ces statues, qui toutes avoient le dos tourné vers la mer. Nous visitâmes, dans la matinée,

sept différentes plates-formes, sur lesquelles il y avoit des statues debout ou renversées; elles ne différoient que par leur grandeur : le tems avoit fait sur elles plus ou moins de ravage, suivant leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière une espèce de mannequin de jonc qui figuroit une statue humaine de dix pieds de hauteur; il étoit recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes; à son cou pendoit un filet en forme de panier, revêtu d'étoffe blanche : il nous parut qu'il contenoit de l'herbe. A côté de ce sac, il y avoit une figure d'enfant de deux pieds de longueur, dont les bras étoient en croix, et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvoit exister depuis un grand nombre d'années; c'étoit peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyoit deux parapets qui formoient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur, et trois cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'étoit un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis; mais il nous parut que cet ouvrage n'avoit jamais été fini.

En continuant à faire route au couchant,

nous rencontrâmes environ vingt enfans qui marchoient sous la conduite de quelques femmes, et qui paroissoient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un ancien volcan, dont la grandeur, la profondeur et la régularité excitèrent notre admiration; il a la forme d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large, paroît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant que le côté du cône fait avec la ligne verticale un angle, d'environ 30 degrés : cette base inférieure forme un cercle parfait; le fond est marécageux; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds.

Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais étoit bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paroît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une grande brèche à ce cratère; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circon-

férence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacens, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis long-tems : nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île; c'étoient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfans qui s'enfuirent à notre approche : il nous parut vraisemblable que cette maison logeoit tous les enfans du district; leur âge étoit trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paroissoient chargées d'en avoir soin. Il y avoit auprès de cette maison un trou en terre, où l'on cuisoit des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société.

De retour à la tente, je donnai à trois différens habitans les trois espèces d'animaux que nous leur destinions; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

Ces insulaires sont hospitaliers; ils nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre; mais ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler, lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de l'île est-elle cultivée; les terrains défrichés ont la forme d'un

carré long très-régulier, sans aucune espèce de clôture; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide; nous trouvâmes la terre humectée à un pied de profondeur : quelques trous dans les collines contenoient un peu d'eau douce; mais nous ne rencontrâmes nulle part une eau courante. Le terrain paroît d'une bonne qualité; il seroit d'une végétation encore plus forte, s'il étoit arrosé. Nous n'avons connu à ces peuples aucun instrument dont ils pussent se servir pour cultiver leurs champs; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés, ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très-rarement quelques buissons de *mimosa*, dont les plus fortes tiges n'ont que trois pouces de diamètre. Les conjectures qu'on peut former sur le gouvernement de ce peuple, sont qu'ils ne composent entr'eux qu'une seule nation, divisée en autant de districts qu'il y a de moraïs, parce qu'on remarque que les hameaux sont bâtis à côté de ces cimetières. Il paroît que les productions de la terre sont communes à tous les habitans du même district, et comme les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes aux étrangers, on pourroit croire

qu'elles n'appartiennent à aucun homme en particulier, et que, lorsque les enfans sont sevrés, on les livre à d'autres femmes qui sont chargées, dans chaque district, de leur éducation physique.

On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes; si en effet elles ne sont pas en moindre nombre, c'est parce que, plus casanières que les hommes, elles sortent moins de leurs maisons. La population entière peut être évaluée à deux mille personnes: plusieurs maisons que nous vîmes en construction, et le nombre des enfans, doivent faire penser qu'elle ne diminue pas; cependant il y a lieu de croire que cette population étoit plus considérable lorsque l'île étoit boisée. Si ces insulaires avoient l'industrie de construire des citernes, ils remédieroient par-là à un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeroient peut-être le cours de leur vie : on ne voit pas dans cette île un seul homme qui paroisse âgé de plus de soixante-cinq ans, si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple qu'on connoît si peu, et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre (1).

(1) Voici quelques observations de M. Rollin, chirurgien major du vaisseau de la Pérouse.

L'île de Pâques ne m'a pas paru d'un aspect aussi

En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâques, le 10 avril 1786, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance, au clair de la lune : nous ne

---

stérile et aussi rebutant que l'ont dit les navigateurs précédens; elle est à la vérité presque dépourvue de bois, mais les côteaux et les vallons offrent des tapis de verdure. La grosseur et la bonté des patates, des ignames, des cannes à sucre, etc., annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse.

Loin de trouver des hommes repoussans par le spectacle de leur misère, j'y ai vu une peuplade assez nombreuse, mieux partagée en graces et en beauté que toutes celles que j'ai eu occasion de rencontrer depuis, et un sol qui leur fournissoit sans peine des alimens d'une bonne qualité, quoique l'eau douce y fût très-rare et d'une assez mauvaise qualité.

Ces insulaires sont d'un embonpoint médiocre, d'une tournure et d'une figure agréables; leur taille est d'environ cinq pieds quatre pouces, et bien proportionnée. A la couleur près, la face n'offre point de différence d'avec celle des Européens : ils sont peu velus et peu barbus; mais tous ont cependant les parties sexuelles et les aisselles assez bien garnies de poils. La couleur de la peau est basanée; les cheveux sont noirs, cependant quelques-uns les ont blonds. Ils m'ont paru jouir en général d'une bonne santé, qu'ils conservent même dans un âge avancé. Ils ont l'usage de se peindre, de se tatouer la peau, et de se percer les oreilles : ils augmentent l'ouverture de cette partie par le moyen de

la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents, jusqu'au 17, furent constamment du sud-est à l'est-sud-est; le tems étoit extrêmement

---

la feuille de canne à sucre roulée en spirale, au point que le lobe des oreilles flotte, pour ainsi dire, sur les épaules; ce qui paroît être, parmi les hommes seulement, un caractère de beauté distingué, qu'ils tâchent d'acquérir.

Les femmes réunissent aussi à une conformation régulière le poli et la grace dans le contour des membres; elles ont le visage d'un ovale agréable, de la douceur, de la finesse dans les traits, et il ne leur manque que le teint pour être belles selon l'idée que nous attachons à la beauté; elles ont autant d'embonpoint qu'il en faut, des cheveux bien plantés, l'air engageant, qui inspire le sentiment qu'elles éprouvent sans chercher à le cacher.

Malgré toutes ces qualités intéressantes, je n'ai reconnu chez les hommes aucune apparence de jalousie, ils cherchoient au contraire à trafiquer leurs faveurs. Ces peuples sont circoncis, et ils paroissent vivre dans l'anarchie la plus parfaite; aucun de nous n'y a distingué de chef. Hommes et femmes, tous vont presque nus; ils portent seulement une pagne, qui masque les parties sexuelles; et quelques-uns, un coupon d'étoffe, avec lequel ils s'enveloppent les épaules ou les hanches, et qui descend jusqu'à mi-cuisse.

Je ne sais s'ils ont une idée de la propriété; mais leur conduite à notre égard prouve le peu de respect

clair : il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est-nord-est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtimens. Nous navigions dans des mers inconnues; notre route étoit à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'est. Je me

---

qu'ils ont pour celle des étrangers : ils avoient un tel amour pour nos chapeaux, qu'en peu d'heures ils parvinrent à nous en dépouiller, et à nous rendre le sujet de leur raillerie; on ne peut mieux les comparer qu'à des écoliers, qui mettent leurs plaisirs et leurs ruses à faire toute sorte d'espiégleries aux passans.

Ces insulaires vivent de patates, de bananes, d'ignames, de cannes à sucre, de poissons, et ils mangent aussi une espèce de goémon ou *fucus* marin, qu'ils ramassent sur les bords de la mer.

flattois, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte; il y avoit sans cesse des matelots au haut des mâts, et j'avois promis un prix à celui qui le premier apercevroit la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchoient de front pendant le jour, laissant entr'elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Les courans très-violens dans cette partie, nous occasionnoient chaque jour de grandes différences entre les longitudes estimées et les longitudes observées : ils nous portèrent à l'ouest avec une vîtesse d'environ trois lieues en vingt-quatre heures; ils reversèrent ensuite à l'est avec la même vîtesse jusque par les 7 degrés nord, qu'ils reprirent leur cours à l'ouest; et à notre arrivée aux îles Sandwich, notre longitude d'estime différoit à peu près de 5 degrés de la longitude d'observation. C'est, sans doute, de cette direction des courans peu observée autrefois, que proviennent les erreurs des cartes espagnoles; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers tems, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendana et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de

doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa, los Monjes, la Disgraciada*. Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage à fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17 degrés plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étoient absolument les mêmes (1); mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*, qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhihée. J'avois lu, dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvroit une montagne appelée *Mownaroa*, qu'on aperçoit très-long-tems : « Elle est, dit-il, aplatie à la cime, et forme » ce que les marins appellent un *plateau* ». L'expression anglaise est même plus significative, car le capitaine King dit *table-land*.

Quoique la saison fut très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence : le résultat, si j'étois

(1) Telle est l'opinion de M. de Fleurieu; *voyez* le tome x, page 449.

dans l'erreur, devoit être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurois trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connoissent mon caractère ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connoître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples; celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire; comment m'y refuser, au moment

d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière?

Le 7 mai 1786, par 8 degrés de latitude nord, nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des paille-en-culs; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre : nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; l'Astrolabe en prit deux, qu'elle partagea avec nous, et qui étoient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14 degrés, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelqu'île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux, qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada (1) : je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude étoit bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche : je savois très-bien que, de cette manière, il étoit probable que je ne la rencontrerois pas, et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connoissance. Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux

(1) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour.

Le 15, j'étois par 19 degrés 17 minutes de latitude nord, et 130 degrés de longitude occidentale, c'est à dire, par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premières, et quatre cent soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenois à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich; je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhihée et celle de Mowée, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savois qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resteroit encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étois par 20 degrés de latitude

nord, et 139 degrés de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avois encore aucun indice de terre.

Le 20 mai 1786, j'avois coupé par le milieu le groupe entier de los Monjes, et je n'avois jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle entre 20 et 21 degrés: enfin le 28 au matin, j'eus connoissance des montagnes de l'île d'Owhihée, qui étoient couvertes de neige, et bientôt après celles de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre; mais j'en étois encore à sept ou huit lieues, à l'entrée de la nuit: je la passai bord sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et pour chercher un mouillage sous le vent de Mowée, auprès de l'île Morotoi. Nos longitudes observées furent si parfaitement d'accord avec celles du capitaine Cook, qu'ayant fait cadrer nos relèvemens, pris sur le plan anglais, avec notre point, nous trouvâmes n'avoir que 10 minutes de différence, dont nous étions plus à l'est.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowée à l'ouest, 15 degrés nord; j'apercevois, à l'ouest 22 degrés nord, un îlot que les

Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux; tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations, mérite les plus grands éloges. L'aspect de l'île Mowée étoit ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest quart d'ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens : elles sont si multipliées, qu'on pourroit prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village; mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlans, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnoient les montagnes; la verdure, les bananiers qu'on apercevoit autour des habitations, tout produisoit sur nos sens un charme inexprimable; mais la mer brisoit sur la côte avec la plus grande force; et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous étoit impossible d'atteindre.

La

La brise avoit forcé, et nous faisions deux lieues par heure; je voulois terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île, jusqu'à celle de Morotoi, auprès de laquelle je me flattois de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés : ce plan, dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvois, ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étoient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposoient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais notre vîtesse étoit si grande, qu'elles se remplissoient d'eau le long du bord : les Indiens étoient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetoient à la nage; ils couroient d'abord après leurs cochons, et les rapportant dans leurs bras, ils soulevoient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidant l'eau, et y remontant gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avoient été obligés d'abandonner, et qui avoit été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident étoit aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues; et quoique le commerce que nous faisions avec ces

bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étoient à balancier; chacune avoit de trois à cinq hommes; les moyennes pouvoient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédoit pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtimens que les habitans de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atowi et Woahoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins (1).

---

(1) Turnbull, qui étoit aux îles Sandwich vers l'an 1801, vient à l'appui de ce que nous dit M. de la Pérouse sur les habitans de cet archipel. Ces insulaires font souvent des voyages à la côte nord-ouest de l'Amérique, et acquièrent quelque fortune par le commerce. La langue anglaise a fait beaucoup de progrès parmi eux, soit à cause des visites fréquentes qu'ils reçoivent des vaisseaux anglais, soit par leurs relations habituelles avec les Anglo-Américains.

Leurs canots sont solides et très-bien travaillés, et en

A mesure que nous avancions, les montagnes sembloient s'éloigner vers l'intérieur de l'île, qui se montroit à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune :

---

même tems d'une coupe fort avantageuse pour la vitesse. Avec de très-courts avirons et passablement chargés, ils font jusqu'à douze milles à l'heure. Cependant, malgré l'avantage d'aussi excellens canots, les habitans de ces îles, hommes et femmes, se dispensent d'en faire usage; et lorsqu'un vaisseau s'approche de leur côte, ils se jettent en troupe à la nage, pour aller à sa rencontre : ils s'aident seulement d'une petite planche fort mince. Avec ce secours ils jouent ensemble sur la surface des eaux, se poursuivent, plongent et reparoissent comme s'ils étoient dans leur élément.

Leur passion pour l'eau est vraiment incroyable : ils y passent des journées entières, en se reposant et se balançant sur la surface même lorsqu'ils sont fatigués. Ils plongent avec une hardiesse et une dextérité inconcevables. Leur roi Tamaahmaah ayant eu envie d'une enclume qu'il avoit vue sur un vaisseau anglais, la demanda au capitaine. Celui-ci qui avoit entendu dire que ces insulaires étoient de hardis et habiles plongeurs, répondit au roi qu'il lui donnoit l'enclume à condition que ses plongeurs iroient la chercher à cinquante pieds de profondeur. L'enclume fut jetée à la mer, mais les plongeurs la trouvèrent trop pesante : cependant ils n'abandonnèrent pas l'entreprise; l'enclume étoit à un demi-mille du rivage. Les plongeurs se mirent à la

on n'apercevoit plus de cascades; les arbres étoient beaucoup moins rapprochés dans la plaine; les villages étoient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes

---

rouler dans le fond de la mer en se relevant alternativement, et après d'incroyables efforts, ils emmenèrent l'enclume au rivage où leurs compatriotes les reçurent au milieu des plus vifs applaudissemens.

Ces excès chez les plongeurs sont souvent accompagnés d'accidens très-dangereux. Lorsqu'ils reparoissoient sur la surface de l'eau, nous remarquions qu'ils avoient le visage enflé, les yeux rouges, et que le sang leur sortoit en petite quantité par le nez et les oreilles. Mais ces symptômes disparoissoient au bout de quelques momens, et ils étoient prêts à recommencer. Les seules précautions qu'ils prenoient avant de plonger, consistoient à se boucher toutes les ouvertures du corps pour empêcher l'eau d'y pénétrer. Ils s'amusoient quelquefois à se précipiter de nos vergues de perroquet dans l'eau, ils passoient sous la quille, et reparoissoient de l'autre côté du vaisseau pour replonger ensuite comme des canards. Les individus des deux sexes, dans ces îles, sont également courageux, robustes et travailleurs.

Selon Turnbull, Tamáahmaah a rassemblé beaucoup plus d'armes à feu, de poudre à canon, de quincaillerie et d'étoffes de tout genre qu'il ne lui en faut pour son usage. Ses sujets trafiquent déjà avec la côte occidentale de l'Amérique : ils espèrent dans quelques années commercer avec la Chine, en

des autres. A chaque instant, nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous, et nous ne trouvâmes un abri que lorsque nous eûmes sous les yeux un rivage

---

s'y transportant dans des vaisseaux de leur propre construction, et montés par eux. Les perles, le bois de santal et la nacre de perle qu'ils ont chez eux, sont d'un grand prix dans les marchés de la Chine. Ces insulaires ont une curiosité insatiable pour tous les produits de nos arts. Il est vrai qu'elle dégénère souvent en importunité; mais sous un certain rapport elle fait leur éloge, car elle a un but déterminé, celui d'apprendre pour imiter.

Turnbull ajoute que Vancouver avoit donné en 1795 à Tamaahmaah des bestiaux d'Europe, à condition qu'il n'y seroit point touché pendant un certain nombre d'années. Ces animaux en conséquence sont devenus si sauvages, qu'aucun des naturels n'ose en approcher : errant en liberté, ils ont renversé les clôtures, détruit les récoltes, sans que les habitans, victimes de leurs incursions, aient cherché à les tuer, tant ils tenoient à la lettre du traité.

Dixon nous donne la position des îles de cet archipel : selon cet estimable navigateur, Owhihée est la plus située au sud et à l'est du groupe; Mowée est placée après Owhihée. Les îles Tahoorowa et Morokoi sont situées entre Mowée et Ranai; elles ressemblent à deux jardins. Dixon ignore si elles sont habitées. Ranai est infiniment plus petite que Mowée. Morotoi ou Morokoi suit immédiatement Mowée. Atowi est à

affreux où la lave avoit autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

---

un peu plus d'un degré au nord-ouest de Woahoo, et Oreehoua est entre Atowi et Oneeheow. Toutes ces îles sont placées au nord-ouest d'Owhihée, et sont en général montueuses. Leur aspect cependant est également varié et agréable. Le voisinage de la mer est presque par-tout couvert des branches bien feuillées des cocos, des palmiers, des mûriers, des girofliers, des poivriers, etc. Plus l'œil s'égare dans l'intérieur de ces îles, plus il découvre de nouvelles beautés.

Oneeheow est remarquable par la grande quantité d'ignames qu'elle produit, et par une racine douce qu'on y trouve, nommée *tée*. Voyez le tome x, page 390. Selon Dixon, ces racines sont ordinairement de la grosseur du poignet, mais il y en a de beaucoup plus grosses, et les habitans de cette île ont coutume de les cuire au four avant de les échanger. Ces racines sont humides, pâteuses, et quand elles sont employées à propos, on en fait une bierre excellente.

Ces insulaires font leurs toiles avec le mûrier à papier des Chinois. Comme c'est une substance tendre et malléable, en l'étendant avec de petits morceaux de bois, ils lui donnent jusqu'à douze et dix-huit pouces de large; après cela ils y impriment différentes sortes de dessins, et ils mettent beaucoup de variété dans les couleurs qu'ils y emploient. La propreté et l'élégance de ces ouvrages ne dépareroient pas, selon Dixon, la boutique d'un marchand de toiles de Londres. Leurs nattes sont aussi joliment travaillées que certaines qui se

Après avoir gouverné au sud-ouest quart d'ouest jusqu'à la pointe du sud-ouest de l'île Mowée, je vins à l'ouest, et successivement au nord-ouest, pour gagner un mouillage que l'Astrolabe avoit déjà pris par vingt-trois brasses, fond de sable gris, très-dur, à un tiers de lieue

---

fabriquent en Europe. Elles sont ornées de différentes figures faites avec une teinture rouge : celles sur lesquelles ils couchent sont unies et plus communes, mais travaillées avec le même goût et la même régularité.

Les bonnets des hommes sont d'osier et de la forme d'un casque. La partie élevée qui prend du front et descend jusqu'au derrière du cou, est ordinairement couverte de plumes jaunes, et les côtés le sont de plumes rouges. Ces bonnets ont un air de magnificence qui ne le cède ni à l'or, ni à la pourpre.

L'ornement le plus élégant des femmes est un collier ou *araia*, fait des plumes de l'oiseau-mouche, nommé par Dixon, *bourdon*. Elles sont si artistement fixées sur un ruban, que la surface en est aussi unie que celle du velours : ces plumes, dont les couleurs sont si riches et si variées, donnent à cette parure inconnue à nos modistes de Paris, un air tout à la fois brillant et distingué.

Leurs maisons ressemblent pour la forme à des meules de foin; elles sont couvertes de jonc ou de glaïeul. Les femmes et les towtows se nourrissent en général de poissons, de taro, et d'autres légumes. *Voyez* le tome x, page 400.

de terre. Nous étions abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de tems à autre, nous donnoient des rafales très-fortes; les vents changeoient à chaque instant, en sorte que nous chassions sans cesse sur nos ancres. Cette rade étoit d'autant plus mauvaise, que nous y étions exposés à des courans qui nous empêchoient de venir debout au vent, excepté dans les rafales; mais elles rendoient la mer si grosse, que nos canots avoient toute la peine possible à naviguer. J'en détachai cependant un tout de suite pour sonder autour des bâtimens : l'officier me rapporta que le fond étoit le même jusqu'à terre; qu'il diminuoit graduellement, et qu'il y avoit encore sept brasses à deux encâblures du rivage; mais lorsque nous levâmes l'ancre, je vis que le câble étoit absolument hors de service, et qu'il devoit y avoir beaucoup de roches recouvertes par une très-légère couche de sable.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau que les Indiens nomment *taro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la

frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées; je leur dis que j'étois *taboo*, mot qui, suivant leur religion, exprime une chose à laquelle ils ne peuvent toucher, ou un lieu consacré dans lequel ils ne peuvent entrer; et ce mot, que je connoissois d'après les relations anglaises, eut tout le succès que j'en attendois. M. de Langle, qui n'avoit pas pris la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens; mais ils étoient si dociles, ils craignoient si fort de nous offenser, qu'il étoit extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je n'avois pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisoient point un pas sans notre agrément; ils avoient toujours l'air de craindre de nous déplaire : la plus grande fidélité régnoit dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitoient infiniment leurs désirs; ils ne manquoient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés : jamais ils n'auroient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons; ils savoient très-bien qu'il y auroit plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article.

Cette habitude de commerce, cette connois-

sance du fer qu'ils ne doivent pas entièrement aux Anglais, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols. Cette nation avoit, il y a un siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connoître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étoient infestées de pirates qui auroient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étoient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui étoit extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques. Ainsi peu à peu cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles, la Mesa, los Monjes, conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15 degrés plus à l'est que les îles Sandwich; mais leur identité avec ces dernières me paroissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

Il étoit si tard lorsque nos voiles furent serrées, que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposois de faire sur cette

île, où rien ne pouvoit me retenir qu'une aiguade facile; mais nous nous apercevions déjà que cette partie de la côte étoit absolument privée d'eau courante, la pente des montagnes ayant dirigé la chute de toutes les pluies vers le côté du vent. Peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes suffiroit pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux; mais ces Indiens ne sont pas encore parvenus à ce degré d'industrie : ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connoît, par les relations anglaises, la forme de leur gouvernement : l'extrême subordination qui règne parmi eux, est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef, et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisoit à les comparer aux Indiens de l'île de Pâques, dont l'industrie est au moins aussi avancée : les monumens de ces derniers montrent même plus d'intelligence; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites : mais leur gouvernement est si vicieux, que personne n'a droit d'arrêter le désordre; ils ne reconnoissent aucune autorité; et quoique je ne les croie pas méchans, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement

de ces deux peuples, tous les avantages étoient en faveur de celui des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang froid si quelque imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitans d'Owhihée à recourir à une juste défense (1).

---

(1) Il n'est que trop prouvé que les Anglais ont commencé les hostilités; c'est une vérité qu'on voudroit en vain se taire : je n'en veux puiser les preuves que dans la relation de l'ami du capitaine Cook, de celui qui le regardoit comme son père, et que les insulaires croyoient être son fils, du capitaine King enfin, qui nous dit, après la narration fidelle des événemens qui ont amené sa mort : « J'avois toujours craint qu'il » n'arrivât une heure malheureuse où cette confiance » l'empêcheroit de prendre les précautions néces- » saires ».

Le lecteur pourra d'ailleurs juger lui-même par le rapprochement des circonstances suivantes.

Cook donna d'autant plus légérement l'ordre de tirer à balle si les travailleurs étoient inquiétés, qu'il avoit par-devers lui l'expérience du massacre de dix hommes de l'équipage du capitaine Furneaux, massacre qui fut occasionné par deux coups de fusil tirés sur les Zélandais qui venoient de commettre un petit vol de pain et de poisson.

Pareea, un des chefs, réclamant sa pirogue arrêtée

La nuit fut fort tranquille, à quelques rafales près qui duroient moins de deux minutes. A la pointe du jour le grand canot de l'Astrolabe fut détaché avec Mrs de Vaujuas, Boutin et Bernizet;

---

par l'équipage, fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui assena sur la tête : revenu de son étourdissement, il eut la générosité d'oublier la violence qu'on avoit exercée à son égard; il revint peu après; il rapporta un chapeau volé, et il parut craindre lui-même que Cook ne le tuât, ou ne le punît.

Avant qu'aucun autre délit que celui du vol de la chaloupe eût été commis, deux coups de canon furent tirés sur deux grandes pirogues qui tâchoient de se sauver.

Néanmoins, après ces événemens, Cook marcha au village où étoit le roi, et il reçut les marques de respect qu'on avoit coutume de lui rendre : les habitans se prosternèrent devant lui.

Rien ne pouvoit faire prévoir aucune intention hostile de la part des insulaires, lorsque les canots placés au travers de la baie tirèrent encore sur des pirogues qui tentoient de s'échapper, et tuèrent par malheur un chef du premier rang.

Cette mort mit les insulaires en fureur; un d'eux se contenta de défier le capitaine Cook, et de le menacer de lui jeter sa pierre. Le capitaine Cook tira sur lui un coup de fusil à plomb, qui n'eut aucun effet à cause de la natte dont il étoit revêtu : ce coup de fusil devint le signal du combat. Philips fut au moment d'être poignardé. Cook tira alors un second coup de fusil chargé

ils avoient ordre de sonder une baie très-profonde qui nous restoit au nord-ouest, et dans laquelle je soupçonnois un meilleur mouillage que le nôtre : mais ce nouveau mouillage, quoique praticable, ne valoit guères mieux que celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers, cette partie de l'île de Mowée, n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois, et n'ayant que

---

à balle, et tua l'insulaire le plus avancé : l'attaque devint sur-le-champ plus sérieuse ; les soldats et les matelots firent une décharge de mousqueterie. Déjà quatre soldats de la marine avoient été tués, trois autres et le lieutenant avoient été blessés, lorsque le capitaine Cook, sentant sa position, s'approcha du bord de l'eau ; il cria aux canots de cesser le feu, et d'aborder le rivage pour embarquer sa petite troupe : ce fut dans cet instant qu'il fut poignardé par derrière, et qu'il tomba le visage dans la mer.

On pourroit encore ajouter que Cook, dans l'intention d'amener de gré ou de force à son bord le roi et sa famille, et ayant pour cela à pénétrer dans le pays, fit des dispositions beaucoup trop foibles en ne prenant qu'un détachement de dix hommes.

En dépassant le district d'Opourra, on voit dans cette île, selon Vancouver, le mont Mouna-Roa ou Mowna-Kaah, dont le sommet est chargé de neige, et le mont Worroray qui, quoique moins élevé, est très-apparent aussi ; il a sa base à l'extrémité orientale de l'île Owhihée, et il offre un cratère de volcan. *Voyez*, sur la mort de Cook, le tome x, pages 414 et 431.

de très-mauvaises rades, doit être assez peu fréquentée.

A huit heures du matin, quatre canots des deux frégates étoient prêts à partir; les deux premiers portoient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avoient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étoient le long du bord dans leurs pirogues : ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avoit jamais cessé d'exprimer. Cent vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendoient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver : les soldats avoient la baïonnette au bout du fusil, et faisoient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitans : les femmes nous témoignèrent, par les gestes les plus expressifs, qu'il n'étoit aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner; et les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchoient à pénétrer le

motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens qui paroissoient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot; et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étoient peu séduisantes; leurs traits n'avoient aucune délicatesse, et leur costume permettoit d'apercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionnés par la maladie vénérienne. Comme aucune femme n'étoit venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuoient aux Européens les maux dont elles portoient les marques; mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avoit laissé dans leur ame aucune espèce de ressentiment.

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leur relation, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et

chirurgien-

chirurgien-major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus attaqués de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidens dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans; il a vu aussi des enfans de sept à huit ans, atteints de cette maladie, et qui ne pouvoient l'avoir contractée que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atowi et Onceheow, et que neuf mois après, en revenant du nord, il trouva que les habitans de Mowée qui vinrent à son bord, étoient presque tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atowi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas laisser quelques doutes. Si l'on joint à ces différentes observations celle qui résulte de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paroîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis longtems, avec les autres peuples, les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité.

J'ai cru devoir cette discussion aux navigateurs modernes. L'Europe entière, trompée par leur propre relation, leur eût à jamais reproché un crime que les chefs de cette expédition croient n'avoir pu empêcher. Il est ce-

pendant un reproche auquel ils ne peuvent échapper; c'est de n'avoir pris que des précautions insuffisantes pour éviter le mal, et s'il est à peu près démontré que cette maladie n'est point l'effet de leur imprudence, il ne l'est pas également que leur communication avec ces peuples ne lui ait donné une plus grande activité, et n'en ait rendu les suites beaucoup plus effrayantes.

Après avoir visité le village, j'ordonnai à six soldats commandés par un sergent de nous accompagner : je laissai les autres sur le bord de la mer, aux ordres de M. de Pierrevert; ils étoient chargés de la garde de nos canots dont aucun matelot n'étoit descendu.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers tems, eussent abordé sur l'île de Mowée, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi : les usages des Européens sont, à cet égard, trop complétement ridicules. Les philosophes doivent sans doute gémir de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant

de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servoit plus de prétexte aux violences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnoissance du Globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre, ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles, des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des beliers; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de M. Anderson et du capitaine Cook, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être anthropophage; une religion atroce s'associe difficilement avec des

mœurs douces; et puisque le capitaine King dit, dans sa relation, que les prêtres d'Owhihée étoient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que, si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce : il paroît donc évident que l'anthropophagie n'existe plus parmi ces insulaires; mais il n'est que trop vraisemblable que c'est depuis peu de tems (1).

Le sol de l'île n'est composé que de détrimens de lave et autres matières volcaniques. Les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds et si peu abondans, que chacun ne pourroit pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont

(1) L'horreur qu'ont montrée ces insulaires lorsqu'on les a soupçonnés d'anthropophagie, celle qu'ils témoignèrent lorsqu'on leur demanda s'ils n'avoient pas mangé le corps du capitaine Cook, confirme en partie l'opinion de la Pérouse : cependant Cook lui-même avoit acquis la certitude de l'anthropophagie des habitans de la Nouvelle-Zélande ; et on ne peut se dissimuler que l'usage de faire des sacrifices humains, et de manger les ennemis tués à la guerre, ne soit répandu dans presque toutes les îles de la mer du Sud.

construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres; les toits sont à deux pentes : la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes; ils les vernissent, et y tracent, en noir, toute sorte de dessins : j'en ai vu aussi qui étoient collées l'une à l'autre, et formoient ainsi des vases très-grands; il paroît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurois bien désiré en connoître la composition. Les étoffes qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier, comme celles des autres insulaires; mais quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore harangué par des femmes qui m'attendoient sous des arbres; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes que je payai avec des haches et des clous.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations anglaises nous ont si bien fait connoître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois, et nous n'y sommes restés que quelques heures ; ils avoient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire (1).

---

(1) Le chirurgien-major Rollin a donné aussi quelques observations intéressantes sur ces insulaires.

« Si l'île de Mowée fournit avec abondance à ses habitans les animaux et toutes les denrées nécessaires à leur subsistance, il s'en faut beaucoup néanmoins que ces insulaires jouissent d'une aussi bonne santé que ceux de l'île de Pâques, où ces ressources ne se trouvent qu'en partie et avec moins d'abondance ; ils sont aussi moins bien partagés en grace et en beauté que ces derniers. Cependant les habitans de Mowée m'ont paru avoir quelque analogie dans leur organisation, avec ceux de l'île de Pâques, et constitués même en général de manière à être plus robustes si leur santé n'étoit altérée par les maladies. La taille commune parmi ces insulaires est d'environ cinq pieds trois pouces ; ils ont peu d'embonpoint, les traits du visage grossiers, les sourcils épais, les yeux noirs, le regard assuré sans être dur, les pommettes saillantes, l'entrée des narines un peu évasée, les lèvres épaisses, la bouche grande, les dents un peu larges, mais assez belles et bien rangées. On voit des individus auxquels il manque une ou plusieurs dents : un

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, et sans

---

voyageur moderne croit qu'ils se les arrachent dans des momens d'affliction, et que c'est leur manière de porter le deuil de leurs parens ou de leurs amis; je n'ai rien remarqué parmi eux qui puisse justifier ou détruire cette opinion.

» Ces peuples ont les muscles plus fortement exprimés, la barbe plus touffue, le corps et les parties sexuelles mieux garnis de poils, qu'on ne le remarque chez les habitans de l'île de Pâques. Leurs cheveux sont noirs; ils les coupent de manière à figurer un casque; les cheveux qu'ils laissent dans toute leur longueur, et qui représentent ainsi la crinière du casque, sont roux à cette extrémité : cette couleur est probablement déterminée par le suc acide de quelques végétaux.

» Les femmes sont plus petites que les hommes, et n'ont ni la gaieté, ni la douceur, ni l'élégance dans les formes, de celles de l'île de Pâques : elles ont en général la taille mal prise, les traits grossiers, l'air sombre, et elles sont grosses, lourdes et gauches dans leurs manières.

» Les habitans de Mowée sont doux, prévenans, et ont même une sorte de politesse pour les étrangers.

» Ces peuples se peignent et se tatouent la peau; ils se percent les oreilles et la cloison du nez, et ils y portent des anneaux pour s'embellir. Ils sont incirconcis; mais quelques-uns se font une espèce d'infibulation, en retirant le prépuce en avant du gland de la verge, et en l'y fixant par le moyen d'une

que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivâmes à bord à midi.

---

ligature. Les vêtemens consistent en une pagne qui voile les parties de la génération chez les deux sexes, et en un coupon d'étoffe qui sert à leur envelopper le corps. Les étoffes que ces insulaires fabriquent avec l'écorce du mûrier-papier, sont belles et très-variées; ils les teignent avec beaucoup de goût; leurs dessins sont si réguliers, qu'on pourroit croire qu'ils ont voulu imiter nos indiennes. Leurs maisons, réunies en bourgades, sont construites dans le genre de celles de l'île de Pâques, mais de forme carrée.

» Ce que j'ai vu de plus évident dans le régime social des habitans de Mowée, c'est qu'ils forment plusieurs peuplades, et que chacune d'elles est gouvernée par un chef.

» La beauté du climat et la fertilité de cette île pourroient en rendre les habitans très-heureux, si la vérole et la lèpre y existoient avec moins de vigueur et d'une manière moins générale. Ces fléaux, les plus humilians et les plus destructeurs pour l'espèce humaine, se font remarquer, chez ces insulaires, par les symptômes suivans; savoir : les bubons, les cicatrices défectueuses qui résultent de leur suppuration, les porreaux, les ulcères rongeurs avec carie des os, les gibbosités, les ophtalmies invétérées, l'atrophie des yeux, les cécités, les dartres vives et les engorgemens indolens des extrémités, et chez les enfans, par les croûtes à la tête, ou teigne maligne qui suinte en sanie fétide et corrosive. J'ai remarqué que la plupart de ces malheureuses victimes de la lubricité,

M. de Clonard y avoit reçu un chef, et avoit acheté de lui un manteau, et un beau casque recouvert de plumes rouges; il avoit aussi acheté plus de cent cochons, des bananes, des patates, du taro, beaucoup d'étoffes, des nattes, une pirogue à balancier, et différens autres petits meubles en plumes et en coquilles. A notre arrivée à bord, les deux frégates chassoient sur leurs ancres; la brise étoit très-forte de l'est-sud-est; nous tombions sur l'île Morokinne, qui étoit cependant encore assez loin de nous pour donner le tems d'embarquer nos canots. Je fis signal d'appareiller; mais, avant d'avoir levé l'ancre, je fus obligé de faire de la voile et de la traîner jusqu'à ce que j'eusse dépassé l'île Morotoi, afin que la dérive ne me portât plus que dans le canal : si elle avoit pris malheureusement dans quelque roche pendant le trajet, et

---

parvenues vers l'âge de neuf ou dix ans, étoient foibles, languissantes, dans le marasme, et affectées de rachitis.

» Le tems et les circonstances ne m'ont pas permis de faire aucune recherche sur les traitemens que ces peuples mettent en usage contre tous ces maux; mais si j'en jugeois par leur état d'abandon à la douleur, et par les progrès de leurs infirmités, je serois porté à croire qu'ils ne connoissent aucun moyen de mettre fin, ni même d'apporter aucun adoucissement à un état si misérable ».

que le fond n'eût pas été assez dur et assez uni pour qu'elle pût glisser, j'aurois été obligé de couper le câble.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir; il étoit trop tard pour diriger ma route entre l'île de Ranai et la partie ouest de l'île Mowée : c'étoit un canal nouveau que j'aurois voulu reconnoître, ainsi que l'île Atowi (1); mais la prudence ne me

(1) Voici de nouveaux détails recueillis par Vancouver sur Atowi, lorsqu'il y est descendu au mois de mars 1794. Laissons-le parler. Notre nouvelle et troisième arrivée dans l'île fut bientôt connue, et nous reçûmes la visite d'un grand nombre de nos anciens amis, parmi lesquels étoient les deux femmes que j'avois amenées de Nootka, et que j'avois établies dans cette île en 1793. *Voyez* le tome x, page 446. Durant notre absence, elles avoient été traitées avec beaucoup de bonté par les habitans, mais elles craignoient que lorsque nous quitterions ces mers pour toujours, on ne changeât de conduite à leur égard. Je ne manquai pas de saisir l'occasion d'obtenir des principaux chefs, des promesses solennelles qui durent rassurer ces deux jeunes personnes.

Nous reçûmes de bonne heure la visite d'Enemoh qui, s'étant révolté pendant mon absence contre Taio, avoit obtenu la qualité de régent de l'île. *Voyez* le tome x, page 445. Tamouerry ou Tamouere vint aussi accompagné de quelques chefs et d'un grand nombre de femmes. Celles-ci étoient pour la plupart

permettoit pas de l'entreprendre la nuit. Jusqu'à huit heures nous eûmes de folles brises avec lesquelles nous ne pûmes faire une demi-lieue.

---

des femmes de distinction, attachées à la cour. Le régent et le prince me firent présent de quelques cochons assez médiocres, quoiqu'étant les meilleurs de l'île, à ce qu'ils prétendirent. Le nombre des animaux de cette espèce étoit extrêmement diminué depuis quelque tems, à raison des demandes des navires de commerce; et à en juger par ce que les insulaires en apportoient à notre marché, cette assertion étoit vraie. Nous comptions nous procurer principalement des productions végétales, et il paroissoit qu'à cet égard nous serions plus heureux, quoique les ignames qui font la meilleure sorte de provisions pour la mer, fussent aussi très-rares.

Le 11 mars 1794 après diner, j'allai rendre mes respects au régent dans son habitation sur le rivage. Il m'invita à une fête du soir, qui, au dire des naturels, devoit être très-différente de celles auxquelles j'avois précédemment assisté.

Ayant été trompé dans l'espoir de voir Taio, je laissai à Enemoh le belier et les brebis que j'avois destinés au roi, et je lui fis comprendre qu'à mesure que ces animaux se multiplieroient, ils devoient être répartis entre les autres îles. J'exigeai aussi du régent et de chacun des chefs qui étoient présens, qu'ils suivissent les réglemens que j'avois, à ce sujet, fait établir à Owhihée, et ils me le promirent solennellement.

A notre arrivée au lieu du spectacle, nous trou-

Enfin le vent se fixa au nord-est; je dirigeai ma route à l'ouest, passant à égale distance de la pointe du nord-ouest de l'île Tahoorowa et de

---

vâmes les acteurs rassemblés. Ils formoient une troupe nombreuse, principalement de femmes qui étoient vêtues d'étoffes de couleur très-variées, disposées de manière à produire un très-bel effet. Le divertissement étoit divisé en trois actes, et devoit être exécuté par trois groupes différens, chacun desquels consistoit à peu près en deux cents femmes qui se rangèrent en cinq ou six files. Ces femmes n'étoient ni debout ni sur leurs genoux, mais pour ainsi dire assises sur leurs hanches. Un homme seul étoit placé quelques pas en avant, vis à vis du centre du premier rang. Il paroissoit être le héros de la pièce, et sembloit donner le ton et diriger l'action. Les femmes exécutèrent une variété de mouvemens et de gestes qu'on croiroit à peine possibles pour le corps humain, dans une pareille posture. Tout ce groupe d'acteurs étoit si bien à l'unisson, et pour la voix et pour l'action, que même dans le ploiement d'un doigt, on ne pouvoit saisir aucune différence. Leurs voix étoient mélodieuses, et leurs innombrables gestes étoient tels que, je ne puis les décrire. Nous y remarquâmes une aisance, une élégance, une correction qu'il est difficile d'imaginer. Ce fini de l'exécution fut surtout remarquable, lorsque tout à coup, à un chœur très-bruyant, et à une vive agitation dans le maintien et les gestes des acteurs, succédèrent le plus profond silence et le repos le plus parfait. Au lieu de rester dans leur précédente



Gabriel sculp.

Danseur des îles Sandwich.


Biblioteca Nazionale

la pointe du sud-ouest de l'île Ranai. Au jour, je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoi, que je rangeai à trois quarts de lieue,

---

attitude, tous à la fois se laissèrent tomber comme s'ils étoient sans vie, et dans leur chute, ils s'ensevelirent sous leurs vêtemens; ce qui offrit en quelque sorte l'image d'une mer qui se calme tout à coup, après avoir été tourmentée par une violente tempête. La diversité des habits produisit un très-bon effet dans cette occasion. Toutes les autres parties du spectacle furent exécutées avec la même précision, le même ensemble; mais il m'est encore moins facile de les décrire. Il y eut beaucoup de variété, non seulement dans l'action de chaque groupe, mais entre les différens groupes. Nous ne remarquâmes aucun trait d'obscénité dans ce *houra*. L'exécution en fut d'une grande vivacité, et ce fut sans exception le plus agréable divertissement de ce genre, dont j'aie joui dans le cours de mon voyage.

Les spectateurs étoient en aussi grand nombre qu'à Owhihée, et s'étoient parés de leurs plus beaux vêtemens. Tous se retirèrent très-paisiblement après le spectacle, qui se termina à peu près au coucher du soleil. Les applaudissemens que nous accordâmes à leurs actrices, flattèrent infiniment tous nos amis. Ce divertissement étoit donné à l'occasion de la grossesse d'une des femmes du régent, et l'on devoit le répéter fréquemment jusqu'à ce qu'elle accouchât. Evénement que l'on attendoit dans trois mois.

En reconnoissance du plaisir que nous avoit procuré cette fête, dès que la nuit fut venue, nous

et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que, dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines, et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe, de la Martinique, etc. ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout m'y a paru absolument égal, au moins relativement à la navigation.

Le premier juin 1786, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnoissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avoient suivis depuis les environs de

---

amusâmes les insulaires par un feu d'artifice qui leur causa beaucoup de surprise et d'admiration.

Vancouver observe que la rade de Whymea qui est dans Atowi, n'a de bon ancrage que dans une étendue peu considérable : en 1792, son vaisseau de conserve, nommé *le Chatam*, y a eu ses câbles fort endommagés par les roches du fond.

l'île de Pâques jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites (1), blessées par nos foënes ou tridents, portoient sur le dos un signalement auquel il étoit impossible de se méprendre, et nous reconnoissions ainsi, chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est à dire, jusqu'à la température à laquelle ils n'auroient pu résister.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord : je fis route au nord; le tems fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich, assuroient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines : il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'alimens; je fus obligé de les faire saler, suivant la méthode du capitaine Cook; mais ces cochons étoient si petits, que le plus grand nombre pesoit moins

(1) *Voyez*, sur ces poissons nommés aussi *germons*, le tome VII, page 123.

de vingt livres. Cette viande ne pouvoit être exposée long-tems à l'activité du sel, sans en être corrodée promptement, et sa substance en partie détruite; ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30 degrés de latitude nord, les vents passèrent au sud-est; le ciel devint blanchâtre et terne; tout annonçoit que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignois beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces tems sereins qui avoient maintenu notre bonne santé. Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement; elles commencèrent le 9 juin par 34 degrés de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41 degrés. Je crus d'abord ces mers plus brumeuses que celles qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serois beaucoup trompé, si j'eusse adopté cette opinion d'une manière irrévocable; les brumes de l'Acadie, de Terre-Neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles-ci; mais l'humidité étoit extrême; le brouillard ou la pluie avoit pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avois fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité

midité froide étoit peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en étoit encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles, sorte de baquets, pleines de braise sous le gaillard et dans l'entre-pont où couchoient les équipages; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avois fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageoit avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de mêler au *grog* (1) du déjeûner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvoit produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrétement : sans ce mystère, les équipages eussent certainement refusé de boire leur grog; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui auroit pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

(1) Liqueur composée d'une partie d'eau de vie et de deux parties d'eau, beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau de vie pure.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès; mais elles n'occupoient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée: mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres, persuadés que le grain étuvé se conserveroit mieux que la farine et le biscuit, nous avoient proposé d'en embarquer une très-grande quantité; nous l'avions encore augmentée au Chili. On nous avoit donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur; quatre hommes devoient les mettre en mouvement. On assuroit que M. de Suffren n'avoit point eu d'autre moulin pour pourvoir au besoin de son escadre; il n'y avoit plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre; mais, lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'étoit que brisé et point moulu; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevoit toutes les demi-heures, n'avoit produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formoit près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras sans l'esprit d'invention de

M. de Langle, qui, aidé d'un matelot autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent : il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisoit tourner; mais bientôt il leur substitua une manivelle : nous obtînmes, par ce nouveau moyen, une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé.

Le 14, les vents passèrent à l'ouest-sud-ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de l'ouest au nord, et le soleil paroît sur l'horizon; de l'ouest au sud-ouest, tems ordinairement couvert avec un peu de pluie; du sud-ouest au sud-est, et jusqu'à l'est, horizon brumeux, et une humidité extrême qui pénètre dans les chambres et dans toutes les parties du vaisseau. Ainsi un simple coup d'œil sur la table des vents, indiquera toujours au lecteur l'état du ciel, et servira utilement à ceux qui nous succéderont dans cette navigation : d'ailleurs, ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les événemens de cette campagne, un peu d'intérêt pour ceux qui en ont essuyé les fatigues, ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui, à l'extré-

mité de la terre, et après avoir eu à lutter sans cesse contre les brumes, le mauvais tems et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans de géographie, trop légérement adoptés par les géographes modernes.

Cette partie de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie, par 60 degrés, n'a été qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception du port de Nootka, dans lequel il a relâché; mais, depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du cap des Glaces, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il étoit capable (1). Ainsi l'exploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey étoit un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce ; mais il exigeoit plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y donner, à cause de la saison et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous laisserions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendroient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus ; mais la

(1) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminoit un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressembloit, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards, nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre; enfin elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin, si le tems eût été clair; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Bering, et de Cook; dont la pointe paroissoit au dessus des nuages.

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous

le même effet; l'œil se reposoit avec peine sur ces masses de neiges qui couvroient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paroissoient un peu éloignées de la mer, qui brisoit contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastoit, d'une manière frappante, avec la blancheur des neiges qu'on apercevoit au travers des nuages; il servoit de base à une longue chaîne de montagnes qui paroissoit s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près; la cime des monts paroissoit au dessus de nos têtes, et la neige répandoit une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés; mais, à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses couvertes d'arbres, que nous prîmes pour des îles : il étoit probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposois donc de reconnoître de très-près ces prétendues îles, à l'aide des vents d'est qui prolongeoient la côte; mais ils sautèrent au sud; le ciel devint très-noir dans cette partie de l'horizon : je crus devoir attendre une circonstance plus favorable, et serrer le vent qui battoit en côte. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la

journée du 25; mais, le 26, le tems fut très-beau : la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; la sonde rapportoit soixante-quinze brasses, fond de vase : je désirois beaucoup trouver un port; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

Cet espoir dura peu. Quelques pointes avancées de la côte, que je prenois pour des îles, un courant assez fort me firent penser que nous étions près d'une baie propre à la relâche. M. de Monti, qui fut, avec trois canots des deux frégates, pour la reconnoître, nous rapporta, à neuf heures du soir, que la côte formoit seulement dans cet endroit un enfoncement assez considérable dans le nord-est, ayant la forme d'un demi-cercle; mais que rien n'y mettroit à l'abri des vents, depuis le sud-sud-ouest jusqu'à l'est-sud-est, qui sont les plus dangereux. La mer brisoit avec force sur le rivage qui étoit couvert de bois flotté. M. de Monti avoit débarqué avec une extrême difficulté; et comme il étoit commandant de cette petite division de canots, j'ai donné à cette baie le nom de *baie de Monti*.

Les jours suivans 28 et 29, les brumes nous empêchèrent de voir la côte. Le 30, nous aperçûmes dans l'est une baie qui paroissoit très-

profonde, et que je crus d'abord être celle de Bering; j'en approchai à une lieue et démie : je reconnus distinctement que les terres basses joignoient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avoit point de baie; mais la mer étoit blanchâtre et presque douce; tout annonçoit que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeoit la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot, commandé par M. de Clonard, mon second, accompagné de Mrs Monneron et Bernizet. M. de Langle avoit envoyé aussi le sien avec sa biscayenne, aux ordres de Mrs Marchainville et Daigremont. Ces officiers étoient de retour à midi. Ils avoient prolongé la côte aussi près que les brisans le leur avoient permis, et ils avoient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchoit dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces embouchures avoit une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisoit avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvoit que le pays étoit habité : nous aper-

vîmes du vaisseau une mer tranquille au delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement : ainsi, lorsque la mer est belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans ce golfe; mais comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer, d'un instant à l'autre, devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvoit être celle où Bering avoit abordé. J'ai conservé à cette rivière le nom de *rivière de Bering*, et il me paroît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues (1).

Le premier juillet 1786, nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'ouest, à deux ou trois lieues de distance, et d'assez près pour apercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vîmes des brisans qui parurent rendre le débarquement impossible.

Le 2 à midi, je relevai le mont Beau-Tems au nord 6 degrés-est du compas (2); nous

(1) Cook, dans sa carte, place cette baie entre le mont Elie et le cap Beau-Tems.

(2) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

observâmes 58 degrés 36 minutes de latitude; la longitude des horloges étoit de 140 degrés 31 minutes, et notre distance de terre, de deux lieues. A deux heures après midi, nous eûmes connoissance d'un enfoncement un peu à l'est du cap Beau-Tems, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le petit canot aux ordres de M. de Pierrevert, pour aller, avec M. Bernizet, en faire la reconnoissance; l'Astrolabe détacha pour le même objet deux canots commandés par Mrs de Flassan et Boutervilliers. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer étoit très-calme; cette chaussée paroissoit avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et se terminoit à deux encâblures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large; en sorte que la Nature sembloit avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avoit trois ou quatre lieues d'enfoncement. Mrs de Flassan et Boutervilliers en firent le rapport le plus favorable; ils étoient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avoient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses, en approchant, à environ

vingt toises, de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie, il y avoit dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe; nos canots sondoient, et avoient ordre, lorsque nous approcherions des pointes, de se placer chacun sur une des extrémités, de manière que les vaisseaux n'eussent qu'à passer au milieu.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisoient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchoient dans la baie, où l'eau étoit tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyoit la jetée couverte d'écume par les brisans; mais la mer étoit très calme au delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avoit une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes; le vent étoit foible, et le jusant si fort, qu'il fut impossible de le refouler. L'Astrolabe fut porté en dehors avec une assez grande vîtesse, et je fus obligé de mouiller, afin de n'être pas entraîné par le courant, dont j'ignorois la direction. Mais lorsque je fus certain qu'il portoit au large, je levai l'ancre, et je rejoignis l'Astrolabe, fort indécis sur le parti que je

prendrois le lendemain. Le courant très-rapide, dont nos officiers n'avoient point parlé, avoit ralenti l'empressement que j'avois eu de relâcher dans ce port : je n'ignorois pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites, lorsque les marées sont très-fortes; et obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison, je sentois qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeoit une réunion de circonstances heureuses, nuiroit beaucoup au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit; et au jour, je hélai mes observations à M. de Langle; mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable; ils avoient sondé la passe et l'intérieur de la baie; ils représentèrent que ce courant qui nous paroissoit si fort, ils l'avoient refoulé plusieurs fois avec leur canot; en sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenoit infiniment; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avoit jamais été aperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à cent lieues du port du Prince Williams ou Guillaume : je pense donc que, si le gouverne-

ment français avoit des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourroit prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer. La tranquillité de l'intérieur de cette baie étoit bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il étoit imprudent de naviguer dans les mers de la Chine (1), fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *port des Français*. Voyez la carte du nord de l'Amérique.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. L'Astrolabe précédoit ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étoient de l'ouest à l'ouest-sud-ouest; la direction de l'entrée est nord et sud : ainsi tout paroissoit favorable. Mais à sept heures du matin, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'ouest-nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest; en sorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la

(1) Nous devions arriver à la Chine dans les premiers jours de février.

baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encâblure du rivage. L'Astrolabe avoit mouillé sur le même fond et par le même brassiage.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance, d'éprouver cet événement à l'extrémité du Monde, auroit rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais il n'y avoit plus de danger. Nos chaloupes furent mises à la mer très-promptement; nous élongeâmes des grelins avec de petites ancres; et, avant que la marée eût baissé sensiblement, nous étions sur un fond de six brasses : nous donnâmes cependant quelques coups de talon, mais si foibles qu'ils n'endommagèrent pas le bâtiment. Notre situation n'eût plus rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendoit à plusieurs encâblures autour de nous; ce qui étoit bien contraire au rapport de Mrs de Flassan et Boutervilliers. Ce n'étoit pas le moment de faire des réflexions; il falloit se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant étoit un grand obstacle; sa violence m'obligea de mouiller une ancre de bossoirs. A chaque

instant, je craignois d'avoir le câble coupé et d'être entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore, parce que le vent d'ouest-nord-ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre, l'arrière fort près des roches; il fut impossible de songer à se touer. Je fis amener des mâts de perroquet, et j'attendis la fin de ce mauvais tems, qui n'eût pas été dangereux si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

J'envoyai très-promptement sonder la baie. Bientôt M. Boutin me rapporta qu'il avoit trouvé un excellent plateau de sable, à quatre encâblures dans l'ouest de notre mouillage; que nous y serions par dix brasses; mais que plus avant dans la baie, vers le nord, il n'y avoit point de fond à soixante brasses, excepté à une demi-encâblure du rivage, où l'on trouvoit trente brasses, fond de vase : il me dit aussi que le vent de nord-ouest ne pénétroit pas dans l'intérieur du port, et qu'il y étoit resté en calme absolu.

M. d'Escures avoit été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie, dont il me fit le rapport le plus avantageux : « Il avoit fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase; nul endroit n'étoit plus commode pour

y placer notre observatoire; le bois, tout coupé, étoit épars sur le rivage; et des cascades de la plus belle eau tomboient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avoit pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au delà de l'île; elle étoit couverte de glaçons. Il avoit aperçu l'entrée de deux vastes canaux, et pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avoit pas reconnus ». D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de ces canaux, jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent s'étant calmé à quatre heures après midi, nous nous touâmes sur le plateau de sable de M. Boutin, et l'Astrolabe se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île: je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'est-sud-est, et de nos canots et chaloupes.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposoient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux (1), ainsi que dif-

(1) Selon Dixon, tous les négocians qui ont entrepris le commerce des fourrures ont toujours fixé principalement leur attention sur les entrées de Cook,

férens

férens petits meubles de leur costume; ils avoient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisoient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiroient ardemment que le fer : ils acceptèrent aussi quelques rassades; mais elles servoient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur étoit pas inconnu; ils en avoient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressembloit à celle du *crit* des Indiens; mais il n'y avoit aucun rapport dans le manche, qui n'étoit que le prolongement de la lame arrondie et sans tranchant : cette arme étoit enfermée dans un fourreau de peau tannée, et

de Nootka et du Prince Villiams ou Guillaume. En 1781, des Autrichiens armèrent, pour aller sur ces côtes, deux navires portant ensemble sept cent quarante-cinq tonneaux. On écrivit des lettres à toutes les puissances maritimes de l'Europe, pour s'assurer une réception amicale dans leurs ports respectifs. Cependant cette expédition échoua par les intrigues de personnes puissantes à la cour de Vienne, et qui étoient intéressées à la faire avorter.

elle paroissoit être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisoient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étoient aussi en cuivre rouge, et ils ne paroissoient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux : ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets, et différens autres ornemens; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'étoit une grande question parmi nous, de savoir d'où provenoient ces deux métaux. Il étoit possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique, et les Indiens pouvoient le réduire en lames ou en lingots : mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la Nature; ou du moins il est si rare, que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu (1).

(1) Le fer vierge ou natif est assez rare; on en trouve cependant en Suède, en Allemagne, au Sénégal, en Sibérie et à l'île d'Elbe : il y en a à Erba-Longa, village à deux lieues au nord de Bastia, capitale de l'île de Corse; il est répandu avec profusion dans la masse d'un rocher situé au bord de la mer, et constamment sous la forme octaèdre. L'existence du fer natif est encore prouvée par les échantillons qui existent dans la plupart des cabinets d'histoire

On ne pouvoit admettre que ces peuples connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal; nous avions vû d'ailleurs, le jour de notre arrivée, des colliers de rassades et quelques petits meubles en cuivre janne, qui, comme on le sait, est une composition de cuivre rouge et de zinc : ainsi tout nous portoit à croire que les métaux que nous avions aperçus, provenoient des Russes, ou des employés de la compagnie d'Hudson, ou des négocians américains qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique, ou enfin des Espagnols; mais je ferai voir dans la suite qu'il est plus probable que ces métaux leur viennent des Russes (1). Nous avons apporté

---

naturelle, et par l'opinion de Stahl, Linnæus, Margraff, etc. Pour le cuivre, ils le trouvent en abondance aux mines et à la rivière de Cuivre. *Voyez* le tome x, page 250.

(1) Selon Vancouver, qui étoit dans ces parages dans le cours de l'été de 1794, le nombre des Russes établis entre le port du Prince Guillaume et Oonolashka, est d'environ quatre cents. Ce nombre doit suffire à leurs opérations; car ils ne songent point à la culture de la terre, et leur objet unique est de ramasser des fourrures, qu'ils se procurent principalement par les soins des Indiens, dont ils ont complétement gagné la confiance, surtout dans l'Entrée de Cook, dans les iles du Kodiak, qui sont un peu au sud des îles Schumagins, et dans celles qui sont

beaucoup d'échantillons de ce fer; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb : il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent.

---

au sud-ouest de ce groupe. Quant au pays adjacent, ils le représentent comme stérile et inhabité. J'éprouvai, ajoute Vancouver, beaucoup de satisfaction en observant avec quelle tranquillité ils vivent au milieu de ces enfans grossiers de la Nature. Après les avoir soumis à leurs volontés, il paroît qu'ils conservent leur empire sur eux, non par la crainte et par l'effet de la conquête, mais parce qu'ils ont trouvé le chemin de leur cœur, et qu'ils se sont acquis leur estime et leur affection. On en voit la preuve dans tous les rapports qu'ils ont avec les Indiens, et principalement avec ceux de l'entrée ou rivière de Cook et du Kodiak. Plusieurs d'entre ces derniers, hommes et femmes, sont au service des Russes, qui en vantent infiniment la fidélité et l'attachement, et qui les emploient avec autant de confiance que leurs compatriotes. Cependant les naturels du Prince Guillaume n'ont pas la même part à la bonne opinion des Russes. Je ne sais pas positivement s'il faut attribuer cette différence aux dispositions de ces Indiens, ou à ce que les Russes se trouvent depuis trop peu de tems parmi eux pour en avoir obtenu la confiance et assuré la subordination. D'après ce que nous ont dit ceux-ci, le premier cas est le plus probable : cependant ils ne paroissoient pas avoir la moindre défiance contre ces Indiens. Il

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique; ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité; mais ils en sont si avides, qu'ils

---

faut sans doute qu'ils en agissent ainsi pour le succès de leurs opérations de commerce qui doit être fort avantageux pour les entrepreneurs. Ceux-ci peuvent envoyer leurs fourrures dans les parties septentrionales de la Chine, où ils les vendent très-bien, et cela après les avoir achetées à meilleur marché que ni les Européens ni les Américains ne peuvent le faire, tant parce que ces derniers se nuisent réciproquement par la concurrence, que parce qu'ils n'ont qu'un seul débouché dans les parties les plus méridionales de la Chine, où les marchands de Canton fixent le prix de cette marchandise probablement fort au dessous de sa valeur réelle.

Il est très-possible qu'aucune autre nation ne soit par la suite en état de tirer parti de ce commerce lucratif. Les Russes, nés dans un pays froid, et naturellement robustes, ont à cet égard de grands avantages sur tous les autres peuples civilisés. Sans s'éloigner beaucoup des habitudes qu'ils ont contractées dès leur plus tendre enfance, ils peuvent adopter la plupart des coutumes des Indiens. Ils se nourrissent et s'habillent comme eux. Les principales occupations des naturels du pays étant la chasse et la pêche, les Russes, qui n'ont guères de meilleur moyen de passer leur tems, car à peine avons-nous vu un seul livre

emploient toute sorte de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée, nous fûmes visités par le chef du principal village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants assez agréables, et qui ont beaucoup de rapport avec le plain-chant de nos églises: les Indiens de sa pirogue l'accompagnoient, en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent

---

parmi eux, sont vraisemblablement en état, par la supériorité de leurs connoissances, de leur donner, en ce genre, des instructions qui peuvent rendre ces exercices plus agréables et plus avantageux. Quelques ustensiles, quelques parures qu'ils distribuent de tems en tems, en font des hommes très-utiles aux naturels du pays. D'ailleurs, par la supériorité de leurs armes et de leurs connoissances dans l'art de la guerre, ils pourront, la bonne intelligence une fois bien établie, protéger les indigènes contre leurs voisins. Tout ce qu'ils demandent à ceux-ci pour de si importans services, consiste en peaux de peu ou de nulle valeur pour les Indiens. L'intérêt que ceux-ci semblent prendre au bien-être des Russes, a sa source dans des principes d'estime et d'attachement. Il est même probable que ces liens se resserreront encore davantage par l'effet de l'éducation que les Russes ont soin de donner de bonne heure aux enfans des naturels du pays. *Voyez* sur ces établissemens russes, le tome x, page 268.

presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présens qui le rendirent tellement incommode, qu'il passoit chaque jour cinq ou six heures à bord, et que j'étois obligé de les renouveler très-fréquemment, ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant, ce qui cependant n'étoit pas très-dangereux.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes, et du fer en barre. Ils nous donnoient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instrumens de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique; et je serois peu surpris qu'une factorerie qui étendroit son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin, chirurgien-major de ma frégate, a lui-même écorché, disséqué et

empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer; malheureusement elle avoit au plus quatre ou cinq mois, et elle ne pesoit que huit livres et demie. L'Astrolabe en avoit pris une qui avoit sans doute échappé aux sauvages, car elle étoit grièvement blessée : elle paroissoit avoir toute sa croissance, et pesoit au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour l'empailler; mais, comme c'étoit au moment de la crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pûmes conserver ni la tête, ni la mâchoire.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du Port-des-Français l'appellent *skècter;* les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky,* et ils distinguent la femelle par le mot de *maska.* Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne;* mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'étoit distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil; nous y formâmes un établissement pour le tems de notre relâche dans ce port; nous y

dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étoient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étoient très-voleurs; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connoître. Ils passoient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avois d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé étoit puni; et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui auroit pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulois pas que cette extrême douceur les rendroit insolens; j'avois cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avoit tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvoit les atteindre de loin; et un coup de fusil à balle avoit traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils

nous avoient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle étoit impénétrable aux flèches et aux poignards; enfin nos chasseurs, qui étoient adroits, tuoient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentimens de crainte; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avois sur l'île : ils y débarquoient la nuit, du côté du large; ils traversoient un bois très-fourré, dans lequel il nous étoit impossible de pénétrer le jour; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenoient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets : enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchoient Mrs de Lauriston et Darbaud, qui étoient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avoient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étoient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le Port-des-Français.

Ces obstacles n'empêchoient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étoient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenoient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, Mrs de Monneron et Bernizet levoient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avois pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étoient tous occupés; mais j'avois décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieroient les relèvemens de tous les points, et placeroient les sondes. Nous nous proposions ensuite de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours, dont on avoit aperçu les traces dans les montagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la Nature à

une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différens glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'étoit au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devoit aboutir à une grande rivière dont le cours pouvoit se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenoit sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de la Boussole et de l'Astrolabe. Mrs de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnoient M. de Langle; j'étois suivi de Mrs Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest; il étoit prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir

fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminoit par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer étoit couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en étoit si profonde, qu'à une demi-encâblure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. Mrs de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glace et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-Tems.

Pendant cette course, mon canot étoit resté sur le rivage; un morceau de glace qui tomba dans l'eau à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer un remous si considérable, qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avois fait visiter le canal de l'est par Mrs de Monneron et Bernizet; il se terminoit, comme celui-ci, par deux glaciers.

Le lendemain de cette course, le chef arriva

à bord, mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle étoit mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il étoit plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain; le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme un grand nombre de sauvages étoient témoins de ce marché, j'avois droit de penser qu'ils y donnoient leur sanction; et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourroit être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidoit contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentans, et le chef, le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenoit une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avoient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avoit été l'objet de notre relâche, étoit achevé; nos canons étoient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nul port dans l'Univers ne peut présenter plus de commodités pour hâter ce travail, qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe; le bois, tout coupé, est épars sur le rivage bordé par une mer tranquille. Le plan de Mrs de Monneron et Bernizet étoit achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. Blondela, qui avoit servi à M. de Langle, à M. Dagelet et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. Dagelet, et ce malheur étoit presque réparé par les différentes notes qui avoient été retrouvées : nous nous regardions enfin comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il

étoit le plus impossible de prévoir, nous attendoit à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événemens des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connoître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes; que le tems n'a pu calmer ma douleur : chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

J'ai déjà dit que les sondes devoient être placées, sur le plan de Mrs de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscayenne de l'Astrolabe, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot, dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, commandoit la biscayenne de la Boussole, et étoit le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avoit paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels

j'étois

j'étois entré sur la prudence que j'exigeois, lui parurent si minutieux, qu'il me demanda si je le prenois pour un enfant, ajoutant qu'il avoit déjà commandé des bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres; je lui dis que M. de Langle et moi, avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avois trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui étoit avec nous, avoit passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avoit touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisans; mais que cette audace peu réfléchie pouvoit avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouveloient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connoître qu'aucun autre exposé, la mission de M. d'Escures, et les précautions que j'avois prises.

Instructions données par écrit à M. d'Escures, par M. de la Pérouse.

« Avant de faire connoître à M. d'Escures l'objet de sa mission, je le préviens qu'il lui est

expressément défendu d'exposer les canots à aucun danger, et d'approcher la passe, si elle brise. Il partira à six heures du matin, avec deux autres canots commandés par M[rs] de Marchainville et Boutin, et il sondera la baie, depuis la passe jusqu'à la petite anse qui est dans l'est des deux mamelons; il portera les sondes sur le plan que je lui ai remis, ou il en figurera un d'après lequel on pourra les rapporter. Si la passe ne brisoit point, mais qu'elle fût houleuse, comme ce travail n'est pas pressé, il remettroit à un autre jour de la sonder, et il ne perdroit pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement, sont toujours mal faites. Il est probable que le meilleur moment pour approcher la passe, sera à la mer étale, vers huit heures et demie; si alors les circonstances sont favorables, il tâchera d'en mesurer la largeur avec une ligne de loch, et il placera les trois canots parallèlement, sondant dans le sens de la largeur, ou de l'est à l'ouest. Il sondera ensuite du nord au sud; mais il n'est guères vraisemblable qu'il puisse faire cette seconde sonde dans la même marée, parce que le courant aura pris trop de force.

» En attendant l'heure de la mer étale, ou en supposant que la mer soit mauvaise, M. d'Escures fera sonder l'intérieur de la baie, particu-

lièrement l'anse qui est derrière les mamelons, où je crois qu'il doit y avoir un très-bon mouillage; il tâchera aussi de fixer sur le plan les limites du fond de roche et du fond de sable, afin que le bon fond soit bien connu. Je crois que, lorsque le canal du sud de l'île est ouvert par la pointe des mamelons, on est sur un bon fond de sable. M. d'Escures vérifiera si mon opinion est fondée; mais je lui répète encore que je le prie de ne pas s'écarter de la plus extrême prudence ».

Ces instructions devoient-elles me laisser quelque crainte? elles étoient données à un homme de trente-trois ans, qui avoit commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité!

Nos canots partirent, comme je l'avois ordonné, à six heures du matin; c'étoit autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devoit chasser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étois aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils; jamais jeune officier ne m'avoit donné plus d'espérance, et M. de Pierrevert avoit déjà acquis ce que j'attendois très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composoient l'armement de cette biscayenne, dans laquelle le maître-pilote de ma frégate s'étoit aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avoit pour second dans son petit canot M. Mouton, lieutenant de frégate : je savois que le canot de l'Astrolabe étoit commandé par M. de Marchainville ; mais j'ignorois s'il y avoit d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendois pas si tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avoit quelque chose de nouveau ; je craignis dans ce premier instant quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'étoit pas propre à me rassurer ; la plus vive douleur étoit peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venoit d'être témoin, et auquel il n'avoit échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avoit permis de voir toutes les ressources qui restoient dans un si extrême péril. Entraîné, et suivant son commandant, au milieu des brisans qui portoient dans la passe, pendant que la marée sortoit avec une vîtesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant,

pouvoit ne pas se remplir, mais devoit cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée; enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avoit été englouti!..... et M. Boutin rentra à la marée étale. La mer étant devenue belle, cet officier avoit conservé quelque espérance pour la biscayenne de l'Astrolabe; il n'avoit vu périr que la nôtre. M. de Marchainville étoit dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est à dire, dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours étoit impossible dans ces circonstances, ayant l'ame trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion, lorsque ses amis étoient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui!

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur étoit encore infiniment plus grand que je ne croyois. Depuis notre départ de France, il s'étoit fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères (1) pour une même corvée; et il avoit cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avoient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'étoit presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le tems est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement; les signes de ces hommes grossiers exprimoient qu'ils avoient vu périr les deux canots, et que tout secours avoit été impossible: nous les comblâmes de présens, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendroient à celui qui auroit sauvé un seul homme.

Rien n'étoit plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la

(1) Mrs la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avois déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où, si quelqu'un, contre toute apparence, avoit eu le bonheur de se sauver, il étoit probable qu'il aborderoit. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre des sauvages, contre lesquels la prudence vouloit que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avoient suivi Mrs de Langle et Clonard; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. J'avois cependant conservé un peu d'espoir; l'esprit s'accoûtume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde : mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement (1).

(1) On supprime ici le rapport de M. Boutin, témoin oculaire de ce malheureux événement, mais qui ne fait que redire un peu plus en détail ce qu'on trouve dans le récit de la Pérouse. Il cherche d'ailleurs à excuser l'infortuné d'Escures, qui, à ce qu'il

Il ne nous restoit plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avoit été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ

---

paroît, a été entraîné dans les brisans sans s'y attendre, et presque sans qu'il y eût de sa faute. Cependant il est à remarquer que la Pérouse avoit fixé l'heure de *huit heures et demie* pour approcher de la passe, parce qu'alors le courant eût porté en dedans, et qu'à sept heures un quart les chaloupes étoient englouties. Un instant avant que de périr, M. d'Escures cria encore en riant à son ami : « Je crois que nous » n'avons rien de mieux à faire que d'aller déjeûner, » car la passe brise horriblement » ! Dans ce moment il est entraîné. M. Boutin lui-même court les plus grands dangers; les lames remplissent son canot, et il échappe presque miraculeusement. Il revoit un instant la biscayenne en travers dans les vagues, mais il n'y aperçoit plus ni hommes ni avirons. Il voit des sauvages sur la côte de l'est, qui lui apprennent par signes le naufrage de l'autre biscayenne qui appartenoit à l'Astrolabe, et que commandoit M. de Marchainville. Comme on aime à se flatter, dit-il, il me restoit un léger espoir que je le retrouverois à bord de nos vaisseaux; mes premières paroles, en arrivant à bord, furent : « Avez-vous des nouvelles » de M. de Marchainville » ? *Non* fut pour moi la certitude de sa perte. En effet, M. de Marchainville, hors de tout danger, avoit couru au secours des naufragés, et avoit partagé leur sort. Cette mort, sans doute, est glorieuse, ajouta M. Boutin; mais combien

trop précipité auroit laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'auroit pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avoient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissoit aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avoit pu y revenir, comme ce ne pouvoit être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue, pendant lesquels nous essuyâmes un coup de vent d'est qui nous auroit mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase : heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encâblure de terre. Les vents contraires nous retinrent

---

elle est cruelle pour celui qui, échappé au danger, n'a plus la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui venoient pour le sauver!

Cette relation est mêlée de tant de détails et de termes de marine, que cet extrait doit suffire au lecteur.

plus long-tems que je n'avois projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins!
Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.

Le 4 juillet 1786, les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le premier août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la Pérouse, commandant en chef l'expédition; de M. le vicomte de Langle, commandant la deuxième frégate; de Mrs de Clonard et de Monti, capitaines en second des deux bâtimens, et des autres officiers et chirurgiens, aucune des maladies qui sont la suite des longues navigations, n'avoit atteint les équipages. M. de la Pérouse se félicitoit, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du Monde à l'autre, à travers toute sorte de dangers, ayant fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme, ni versé une goutte de sang. Le 13 juillet, trois canots partirent à cinq heures du matin pour aller placer des sondes sur le plan de la baie, qui avoit été dressé.

Ils étoient commandés par M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de la Pérouse lui avoit donné des instructions par écrit, pour lui défendre expressément de s'approcher du courant ; mais au moment qu'il croyoit encore en être éloigné, il s'y trouva engagé. M[rs] de la Borde frères, et de Flassan, qui étoient dans le canot de la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades ; mais, hélas ! ils ont eu le même sort !.... Le troisième canot étoit sous les ordres de M. Boutin, lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre les brisans, fit, pendant plusieurs heures, de grands mais inutiles efforts pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de M. Laprise Mouton, lieutenant de frégate, son second, et à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de Jean Marie, patron, Lhostis, le Bas, Corentin Jers et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur ; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage (1).

---

(1) Le malheureux Lamanon, en composant cette épitaphe, ne songeoit guères que, dix-huit mois après, il périroit d'une mort encore plus affreuse ; et la Pérouse, qui a eu à déplorer ces deux funestes événemens, étoit réservé lui-même pour devenir un objet éternel de nos regrets. Tout est fait pour affecter profondément dans la relation de cet infortuné.

Noms des officiers, soldats et matelots qui ont naufragé le 13 juillet, à sept heures un quart du matin.

LA BOUSSOLE.

Officiers. — Mrs d'Escures, de Pierrevert, de Moutarnal.

Équipage. — Le Maître, premier pilote; Lieutot, caporal et patron; Prieur, Fraichot, Berrin, Bolet, Fleury, Chaub, tous sept soldats : le plus âgé n'avoit pas trente-trois ans.

L'ASTROLABE.

Officiers. — Mrs de la Borde Marchainville, de la Borde Boutervilliers, frères; Flassan.

Équipage. — Soulas, caporal et patron; Philiby, Julien le Penn, Pierre Rabier, tous quatre soldats; Thomas Andrieux, Goulven Tarreau, Guillaume Duquesne, tous trois gabiers, à la fleur de leur âge.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages, beaucoup de connoissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étoient à l'ancre auprès de leurs villages; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et chaque jour nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris

de nos canots naufragés, que la lame avoit poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre, par des signes, qu'ils avoient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avoit été jeté par la lame. Sur ces indices, Mrs de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avoient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présens.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable; à chaque demi-heure, les guides exigeoient un nouveau paiement, ou refusoient de suivre; enfin ils s'enfoncèrent dans le bois, et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'étoit qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapins de la plus belle dimension; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paroissoient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas; leur adresse en fait de vols et de fourberies ne peut trouver aucun terme de comparaison. Mrs de Langle et de Lamanon, avec plusieurs officiers et naturalistes, avoient fait, deux jours auparavant, dans

l'ouest, une course qui avoit également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre, mais ils rencontrèrent un village d'Indiens sur le bord d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du saumon. Nous soupçonnions depuis longtems que ce poisson venoit de cette partie de la côte; mais nous n'en étions pas certains, et cette découverte satisfit notre curiosité. Le saumon, remontant la rivière, rencontre des piquets; ne pouvant les franchir, il cherche à retourner vers la mer, et trouve sur son passage des paniers très-étroits, fermés par le bout, et placés dans les angles de cette chaussée; il y entre, et ne pouvant s'y retourner, il reste pris. La pêche de ce poisson est si abondante, que les équipages des deux bâtimens en ont eu en très-grande quantité pendant notre séjour, et que chaque frégate en a fait saler deux barriques.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un moraï, qui leur prouva que ces Indiens étoient dans l'usage de brûler les morts, et d'en conserver la tête; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux (1). Ce monument consiste en quatre piquets assez forts, qui portent une petite

(1) Dixon a observé la même coutume au port Mulgrave. *Voyez* le tome x, page 250.

chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres : ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppoit la tête, et, après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place ; ils y ajoutèrent beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avoient été témoins de cette visite, montrèrent un peu d'inquiétude ; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présens que nos voyageurs avoient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête : ils y mirent de nouvelles richesses, qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auroient désiré plusieurs visites par jour. Mais s'ils nous permirent, quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes ; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtans de l'Univers.

Nous voyions, chaque jour, entrer dans la baie, de nouvelles pirogues, et chaque jour, des villages entiers en sortoient et cédoient leur place à d'autres. Ces Indiens paroissoient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardoient jamais

qu'à la mer étale du flot ou du jusant, c'est à dire, du reflux de la marée : nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que lorsqu'ils étoient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levoit, tendoit les bras vers le soleil, et paroissoit lui adresser des prières, pendant que les autres pagayoient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissemens sur cette coutume que nous apprîmes que depuis peu de tems sept très-grandes pirogues avoient fait naufrage dans la passe : la huitième s'étoit sauvée ; les Indiens qui échappèrent à ce malheur, la consacrèrent ou à leur dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons : nous la vîmes à côté d'un moraï qui contenoit sans doute les cendres de quelques naufragés.

Cette pirogue ne ressembloit point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue : celle-ci avoit des couples, des lisses, comme nos canots; et cette charpente, très-bien faite, avoit un étui de peau de loup marin qui lui servoit de bordage; il étoit si parfaitement cousu, que les meilleurs ouvriers d'Europe auroient de la peine à imiter ce travail : l'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, étoit déposé

déposé dans le moraï à côté des coffres cinéraires; et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restoit nue auprès de ce monument.

J'aurois désiré emporter cette enveloppe en Europe; nous en étions absolument les maîtres; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvoit y mettre obstacle; d'ailleurs, je suis très-persuadé que les naufragés étoient étrangers, et j'expliquerai mes conjectures à cet égard : mais il est une religion universelle pour les asiles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés.

La baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de *Port-des-Français*, est situé, suivant nos observations et celles de M. Dagelet, par 58 degrés 37 minutes de latitude nord, et 139 degrés 50 minutes de longitude occidentale (1). Ce port présente de grands avantages et de grands inconvéniens.

Il me paroît que cette relâche ne convient point aux bâtimens qui seroient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies et n'y faire qu'un très-court séjour, parce que les

(1) *Voyez* la carte du nord de l'Amérique.

Indiens ont tout vendu dans la première semaine, et que toute perte de tems est très préjudiciable aux intérêts des traiteurs; mais une nation qui auroit des projets de factorerie sur cette côte, à l'instar de celle des Anglais dans la baie d'Hudson, ne pourroit faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement : une simple batterie de quatre canons de gros calibre, placée sur la pointe du continent, suffiroit pour défendre une entrée aussi étroite, et que les courans rendent si difficile; cette batterie ne pourroit être tournée ni enlevée par terre, parce que la mer brise toujours avec fureur sur la côte, et que le débarquement y est impossible. Le fort, les magasins et tous les établissemens de commerce seroient élevés sur l'île du Cénotaphe, dont la circonférence est à peu près d'une lieue : elle est susceptible de culture; on y trouve de l'eau et du bois. Les vaisseaux, n'ayant point à chercher leur cargaison, et certains de la trouver rassemblée dans un seul point, ne seroient exposés à aucun retard : quelques corps morts, placés pour la navigation intérieure de la baie, la rendroient extrêmement facile et sûre; il se formeroit des pilotes qui, connoissant mieux que nous la direction et la vîtesse du courant, à certaines époques de la marée, assureroient l'entrée et la sortie des bâtimens.

Enfin notre traite de peaux de loutres a été si considérable, que je dois présumer qu'on ne peut en rassembler une plus grande quantité dans aucune autre partie de l'Amérique.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur : ceux de même espèce ne sont, au fort de Wales et au fort d'York, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors, ou petites vergues.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année : je serois peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie, et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la mille-feuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en étoit remplie; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade; et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyoit parmi ces plantes potagères presque toutes celles des prairies et des montagnes de France; l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages : on auroit pu, sans

aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avoient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très-vivace, sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsaut, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourroit faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe. M. de la Martinière, dans ses différentes excursions, n'a rencontré que trois plantes qu'il croit nouvelles; et on sait qu'un botaniste peut faire une pareille fortune aux environs de Paris.

Les rivières étoient remplies de truites et de saumons; mais nous ne prîmes dans la baie que des fletans (1), dont quelques-uns pesoient plus de cent livres; de petites-vieilles (2), une seule

(1) Ou *faitan*, poisson plat, plus alongé et moins carré que le turbot, dont la peau supérieure est couverte de petites écailles: ceux qu'on prend en Europe sont beaucoup moins gros.

(2) Poisson semblable, au coup d'œil et au goût, à la morue, mais ordinairement plus gros, et aussi facile à prendre à cause de son avidité.

Le capelan ressemble au merlan, quoiqu'un peu

raie, des capelans et quelques plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens nous en vendoient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer, nous avons très-peu pêché, et seulement à la ligne : nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine, qui exigeoit, pour être tirée à terre, les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petits lépas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer : j'ai vu sur le sable du rivage d'assez grosses cames, et M. de Lamanon rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au dessus du niveau de la mer, des pétrifications très-bien conservées et de la plus grande dimension, de la coquille connue des conchyliologistes sous le nom de *manteau royal,* et plus vulgairement *coquille de Saint-Jacques.*

---

plus large; sa chair est molle, de bon goût, et facile à digérer; il abonde sur les côtes de Provence, où il est connu sous le nom de *capelan.*

Il y a encore le capelan d'Amérique qui est du genre des saumons. *Voyez* le tome II, page 212 de l'Histoire naturelle des Poissons, par M. Sonnini.

Ce fait n'est pas nouveau pour les naturalistes, qui ont pu en trouver même à des hauteurs infiniment plus considérables; mais je crois qu'il leur sera long-tems difficile à expliquer d'une manière qui satisfasse à toutes les objections. Nous ne trouvâmes aucune coquille de cette espèce, roulée sur le sable du rivage, et l'on sait que c'est là le cabinet de la Nature.

Nos chasseurs virent dans les bois, des ours, des martres, des écureuils; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine, de martre, de petit-gris, d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada ou monax, et de renard roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau, en vie. Nous vîmes des peaux tannées d'orignals ou d'élans, et une corne de bouquetin; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marins. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étoient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gélinottes : nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyoit planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce; nous surprîmes et tuâmes un martin-pêcheur, et nous aperçûmes un très-

beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huîtrier noir font leurs nids dans le creux des rochers sur le bord de la mer. Le goéland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeons de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus.

Mais si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé; et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même tems si pittoresque : il mériteroit d'être visité par les curieux, s'il n'étoit pas à une des extrémités de la terre.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises, les bouquetins ne pourroient les gravir; et toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer. A une encâblure de terre, on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses.

Les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de huit à neuf cents toises seulement d'élévation; elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure, et on n'aperçoit la neige que sur leur sommet: elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition; elles ne sont pas entièrement inaccessibles, mais extrêmement difficiles à gravir. Mrs de Lamanon, de la Martinière, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur, naturalistes zélés et infatigables, ne purent parvenir jusqu'au sommet; mais ils montèrent, avec des fatigues inexprimables, à une assez grande hauteur: aucune pierre, aucun caillou n'échappa à leurs recherches. Trop bons physiciens pour ignorer qu'on trouve dans les vallons les échantillons de tout ce qui constitue la masse des montagnes, ils firent une collection d'ocre, de la pyrite cuivreuse, du grenat friable mais très-gros et parfaitement cristallisé, de schorl en cristaux, de granit, de schiste, de la pierre de corne, de quartz très-pur, de mica, de la plombagine et du charbon de terre: quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre; mais nous n'aperçûmes la trace d'aucun autre métal.

La Nature devoit à un pays aussi affreux des

habitans qui différassent autant des peuples civilisés, que le site que je viens de décrire, diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfans manger quelques fraises et quelques framboises; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance : la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont, pendant l'été, dans la plus grande abondance, pouvant prendre, en moins d'une heure, le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu,

pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitans de nos grandes villes : c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrois pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantiroit entièrement, si, à tous ces vices destructeurs, elle joignoit le malheur de connoître l'usage de quelque liqueur enivrante.

Les philosophes se récrieroient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans : je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la Nature; mais cette Nature n'est sublime que dans ses masses; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables; de faire société enfin avec l'homme de la Nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'étoit confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Des Indiens, dans leurs pirogues, étoient

sans cesse autour de nos frégates; ils y passoient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutres; ils saisissoient toutes les occasions de nous voler; ils arrachoient le fer qui étoit facile à enlever, et ils examinoient surtout par quels moyens ils pourroient, pendant la nuit, tromper notre vigilance. Je faisois monter à bord de ma frégate les principaux personnages; je les comblois de présens; et ces mêmes hommes que je distinguois si particulièrement, ne dédaignoient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenoient un air riant et doux, j'étois assuré qu'ils avoient volé quelque chose, et très-souvent je faisois semblant de ne pas m'en apercevoir.

J'avois expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans, de les combler de petits présens; les parens étoient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyois de tous les pays : la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans, lorsque je les faisois monter à bord, ils auroient une occasion de nous voler; et, pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paroissions le plus occupés de son enfant, pour enlever et cacher sous sa

couverture de peau tout ce qui lui tomboit sous la main.

J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenoient à des Indiens que je venois de combler de présens; c'étoit un essai que je faisois de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les apercevoir : toujours en querelle entr'eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles; je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignoient beaucoup nos fusils; et huit ou dix Européens rassemblés en imposoient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates, ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués : les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils; mais ils ne purent y réussir; deux hommes seuls les intimidèrent assez pour les faire reculer. Le même événement arriva à M. de Lesseps, jeune interprète russe, qui fut heureusement secouru par

l'équipage d'un de nos canots. Ces commencemens d'hostilité leur paroissoient si simples, qu'ils ne discontinuoient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles.

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu étoit un feu au dessus duquel pendoient des fletans et des saumons qui séchoient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeoient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfans d'un côté, et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituoit une petite peuplade indépendante de la voisine; chacune avoit sa pirogue et une espèce de chef : elle partoit, sortoit de la baie, emportoit son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver : je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie, et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois cents Indiens, nous avons été visités par sept ou huit cents Américains.

Les pirogues entroient et sortoient continuellement, et emportoient ou rapportoient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux ; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, qui sont d'ailleurs d'une mal-propreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin; ils ne cherchent, dans ces occasions, ni l'ombre ni le mystère; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avoient pas un instant à perdre; et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place, dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise (1). Les vases de

(1) « L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la mal-propreté et de l'indolence de ceux qui les habitent : ils jettent dans un coin de leurs cabanes les os et les restes de viandes qui ont servi à leurs repas; dans l'autre ils conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande puans, de la graisse, de l'huile, etc..... » (*Voyage de Dixon*, page 249 de la traduction française.) *Voyez* tome x, page 224, ce que dit Cook de la mal-propreté des habitans de l'Entrée de Nootka; et page 269 du même volume, les réflexions de Vancouver sur ce même défaut observé chez les habitans de la rivière ou entrée de Cook.

bois dans lesquels ils font cuire leurs poissons, ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis, qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connoissent aussi la manière de les rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples, qui occupent vraisemblablement un espace assez considérable sur le bord de la mer : ils sont errans, pendant l'été, dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins; et l'hiver, ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays, pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous ont apporté les dépouilles : quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance; il y en a assez ordinairement trois ou quatre par cabane : ils sont petits, et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon; ils n'aboient presque pas; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Ben-

gale (1); et ils sont si sauvages, qu'ils paroissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles; ils y attachent différens petits ornemens; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine, avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération d'un grès arrondi, ayant la forme d'une langue. L'ocre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé; mais quelquefois ils placent

(1) Animal sauvage, carnassier et dangereux, tenant du loup et du chien; il est commun en Asie; il aboie la nuit comme le chien, mais avec moins de force; sa peau est jaunâtre; on en fait de belles fourrures.

sur

sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, peut-être afin d'en imposer davantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avoient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef étoit une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitoient le bruit des grelots, lorsqu'il dansoit : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada, et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurois peine à croire, si je n'en avois été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses, qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les jeunes

filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle : nous les avons quelquefois engagées à quitter cet ornement; elles s'y déterminoient avec peine; elles faisoient alors le même geste et témoignoient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvriroit la gorge. La lèvre inférieure tomboit alors sur le menton, et ce second tableau ne valoit guères mieux que le premier.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très-privilégiées : elles firent d'abord des difficultés, et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposoient à perdre la vie; mais, vaincues par des présens, elles voulurent avoir le soleil pour témoin, et refusèrent de se cacher dans les bois (1). On ne peut douter que cet astre ne soit

(1) Dixon, qui d'ailleurs est toujours d'accord avec la Pérouse, prétend, dans la relation de son voyage, qu'une de ces femmes, débarbouillée, étoit assez jolie, à la difformité près de sa lèvre inférieure. Cette différence n'auroit-elle d'autre base que l'indulgeuce connue d'un marin après une longue campagne? Cependant Maurelle prétend aussi « que sans le ridicule ornement de leur lèvre, et mieux habillées, plusieurs d'entr'elles pourroient disputer d'agrémens avec les plus belles Européennes. *Voyez* tome x, page 250.

le dieu de ces peuples; ils lui adressent très-fréquemment des prières : mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée à l'air; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres. Ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter; et c'est une erreur trop légérement adoptée, de croire que tous les Américains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe; ce qui m'a porté à croire que les autres étoient dans l'usage de l'arracher. La charpente de leur corps est foible; le moins fort de nos matelots auroit culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens. J'en ai vu dont les jambes enflées sembloient annoncer le scorbut; leurs gencives étoient cependant en bon état : mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse, et je n'ai aperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans; elle

ne jouissoit d'aucun privilége, et elle étoit assujettie, comme les autres, aux différens travaux de son sexe.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différens peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port-des-Français ne sont point Esquimaux; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différens, une physionomie très-particulière, distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paroissent ressembler aux Groenlandais; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Il est fort douteux que l'Asie ou le Groenland aient été la première patrie de ces peuples; c'est une question oiseuse à agiter, et le problême ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique : il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout, mangeant très-ordinairement le poisson cru. Leurs pirogues sont toujours bordées avec des peaux de loups marins très-tendues; ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des

phoques; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies : leur face est carrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paroît convenir aux indigènes de la Baie-des-Français; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et mal-adroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après; ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main.

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du Sud; j'en excepte cependant l'agriculture, qui, en rendant l'homme casanier, assurant sa subsistance et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a

su rendre fertile, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable.

Les Américains du Port-des-Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très-passablement toute sorte de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre; ils marquètent, avec des opercules de coquilles, des coffres dont la forme est assez élégante; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire; et enfin, l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre : mais les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin; mais j'ignore si c'est une production de leur pays, ou si, comme

le fer, ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes.

J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avoient fait naufrage à l'entrée du port; ces pirogues, dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée, avoient trente-quatre pieds de long, quatre de large et six de profondeur : ces dimensions considérables les rendoient propres à faire de longs voyages. Elles étoient bordées avec des peaux de loups marins, à la manière des Esquimaux; ce qui nous fit croire que le Port-des-Français étoit un lieu d'entrepôt, habité seulement dans la saison de la pêche. Il nous parut possible que les Esquimaux des environs des îles Shumagins, et de la presqu'île parcourue par le capitaine Cook, étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique, qu'ils y répandissent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportassent, avec avantage pour eux, les peaux de loutres, que ces derniers recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitâmes, et qui pouvoient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers, semblent appuyer cette conjecture; je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paroît expliquer mieux qu'une autre, l'origine du fer

et des autres marchandises européennes qu'ils possèdent.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur, est absolument un jeu de hasard : ils ont trente bûchettes ayant chacune des marques différentes comme nos dés; ils en cachent sept; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept bûchettes, gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux : je les ai cependant entendu chanter très-souvent; et lorsque le chef venoit me visiter, il faisoit ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montoit ensuite à bord, et y jouoit une pantomime qui exprimoit, ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avoit précédé cette danse étoit agréable et assez harmonieux.

M. de Lamanon est l'auteur de la dissertation suivante sur la langue de ce peuple; je n'en donnerai ici que les termes numériques, afin de satisfaire les lecteurs qui aiment à comparer ceux des différens idiomes :

Un, *keirrk*. Deux, *theirh*. Trois, *neisk*. Quatre, *taakhoun*. Cinq, *keitschine*. Six, *kleitouchou*. Sept, *takatouchou*. Huit, *netska-*

touchou. Neuf, *kouehok*. Dix, *tchinecate*. Onze, *keirkrha keirrk*. Douze, *keirkrhatheirh*. Treize, *keirkrha-neisk*. Quatorze, *keirkrha-taakhoun*. Quinze, *keirkrha-keitschine*. Seize, *keirkrha - kleitouchou*. Dix-sept, *keirkrha-takatouchou*. Dix-huit, *keirkrha-netskatou-chou*. Dix-neuf, *keirkrha-kouehok*. Vingt, *theirha*. Trente, *neiskrha*. Quarante, *taak-hounrha*. Cinquante, *keitschinerha*. Soixante, *kleitouchourha*. Soixante - dix, *takatou-chourha*. Quatre-vingts, *netskatouchourha*. Quatre-vingt-dix, *kouehokrha*. Cent, *tchine-caterha*.

« Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces peuples : ils ont, à la vérité, quelques articulations semblables aux nôtres ; mais plusieurs nous sont absolument étrangères : ils ne font aucun usage des consonnes B, F, X, J, D, P, V; et, malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont jamais pu prononcer les quatre premières. Il en a été de même pour l'L mouillée et le GN mouillé ; ils articuloient la lettre R comme si elle étoit double, et en grasseyant beaucoup; ils prononcent le *chr* des Allemands avec autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils ont aussi un son articulé très-difficile à saisir; on ne pouvoit entreprendre de l'imiter sans exciter leur rire; il est en partie

représenté par les lettres *khlrl*, ne faisant qu'une syllabe, prononcée en même tems du gosier et de la langue : cette syllabe se trouve dans le mot *khlrleis*, qui signifie *cheveux*. Leurs consonnes initiales sont, K, T, N, S, M; les premières sont celles qu'ils emploient le plus souvent : aucun de leurs mots ne commence par R, et ils se terminent presque tous par *ou*, *ouls*, *oulch*, ou par des voyelles. Le grasseyement, le grand nombre de K, et les consonnes doubles, rendent cette langue très-dure ; elle est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, qui ne peuvent prononcer les labiales à cause de la rouelle de bois nommée *kentaga*, qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure.

» On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lorsqu'ils chantent. Je n'ai pu faire que très-peu d'observations sur les parties du discours, vu la difficulté de communiquer des idées abstraites par des signes : j'ai cependant reconnu qu'ils avoient des interjections pour exprimer les sentimens d'admiration, de colère, ou de plaisir; je ne crois pas qu'ils aient des articles, car je n'ai point trouvé de mots qui revinssent souvent et qui servissent à lier leurs discours. Ils connoissent les rapports numériques ; ils ont des noms de nombres, sans cependant distinguer le pluriel du singulier, ni

par aucune différence dans la terminaison, ni par des articles. Je leur ai fait voir une dent de phoque; ils l'ont appelée *kaourré,* et ils ont donné le même nom, sans aucun changement, à plusieurs dents réunies. Leurs noms collectifs sont en très-petit nombre : ils n'ont pas assez généralisé leurs idées pour avoir des mots un peu abstraits; ils ne les ont pas assez particularisées pour ne pas donner le même nom à des choses très-distinctes : ainsi chez eux, *kaaga* signifie également tête et visage, et *alcaou*, chef et ami. Je n'ai trouvé aucune ressemblance entre les mots de cette langue et celle d'Alaska, Norton, Nootka, ni celle des Groenlandais, des Esquimaux, des Mexicains, des Nadoessis et des Chipavas, dont j'ai comparé les vocabulaires. Je leur ai prononcé des mots de ces différens idiomes; ils n'en ont compris aucun, et j'ai varié ma prouonciation autant qu'il m'a été possible : mais, quoiqu'il n'y ait peut-être pas une idée ou une chose qui s'exprime par le même mot chez les Indiens du Port-des-Français et chez les peuples que je viens de citer, il doit y avoir une grande affinité de sons entre cette langue et celle de l'Entrée de Nootka. Le K est dans l'une et dans l'autre la lettre dominante; on la retrouve dans presque tous les mots. Les consonnes initiales et les terminaisons sont assez

souvent les mêmes, et il n'est peut-être pas impossible que cette langue ait une origine commune avec la langue mexicaine : mais cette origine, si elle existe, doit remonter à des tems bien reculés, puisque ces idiomes n'ont quelques rapports que dans les premiers élémens des mots, et non dans leur signification».

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurois peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier (1).

---

(1) Le capitaine J. Meares a prouvé, par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique, sont des cannibales.

SECONDE ANNÉE DU VOYAGE.

Enfin nous quittâmes ce lieu qui nous avoit été si funeste; et ayant appareillé les derniers jours de juillet avec une brise très-foible de l'ouest, nous l'eûmes tout à fait perdu de vue le premier août 1786.

Je proposai aux officiers et passagers de ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne pour être leur subrécargue. Il remplit cette commission avec un zèle et une intelligence dont je ne puis trop faire l'éloge; il fut chargé en chef de la traite, de l'emballage, du triage et de la vente de ces différentes fourrures ; et comme je suis certain qu'il n'y eut pas une seule peau de traitée en particulier, cet arrangement nous mit à même de connoître, avec la plus grande précision, leur prix en Chine, qui auroit pu varier par la concurrence des vendeurs; il fut en outre plus avantageux aux matelots, et ils furent convaincus que leurs intérêts et leur santé n'avoient jamais cessé d'être l'objet principal de notre attention.

Les commencemens de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ils ne répondoient point à notre impatience. La brume, la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 à midi : nous observâmes 57 degrés 45 minutes de latitude nord à trois lieues de la terre, qu'on n'apercevoit que confusément, à cause de la brume; elle se dissipa heureusement à quatre heures, et nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-sound, qui me parut former deux baies très-profondes, où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveroient un bon mouillage.

C'est à Cross-sound, ou au canal de la Croix (1), que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de Cross-sound, quoiqu'encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique.

De ce point jusqu'au port de Monterey, où j'étois convenu avec M. de Langle de relâcher, en cas de séparation, pendant une navigation de six pénibles semaines, nous explorâmes la

---

(1) *Voyez* la carte de cette partie de l'Amérique.

côte d'Amérique dans cette partie, en reconnûmes et en fixâmes les principaux points, autant que purent nous le permettre les brumes continuelles qui, dans ces climats et dans cette saison, nous déroboient presque continuellement la vue de la terre, les courans assez forts qui nous entraînèrent quelquefois, et les coups de vent que nous essuyâmes. Le 5, je vis un cap au sud de l'entrée de Cross-sound : je l'appelai *le cap Cross.* Je reconnus le même jour la baie des îles de Cook. Les jours suivans, nous reconnûmes que la côte d'Amérique, en cet endroit, est bordée, sur une grande largeur, d'un archipel considérable, et que le continent est fort loin derrière toutes ces îles, entre lesquelles il doit se trouver de bons ports et de belles baies : J'appelai l'une d'elles *baie de Tschirikow*, et la pointe qui la borde au sud, *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique (1). Le même jour au soir, j'imposai à un groupe d'îles, séparées du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, le nom d'*îles de la Croyère*, du nom de ce géographe français, qui, s'étant embarqué

(1) *Voyez* la notice sur ces deux navigateurs, tome x de cet Ouvrage, page 341.

avec le capitaine Tschirikow, mourut pendant cette campagne. Depuis le 55e jusqu'au 53e deg., la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par Buffon *macareux du Kamtschatka :* il est noir; son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppes, comme celles du kakatoès. Nous en aperçûmes quelques-uns au sud; mais ils étoient rares, et on voyoit que c'étoit en quelque sorte des voyageurs. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues; et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être à peu près certains qu'ils n'en sont qu'à cette distance : nous en tuâmes deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que par le voyage de Bering.

Le 19, j'aperçus un cap très-avancé qui se prolongeoit vers le sud, et au delà duquel je ne pouvois rien apercevoir dans l'est. J'en conclus que cette pointe terminoit ici la côte d'Amérique, de la même manière que le faisoit plus au sud la pointe méridionale de la Californie, et qu'entre cette pointe et la côte, devoit se trouver un golfe ou canal ressemblant à la mer de Californie. Je m'assurai, les jours suivans, que ma conjecture étoit fondée. Nous parcourûmes la profondeur du golfe à environ trente lieues au nord, et la saison ne nous permettant pas d'étendre

tendre plus loin nos recherches de ce côté, nous nous contentâmes de fixer exactement l'ouverture du golfe, que nous reconnûmes être de trente lieues, depuis la pointe-ouest que j'avois aperçue la première, et que je nommai *cap Hector*, jusqu'à la pointe-est, que je nommai *cap Fleurieu*.

Il ne me restoit pas un instant à perdre pour arriver à Monterey. Pendant tout le cours de cette campagne, mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues en avant de mon vaisseau, parce que mes routes étoient assujetties aux saisons ou aux moussons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avois à parcourir. Le 24, je reconnus un groupe d'îles plates, et sans arbres ni buissons, quoique la côte fût couverte d'herbe et de bois flotté : je les nommai *îles Sartine*. Je rectifiai le jour suivant la latitude et la longitude de la pointe brisée que Cook avoit fixée par 50 degrés de latitude nord, et 130 degrés 20 minutes de longitude occidentale, réduite au méridien de Paris : nous la trouvâmes quatre minutes plus au sud, et cinq minutes plus à l'est, et notre détermination mérite plus de confiance, tant à cause de la certitude de nos méthodes, que parce que nous avons approché

cette pointe de beaucoup plus près. On doit remarquer ici la précision étonnante des nouvelles méthodes; elles acheveront, en moins d'un siècle, d'assigner à chaque point de la terre sa véritable position, et avanceront plus la géographie que tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous.

Il ne nous arriva rien de fort remarquable jusqu'au 5 de septembre 1786, qu'étant par les 42 degrés 58 minutes 56 secondes de latitude nord, nous nous trouvâmes par le travers de neuf petites îles ou rochers nus, et d'un aspect hideux : je les nommai *îles Necker*. Nous trouvâmes le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique, que dans toutes les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent, au moins par intervalle, de la vue de tout ce qui se trouve au dessus de leur horizon : la terre ne s'y montra pas un moment avec toutes ses formes. Le 7, nous aperçûmes un volcan sur la cime de la montagne qui nous restoit à l'est : la flamme en étoit très-vive; mais bientôt une brume épaisse vint nous dérober ce spectacle; il fallut encore s'éloigner de terre, comme je le faisois à chaque brume. En suivant dans cette obscurité une route parallèle à la côte, je pouvois rencontrer quelqu'île ou rocher un peu éloigné du continent, et m'y briser.

Enfin, avançant toujours vers le sud, je jugeai le 12 que nous devions être très-près de la côte; plusieurs oiseaux de la terre voloient autour de nos bâtimens, et nous prîmes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit; et le lendemain, à dix heures du matin, nous aperçûmes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il étoit impossible de la reconnoître; j'en approchai à une lieue, je vis les brisans très-distinctement; la sonde rapporta vingt-cinq brasses : mais, quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, il étoit impossible de reconnoître l'établissement espagnol par un tems aussi embrumé. A l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près; et à trois heures après midi, nous eûmes connoissance du fort de Monterey, et de deux bâtimens à trois mâts qui étoient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large par quarante-cinq brasses, fond de vase, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures de terre par douze brasses. Le commandant de ces deux bâtimens, don Estevan Martinez, nous envoya des pilotes pendant la nuit : il avoit été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi

que par le gouverneur du Presidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

Il est remarquable que, pendant cette longue traversée, au milieu des brumes les plus épaisses, l'Astrolabe navigua toujours à la portée de la voix de ma frégate, et ne s'en écarta que lorsque je lui donnai l'ordre de reconnoître l'entrée de Monterey.

La baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut exprimer ni le nombre des baleines dont nous fûmes environnés, ni leur familiarité; elles souffloient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionnoient dans l'air une très-grande puanteur. Nous ne connoissions pas cet effet des baleines; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançoient étoit imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandoit assez au loin : ce phénomène n'en eût vraisemblablement pas été un pour les pêcheurs du Groenland ou de Nantuket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile; sans cette circonstance il y en auroit peu de plus faciles à aborder : aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encâblure du rivage; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller, et d'y attendre une éclaircie qui permette d'avoir bonne connoissance de l'établissement espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du sud et de l'est.

La mer étoit couverte de pélicans; il paroît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçûmes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étoient très-communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatrae.*

Un lieutenant-colonel qui fait sa résidence à Monterey, est gouverneur des deux Californies, dont l'une, découverte en 1578 par François Drake ou Drak, a été nommée par ce marin *la Nouvelle-Albion,* et par les Espagnols, *la Nouvelle-Californie :* son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence; mais ses

vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison de cinq petits forts, et fournir des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille Indiens errans (1) dans cette vaste partie de l'Amérique, parmi lesquels dix mille à peu près ont embrassé le Christianisme. Ces Indiens sont généralement petits, foibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du nord, dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie; leur couleur est très-approchante de celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux : ceux de ces peuples sont longs et très-forts; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine. Plusieurs ont de la barbe; d'autres, suivant les pères missionnaires, n'en ont jamais eu, et c'est une question qui n'est pas même décidée dans le pays. Le gouverneur, qui avoit beaucoup voyagé dans l'intérieur de ces terres, et qui vit avec les sauvages depuis quinze ans, nous assura que ceux qu'on voyoit

(1) Ils changent très-fréquemment de demeure, suivant la saison de la pêche ou de la chasse.

sans barbe, l'avoient arrachée avec des coquilles bivalves qui leur servoient de pinces; le président des missions, qui réside dans la Californie depuis cette même époque, soutenoit le contraire : il étoit difficile à des voyageurs de décider entr'eux. Obligés de ne rapporter que ce que nous avons vu, nous sommes forcés de convenir que nous n'avons aperçu de la barbe qu'à la moitié des adultes; elle étoit chez quelques-uns très-fournie, et auroit figuré avec éclat en Turquie, ou dans les environs de Moscow (1).

Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits : il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guères qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité,

---

(1) Le gouverneur avoit beaucoup plus voyagé que le missionnaire; et son opinion auroit prévalu dans mon esprit, si j'eusse été obligé de prendre un parti.

que tous nos chasseurs l'auroient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèche.

Lorette est le seul Presidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachemens aux quinze missions suivantes, desservies par des pères dominicains qui ont succédé aux jésuites et aux franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des dix missions de la Nouvelle-Californie. Les quinze missions du département de Lorette sont; Saint-Vincent, Saint-Dominique, le Rosaire, Saint-Fernand, Saint-François de Borgia, Sainte-Gertrude, Saint-Ignace, la Guadeloupe, Sainte-Rosalie, la Conception, Saint-Joseph, Saint-François-Xavier, Lorette, Saint-Joseph du cap Lucar, et Tous-les-Saints. Environ quatre mille Indiens, convertis et rassemblés auprès des quinze paroisses dont je viens de donner les noms, sont le seul fruit du long apostolat des différens ordres religieux qui se sont succédés dans ce pénible ministère. On peut lire dans *l'Histoire de la Californie du* père Vénégas, l'époque de l'établissement du fort Lorette, et des différentes missions qu'il protége. En comparant leur état passé avec celui

de cette année, on s'apercevra que les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents; il n'y a encore qu'une seule peuplade espagnole : il est vrai que le pays est mal-sain; et la terre de la province de Sonora, qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour des Espagnols : ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêcherie des perles de la presqu'île, qui exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloignement de Mexico, me paroît réunir infiniment plus d'avantages; son premier établissement, qui est Saint-Diego, ne date que du 26 juillet 1769 : c'est le Presidio le plus au sud, comme Saint-François le plus au nord.

Les galions, à leur retour de Manille, avoient relâché quelquefois dans cette baie, pour s'y procurer quelques rafraîchissemens après leurs longues traversées : mais ce n'est qu'en 1770, que les religieux franciscains y ont établi la première mission; ils en ont dix aujourd'hui, dans lesquelles on compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis.

La piété espagnole avoit entretenu jusqu'à

présent, et à grands frais, ces missions et ces Presidios (1), dans l'unique vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées; système bien plus digne d'éloge que celui de ces hommes avides qui sembloient n'être revêtus de l'autorité nationale que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Le lecteur verra bientôt qu'une nouvelle branche de commerce peut

(1) Les Espagnols donnent généralement le nom de *Presidio* à tous les forts, tant en Afrique qu'en Amérique, qui sont au milieu des pays infidèles; ce qui suppose qu'il n'y a point d'habitans, mais seulement une garnison demeurant dans l'intérieur de la citadelle. Selon Vancouver qui a été à Monterey en 1792, et qui y est revenu en 1793, le nombre des forces espagnoles, depuis le port St-François jusqu'à St-Diego, y compris ces deux établissemens, ce qui produit une ligne de plus de quatre cent vingt milles nautiques, ne se monte pas à plus de trois cents hommes avec leurs officiers. De St-Diego vers le sud jusqu'à Loretto on n'en trouve pas plus de cent, la garnison de St-Diego exceptée. Tous ces soldats sont excellens cavaliers, et propres à comprimer toute insurrection domestique, mais incapables de faire aucune résistance dans le cas d'une invasion étrangère. Les Espagnols, dont l'attention a été éveillée par le nombre des navires de commerce qui viennent à la côte nord-ouest de l'Amérique, se sont efforcés cependant depuis peu de montrer des dispositions de défense tant à Saint-François qu'à Monterey.

procurer à la nation espagnole plus d'avantages que la riche mine du Mexique; et que la salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut aller arracher du fond de la mer.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivoient qu'un peu de maïs, et vivoient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce: les lièvres, les lapins et les cerfs, y sont très-communs; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au nord, et on y tue pendant l'hiver une très-grande quantité d'ours, de renards, de loups et de chats sauvages. Les plaines et les bois taillis sont couverts de petites perdrix grises huppées, qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents; elles sont grasses et de fort bon goût (1). Les arbres servent d'habitation aux

(1) Voici les ressources que Vancouver a trouvées à Monterey en 1793. Du bœuf frais, dit-il, d'une

plus charmans oiseaux ; nos ornithologistes ont empaillé plusieurs variétés de moineaux, de geais bleus, de mésanges, de pics tachetés, et de troupiales. Parmi les oiseaux de proie, on voyoit

---

excellente qualité fut servi continuellement et en abondance à mes deux équipages, mais les légumes étoient fort rares, à raison de la grande sécheresse de la saison qui donnoit à tout le pays un air brûlé. Nous ne craignions pas cependant de manquer de rafraîchissemens. Il y avoit dans le voisinage de la baie une quantité prodigieuse d'oies, de canards, de pluviers, de corlieux, et d'autres oiseaux sauvages, auxquels nos chasseurs ajoutèrent une grande quantité de belles cailles et quelques lièvres.

La sécheresse de la saison avoit rendu l'eau très-rare. Les puits que nous avions creusés à notre première relâche, n'étoient pas tout à fait à sec, mais ils ne pouvoient plus suffire à nos besoins. Nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau dans une vallée située à un demi-mille du Presidio, et à la même distance de la côte, où un petit ruisseau coule lentement sur un lit de sable; l'eau en étoit très-bonne. Les rosées compensent à quelques égards le défaut de pluie durant l'automne, qui est en général la saison de la sécheresse : elles sont quelquefois très-fortes; et, sans être assez abondantes pour entretenir l'action continue des ressorts de la végétation, elles suffisent pour empêcher que les productions de la terre ne soient entièrement détruites. En 1792 et au mois de novembre, notre climat à la mer fut beaucoup plus uniforme

l'aigle à tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand-duc, et le corbeau. On trouvoit sur les étangs et sur le bord de la mer, le canard, le pélican gris

---

que sur terre; la hauteur moyenne du thermomètre de Farheinhet, fut d'environ soixante-deux degrés, sans varier de plus de cinq degrés; ce qui donne environ treize degrés au dessus de zéro de l'échelle de Réaumur. Rien sur les rivages n'indique que l'on y essuie beaucoup de tempêtes; mais on pense que le vent est quelquefois très-fort du sud-est, de l'ouest, et du nord-ouest, à peu de lieues de la côte; car des lames pesantes viennent de ces différents points, et se jettent avec fureur sur le rivage....... Les Espagnols n'ont pas encore su tirer profit des vastes et fertiles terrains qu'ils possèdent au nord-ouest de Saint-Diego, et les lieux où ils ont placé leurs établissemens laissent beaucoup à désirer. Cependant le sol de Santa-Clara et des missions de Saint-Antonio et de Saint-Louis est, m'a-t-on assuré, très-fertile. Celui des deux premières est arrosé par plusieurs ruisseaux, et produit en abondance des grains, des fruits et des racines de la meilleure qualité.

Quoique ma santé fut extrêmement délabrée lorsque j'étois à Monterey, je crus pouvoir me mettre d'une partie qui se rendit dans la vallée où coule la rivière de Monterey, et où j'eus le spectacle d'une montagne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue. D'un côté elle offre l'aspect d'un somptueux édifice tombé en ruines : on croiroit voir de hautes co-

et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goélands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer, et des hérons; enfin nous tuâmes et empaillâmes un promérops, que le plus grand nombre des ornithologistes croyoit appartenir à l'ancien continent.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement : nous enrichîmes les jardins du gouverneur et des missions de différentes graines

---

lonnes d'une grosseur proportionnée et d'une forme élégante, faites d'une pierre couleur de crême. Entre ces magnifiques colonnes, il y a des séparations qui semblent offrir des passages pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice imaginaire, dont le toit composé du sommet de la montagne, paroît soutenu par ces colonnes qui s'élèvent perpendiculairement avec une exactitude géométrique. L'ensemble donne l'idée d'un bel ouvrage de l'industrie humaine, quoique ce soit bien certainement celui de la Nature.

Durant cette promenade, j'eus l'occasion de remarquer ce qu'on m'avoit dit souvent que le sol devenoit plus riche et plus fertile à mesure que l'on avançoit dans l'intérieur du pays. Le chêne à feuilles de houx, l'érable, le peuplier, le saule et le pin, ainsi qu'un grand nombre d'arbrisseaux disséminés sur la surface du territoire, démontroient la grande supériorité du sol de cette partie, sur celui que l'on trouve au bord de la mer.

que nous avions apportées de Paris; elles s'étoient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité : le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un; les extrêmes, soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient infiniment : il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très- favorable à la végétation.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident : ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts; on y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air; car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le

plus à portée du Presidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau, qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel*. Cette trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau; nous la puisâmes dans des mares derrière le fort, où elle étoit d'une très-médiocre qualité, et dissolvant à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourroit encore, avec peu de travail, arroser leur jardin.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connoître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution : je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur régime intérieur; mais j'annoncerai qu'individuellement bons et humains, ils tempèrent, par leur douceur et leur charité, l'austérité des règles qui leur ont été tracées par leurs supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurois désiré qu'aux principes du Christianisme on eût joint une législation qui peu à peu eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec le plus de douceur et d'humanité.

Je

Je connois parfaitement l'extrême difficulté de ce nouveau plan ; je sais que ces hommes ont bien peu d'idées, encore moins de constance, et que si on cesse de les considérer comme des enfans, ils échappent à ceux qui se sont donné la peine de les instruire ; je sais aussi que les raisonnemens ne peuvent presque rien sur eux, et qu'il faut nécessairement frapper leurs sens, et que les punitions corporelles, avec les récompenses en double ration, ont été jusqu'à présent les seuls moyens adoptés par leurs législateurs : mais seroit-il impossible à un zèle ardent et à une extrême patience de faire connoître à un petit nombre de familles les avantages d'une société fondée sur le droit des gens; d'établir parmi elles un droit de propriété, si séduisant pour tous les hommes; et, par ce nouvel ordre de choses, d'engager chacun à cultiver son champ avec émulation, ou à se livrer à tout autre genre de travail?

Je conviens que les progrès de cette nouvelle civilisation seroient bien lents; les soins qu'il faudroit se donner, bien pénibles et bien ennuyeux; les théâtres sur lesquels il faudroit se transporter, bien éloignés; et que les applaudissemens ne se feroient jamais entendre à celui qui auroit consacré sa vie à les mériter : aussi je ne crains pas d'annoncer que des motifs humains

sont insuffisans pour un pareil ministère, et que l'enthousiasme de la religion, avec les récompenses qu'elle promet, peuvent seuls compenser les sacrifices, l'ennui, les fatigues et les risques de ce genre de vie. Il ne me reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans les hommes austères, charitables et religieux que j'ai rencontrés dans ces missions.

J'ai déjà fait connoître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse (1). C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques, qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître pour se livrer aux fatigues, aux soins et aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire en racontant la leur, et mettre sous les yeux du lecteur ce que nous avons vu et appris pendant notre court séjour à Monterey.

Nous mouillâmes, le 14 septembre 1786, à deux lieues au large, en vue du Presidio et des deux bâtimens qui étoient dans la rade. Ils avoient tiré des coups de canon de quart-d'heure

(1) On peut aussi rencontrer au Chili des religieux d'un grand mérite; mais en général ils y jouissent d'une liberté contraire à l'état qu'ils ont embrassé.

en quart-d'heure, afin de nous faire connoître le mouillage que le brouillard pouvoit nous cacher. A dix heures du soir, le capitaine de la corvette *la Favorite* arriva à mon bord dans sa chaloupe, et m'offrit de piloter nos bâtimens dans le port. La corvette *la Princesse* avoit aussi envoyé un pilote avec sa chaloupe à bord de l'Astrolabe. Nous apprîmes que ces deux bâtimens étoient espagnols, qu'ils étoient commandés par don Estevan Martinez, lieutenant de frégate du département de Saint-Blas, dans la province de Guadalaxara. Le gouvernement entretient une petite marine dans ce port, sous les ordres du vice-roi du Mexique; elle est composée de quatre corvettes de douze canons, et d'une goélette: leur destination particulière est l'approvisionnement des Presidios de la Californie septentrionale. Ce sont ces mêmes bâtimens qui ont fait les deux dernières expéditions des Espagnols sur la côte du nord-ouest de l'Amérique: ils sont aussi quelquefois envoyés en paquebot à Manille, pour y faire promptement parvenir les ordres de la cour.

Nous appareillâmes à dix heures du matin, et mouillâmes dans la rade à midi; nous y fûmes salués de sept coups de canon, que nous rendîmes; et j'envoyai un officier chez le gouverneur, avec la lettre du ministre d'Espagne,

qui m'avoit été remise en France avant mon départ ; elle étoit décachetée et adressée au vice-roi du Mexique, dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoiqu'à onze cents lieues par terre de sa capitale.

M. Fagès, commandant du fort des deux Californies, avoit déjà reçu des ordres pour nous faire le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation; il mit dans leur exécution une grace et un air d'intérêt qui méritent de notre part la plus vive reconnoissance. Il ne s'en tint pas à des paroles obligeantes : les bœufs, les légumes, le lait, furent envoyés à bord avec abondance. L'envie même de nous servir pensa troubler la paix qui régnoit entre le commandant des deux corvettes et le commandant du fort : chacun vouloit avoir exclusivement le droit de pourvoir à nos besoins; et lorsqu'il fallut en solder le compte, nous fûmes obligés d'insister pour qu'on reçût notre argent. Les légumes, le lait, les poules, tous les travaux de la garnison pour nous aider à faire l'eau et le bois, furent fournis *gratis;* et les bœufs, les moutons, le grain, furent taxés à un prix si modéré, qu'il étoit évident qu'on ne nous présentoit un compte que parce que nous l'avions rigoureusement exigé.

M. Fagès joignoit à ces manières généreuses

les procédés les plus honnêtes; sa maison étoit la nôtre, et nous pouvions disposer de tous ses subordonnés.

Les pères de la mission de Saint-Charles, éloignée de deux lieues de Monterey, arrivèrent bientôt au Presidio : aussi obligeans pour nous que les officiers du fort et des deux frégates, ils nous engagèrent à aller dîner chez eux, et nous promirent de nous faire connoître avec détail le régime de leurs missions, la manière de vivre des Indiens, leurs arts, leurs nouvelles mœurs, et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptâmes avec empressement des offres que nous n'aurions pas craint de solliciter si nous n'eussions été prévenus; il fut convenu que nous partirions le surlendemain. M. Fagès voulut nous accompagner, et il se chargea de nous procurer des chevaux. Après avoir traversé une petite plaine couverte de troupeaux de bœufs, et dans laquelle il ne reste que quelques arbres pour servir d'abri à ces animaux contre la pluie ou les trop grandes chaleurs, nous montâmes des collines, et nous entendîmes le son de plusieurs cloches qui annonçoient notre arrivée, dont les religieux avoient été prévenus par un cavalier détaché par le gouverneur.

Nous fûmes reçus comme des seigneurs de

paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres : le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendoit sur la porte de l'église, qui étoit illuminée comme aux plus grands jours de fête; il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de graces de l'heureux succès de notre voyage.

Nous avions traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étoient rangés en haie; leur physionomie n'annonçoit point l'étonnement, et laissoit à douter si nous serions le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre, quoique couverte en chaume; elle est dédiée à saint Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur des originaux d'Italie. On y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paroît avoir un peu emprunté l'imagination de Callot : mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il seroit impossible au culte protestant, qui proscrit les images, et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du paradis, qui est vis

à vis celui de l'enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Être suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers; mais il falloit mettre les récompenses à côté des châtimens, et il étoit d'un devoir rigoureux de ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet.

Nous traversâmes, en sortant de l'église, la même haie d'Indiens et d'Indiennes : ils n'avoient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum;* les enfans s'étoient seulement un peu écartés, et formoient des groupes auprès de la maison des missionnaires, qui est en face de la paroisse, ainsi que les différens magasins. Sur la droite est placé le village indien, composé d'environ cinquante cabanes qui servent de logement à sept cent quarante personnes des deux sexes, les enfans compris, qui composent la mission de Saint-Charles ou de Monterey.

Ces cabanes sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur : quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces

piquets, garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent, et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le tems est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun, près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces, et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendans, qui changent si fréquemment de demeure, comme les peuples chasseurs, ont un motif de plus.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des nègres; la maison des religieux; leurs magasins, qui sont bâtis en briques et enduits en mortier; l'aire du sol sur lequel on foule le grain; les bœufs, les chevaux, tout enfin nous rappeloit une habitation de Saint-Domingue, ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers,

d'autres au bloc (1); et enfin le bruit des coups de fouet auroit pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité.

Les moines, par leurs réponses à nos différentes questions, ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont établie : ils sont les supérieurs au temporel comme au spirituel; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes, qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin. Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des deux sexes qui manquent aux exercices de piété, et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, du

(1) Le bloc est une poutre sciée dans le sens de la longueur, dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire : une charnière de fer unit une des extrémités de cette poutre; on l'ouvre de l'autre côté pour y faire passer la jambe du prisonnier, et on la referme avec un cadenas; ce qui l'oblige à rester couché et dans une attitude assez gênante.

moment qu'un néophyte a été baptisé, c'est comme s'il avoit prononcé des vœux éternels : s'il s'échappe pour retourner chez ses parens, dans les villages indépendans, on le fait sommer trois fois de revenir; et s'il refuse, les missionnaires réclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du milieu de sa famille (1), et le fait conduire aux missions, où il est condamné à recevoir une certaine quantité de coups de fouet. Ces peuples sont si peu courageux, qu'ils n'opposent jamais aucune résistance aux trois ou quatre soldats qui violent si évidemment à leur égard le droit des gens; et cet usage, contre lequel la raison réclame si fortement, est maintenu, parce que des théologiens ont décidé qu'on ne pouvoit, en conscience, administrer le baptême à des hommes aussi légers, à moins que le gouvernement ne leur servît en quelque sorte de parrain, et ne répondît de leur persévérance.

Le prédécesseur de M. Fagès, M. Philippe de Neve, mort depuis quatre ans, commandant des provinces intérieures du Mexique, homme plein d'humanité, et chrétien philosophe, avoit

(1) Comme ces peuples sont en guerre avec leurs voisins, ils ne peuvent jamais s'écarter de plus de vingt ou trente lieues.

réclamé contre cette coutume; il pensoit que les progrès de la foi seroient plus rapides, et les prières des Indiens plus agréables à l'Être suprême, si elles n'étoient pas contraintes : il auroit désiré une constitution moins monacale, plus de liberté civile aux Indiens, moins de despotisme dans la puissance exécutrice des Presidios, dont le gouvernement pouvoit être confié à des hommes barbares et avides; il pensoit aussi qu'il étoit peut-être nécessaire de modérer leur autorité par l'érection d'un magistrat qui fût comme le tribun des Indiens, et eût assez d'autorité pour les garantir des vexations. Cet homme juste servoit sa patrie depuis son enfance; mais il n'avoit point les préjugés de son état, et il savoit que le gouvernement militaire est sujet à de grands inconvéniens, lorsqu'il n'est pas modéré par aucune puissance intermédiaire : il auroit dû sentir cependant la difficulté de maintenir ce conflit de trois autorités dans un pays aussi éloigné du gouverneur-général du Mexique, puisque les missionnaires, qui sont si pieux, si respectables, sont déjà en querelle ouverte avec le gouverneur, qui m'a paru de son côté un loyal militaire.

Nous voulûmes être témoins des distributions qu'on faisoit à chaque repas; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de reli-

gieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière, et à la messe qui dure une heure ; et pendant ce tems-là, on fait cuire, au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre ni de sel, et seroit pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion ni désordre; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure ; après quoi ils se rendent tous au travail : les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différens besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guères chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue,

parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir, que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre. M. de Langle, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires; il étoit difficile de leur rendre un plus grand service : quatre femmes feront aujourd'hui le travail de cent, et il restera du tems pour filer la laine des troupeaux, et pour fabriquer quelques étoffes grossières. Mais jusqu'à présent les religieux, plus occupés des intérêts du ciel que des biens temporels, ont beaucoup négligé l'introduction des arts les plus usuels : ils sont si austères pour eux-mêmes, qu'ils n'ont pas une seule chambre à feu, quoique l'hiver y soit quelquefois rigoureux; et les plus grands anachorètes n'ont jamais mené une vie plus édifiante (1).

A midi, les cloches annoncent le dîner; les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeûner; mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première; on y mêle au blé

---

(1) Le père Firmin de la Suen, président des missions de la Nouvelle-Californie, est un des hommes les plus estimables et les plus respectables que j'aie jamais rencontré; sa douceur, sa charité, son amour pour les Indiens, sont inexprimables.

et au maïs des pois et des fèves; les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre à cinq; ils font ensuite la prière du soir, qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeûner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens, et on pourroit peut-être adopter cette soupe très-économique dans nos années de disette; il faudroit y joindre quelque assaisonnement : toute la science de cette cuisine consiste à faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce, sur de petits charbons allumés; elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très-combustible; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain : on le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens, appelés *caciques*; il y en

a dans chaque mission trois, choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas exclus; mais, pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné, peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourroit porter les hommes à la révolte; ces derniers, au contraire, sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple : ils demandent ordinairement grace; alors l'exécuteur diminue la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grains, dont ils font de petites galettes cuites sous la braise; et les jours de grandes fêtes, la ration est en bœuf: plusieurs le mangent cru, surtout la graisse, qui leur paroît un mets aussi délicieux que l'excellent beurre, ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse;

et lorsqu'ils sont gras, ils font, comme les corbeaux, un croassement de plaisir, en dévorant des yeux les parties dont ils sont les plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire, ayant l'attention de l'augmenter, s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules, dont elles donnent les œufs à leurs enfans; ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillemens et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entr'eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée, lorsque tous les habitans sont absens.

Ces mœurs paroîtront patriarcales à quelques-uns de nos lecteurs; ils ne considéreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste d'autre besoin

besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au Christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur étoit permise, et qu'ils étoient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis, au contraire, l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que, malgré le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie, je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage; car le nombre des hommes y étant à peu près égal à celui des femmes, il devoit en résulter pour plusieurs une continence forcée, à moins que la fidélité conjugale n'y fût point aussi rigoureusement observée que dans les missions, où les religieux se sont constitués les gardiens de la vertu des femmes. Une heure après le souper, ils ont soin d'enfermer sous clef toutes celles dont les maris sont absens, ainsi que les jeunes filles au dessus de neuf ans; et, pendant le jour, ils en confient la surveillance à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc, et des femmes aux fers pour avoir trompé la vigi-

lance de ces argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas ; mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habillemens; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre, qui couvre ses reins et descend au dessous des aines : les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité, et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules, et descend jusqu'à la ceinture ; il est attaché avec une ficelle sous le menton : le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée : celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc, et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins, et descend à mi-jambe. Les jeunes filles au dessous de neuf ans n'ont qu'une simple ceinture, et les enfans de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leurs racines.

Les Indiens des rancheries (1), n'ayant point d'instrumens de fer, font cette opération avec des tisons allumés; ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures; mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis : ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les aient perdus depuis long-tems; ils se croient même offensés, si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfans reconnoissent à peine leur père; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance; mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère, qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfans du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser, vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendans sont très-fréquemment en guerre; mais la crainte des

(1) Nom des villages des Indiens indépendans.

Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très-artistement travaillé : ces arcs, en bois et doublés d'un nerf de bœuf, sont très-supérieurs à ceux des habitans de la Baie-des-Français.

On nous assura qu'ils ne mangeoient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre; que cependant lorsqu'ils avoient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très-courageux, ils en mangeoient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance, que comme un hommage qu'ils rendoient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture étoit propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme en Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts, et d'en déposer les cendres dans des moraïs.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs. Le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un

espace de dix toises en carré, nettoyé d'herbes et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette, de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un : la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle, ou les baguettes, sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille; on le joue à quatre, deux de chaque côté : chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis à vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois : ils gagnent ou perdent un point, suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré; et ceux qui l'ont gagné, ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points; l'enjeu ordinaire est des rassades : et chez les Indiens indépendans, les faveurs de leurs

femmes : ceux-ci n'ont aucune connoissance d'un Dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du Sud qui en avoient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires. Ils plaçoient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissoient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlans, et ils supposoient l'enfer dans le creux des montagnes.

Les missionnaires, toujours persuadés, d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, ce qui est pour eux un juste motif de les traiter comme des enfans, n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion : ce sont les génies de la peuplade qui, comme Descartes et Newton, auroient éclairé leur siècle et leurs compatriotes, en leur apprenant que quatre et quatre font huit, calcul au dessus de la portée d'un grand nombre. Le régime des missions n'est pas propre à les faire sortir de cet état d'ignorance; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie; et les arts les plus usuels, celui même de la chirurgie de nos villages, n'y sont pas exercés : plusieurs enfans périssent de la suite des hernies que la plus légère adresse pourroit guérir, et nos chirurgiens ont été assez

heureux pour en soulager un petit nombre, et leur apprendre à se servir de bandanges.

Il faut convenir que si les jésuites n'étoient ni plus pieux ni plus charitables que ces religieux, ils étoient au moins plus habiles : l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguai, doit exciter la plus vive admiration; mais on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés ce système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation, et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens; ils croient que leurs supérieurs sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et qu'ils le font descendre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion, les pères vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil, quoique l'histoire de leurs missions fournisse l'exemple d'un religieux massacré : on sait que cet assassinat fut la suite d'une émeute occasionnée par une imprudence; car l'homicide est un crime très-rare, même parmi les indépendans; il n'est cependant vengé que par le mépris général. Mais si un homme succombe sous les coups de plusieurs, on suppose

qu'il a mérité son sort, puisqu'il s'est attiré tant d'ennemis.

Nous trouvâmes à Monterey un commissaire espagnol appelé M. *Vincent Vassadre y Vega*; il avoit apporté au gouverneur, des ordres par lesquels il lui étoit enjoint de rassembler toutes les peaux de loutres de ses quatre Presidios et des dix missions, le gouvernement s'en réservant exclusivement le commerce. M. Fagès m'assura qu'il en pourroit fournir vingt mille chaque année; et comme il connoissoit le pays, il ajouta que, si le commerce de la Chine comportoit un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au nord de Saint-François les procureroient bientôt au commerce de sa nation.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquens avec la Chine par Manille, aient ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure.

C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 28e degré jusqu'au 60e, que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les canots, à Monterey, ne sont faits que de jonc, les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à coups de bâton lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage; pour cet effet, ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit cet animal s'effraie et plonge tout de suite dans l'eau. Avant cette année, une peau de loutre n'avoit pas plus de valeur que deux peaux de lièvre : les Espagnols ne soupçonnoient pas qu'elle pût être recherchée; ils n'en avoient jamais envoyé en Europe; et Mexico étoit un pays trop chaud, pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit.

Je pense qu'il y aura, sous peu d'années, une très-grande révolution dans le commerce des Russes à Kiachta, village frontière de la Chine (1), par la difficulté qu'ils auront à sou-

---

(1) *Voyez* le tome x, page 490. *Voyez* aussi les réflexions de Vancouver, sur les facilités des Russes pour porter leurs pelleteries à la Chine, page 163 de ce volume.

tenir cette concurrence. La comparaison que j'ai faite des peaux de loutres de Monterey avec celles de la Baie-des-Français, me porte à croire que les peaux du Sud sont un peu inférieures; mais la différence est si petite, que je n'en suis pas rigoureusement certain, et je doute que cette infériorité puisse faire une différence de dix pour cent dans le prix de la vente. Il est presque certain que la nouvelle compagnie de Manille cherchera à s'emparer de ce commerce, et c'est ce qui peut arriver de plus heureux aux Russes, parce qu'il est de la nature des priviléges exclusifs de porter la mort ou au moins l'engourdissement dans toutes les branches du commerce et de l'industrie; et il n'appartient qu'à la liberté de leur donner toute l'activité dont ils sont susceptibles.

La Nouvelle-Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant; quelques soldats mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique. Elle ne le céderoit en rien à la Virginie, qui lui est opposée, si elle étoit à une moindre distance de l'Europe; mais sa proximité de l'Asie pourroit l'en dédommager,

et je crois que de bonnes lois, et surtout la liberté du commerce, lui procureroient bientôt quelques habitans : car les possessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de penser que, d'ici à bien long-tems, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes, qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et d'employer les moyens les plus violens pour la maintenir, opposeront sans cesse un nouvel obstacle à tout accroissement.

Le régime des peuplades converties au Christianisme seroit plus favorable à la population si la propriété et une certaine liberté en étoient la base; cependant, depuis l'établissement de dix différentes missions de la Californie septentrionale, les pères y ont baptisé sept mille sept cent un Indiens des deux sexes, et enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit; mais il faut remarquer que ce calcul n'apprend pas, comme ceux de nos villes d'Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendans; il en résulte seulement que le Christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvoient être en meilleures mains.

Les franciscains missionnaires sont presque tous européens; ils ont un collége (1) à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de son ordre : cette maison ne dépend pas du provincial des franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions qui ne reconnoissent pas l'autorité du commandant de Monterey : celui-ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'ils la réclament; mais comme il a des droits sur tous les Indiens, et principalement sur ceux des rancheries, qu'il commande en outre les escouades de cavalerie en résidence dans les missions, ces différens rapports troublent très-fréquemment l'harmonie entre le gouvernement militaire et le gouvernement religieux, qui, en Espagne, a de grands moyens pour ne pas perdre le procès. Ces affaires étoient portées autrefois devant le gouverneur des provinces intérieures; mais le nouveau vice-roi, don Bernardo Galves, a réuni tous les pouvoirs.

L'Espagne donne quatre cents piastres à chaque missionnaire, dont le nombre est fixé à deux par paroisse; s'il y en a un surnuméraire, il ne

(1) C'est le nom qu'ils donnent à leur couvent.

reçoit point de solde. L'argent est bien peu nécessaire dans un pays où l'on ne trouve rien à acheter; les rassades sont la seule monnoie des Indiens : en conséquence, le collége de Mexico n'envoie jamais une piastre en nature, mais la valeur en effets, tels que bougie pour l'église, chocolat, sucre, huile, vin, avec quelques toiles que les missionnaires divisent en petites ceintures, pour couvrir ce que la modestie ne permet plus aux Indiens convertis de montrer. La solde du gouverneur est de quatre mille piastres; celle de son lieutenant, de quatre cent cinquante; celle du capitaine inspecteur des deux cent quatre-vingt-trois cavaliers distribués dans les deux Californies, de deux mille. Chaque cavalier en a deux cent dix-sept; mais il est obligé de pourvoir à sa subsistance, de se fournir de chevaux, d'habillemens, d'armement, et généralement de tous ses besoins. Le gouvernement, qui a des haras et des troupeaux de bœufs, vend aux soldats les chevaux, ainsi que la viande nécessaire à leur consommation. Le prix d'un bon cheval est de huit piastres, et celui d'un bœuf de cinq. Le gouvernement est administrateur des haras et parcs à bœufs; à la fin de l'année, il fait à chaque cavalier le décompte de ce qui lui reste en argent, et le paie très-exactement.

Comme les soldats (1) nous avoient rendu mille petits services, je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu; et j'envoyai aux missions, des couvertures, des étoffes, des rassades, des outils de fer, et généralement tous les petits effets qui pouvoient leur être nécessaires, et que nous n'avions pas eu occasion de distribuer aux Indiens du Port-des-Français. Le président annonça à tout le village que c'étoit un présent de leurs fidèles et anciens alliés, qui professoient la même religion que les Espagnols; ce qui nous attira si particulièrement leur bienveillance, que chacun d'eux nous apporta, le lendemain, une botte de foin ou de paille pour les bœufs et les moutons que nous devions embarquer. Notre jardinier donna aux missionnaires quelques pommes de terre du Chili, parfaitement conservées; je crois que ce n'est pas un de nos moindres présens, et que cette racine réussira parfaitement dans les terres légères et très-végétales des environs de Monterey.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés du soin de faire notre eau et notre bois; il nous étoit permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour

(1) Ils n'étoient que dix-huit au Presidio.

augmenter leur collection de plantes; mais la saison n'étoit pas favorable; la chaleur de l'été les avoit entièrement desséchées, et leurs graines étoient répandues sur la terre : celles que M. Collignon, notre jardinier, put reconnoître, sont, la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurone mâle, l'armoise, le thé du Mexique, la verge-d'or du Canada, l'aster (œil de christ), la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre (criste-marine), et la menthe aquatique. Les jardins du gouverneur et des missions étoient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

Nos lithologistes n'étoient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent encore moins heureux; ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne; ils trouvèrent aussi des blocs de granit dont les veines recéloient du feld-spath cristallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas plus abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient; elles ont jusqu'à neuf pouces de

longueur sur quatre de largeur; tout le reste ne vaut pas le soin qu'on se donneroit à le rassembler. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche dans cette partie de l'histoire naturelle : on y trouve des huîtres dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan, ou du golfe Persique. Ce seroit encore un article d'une grande valeur et d'un débit assuré à la Chine; mais il est impossible aux Espagnols de suffire à tous leurs moyens d'industrie.

M. de Lamanon, qui m'a communiqué les notes suivantes, sur l'idiome des différens peuples qui habitent les environs de Monterey, pense qu'il est extrêmement difficile d'en donner des vocabulaires exacts; et il ne peut répondre que des peines et des soins qu'il a pris pour ne pas faire adopter des erreurs : il n'auroit peut-être lui-même aucune confiance dans ses propres observations, s'il n'eût trouvé aux missions, où il a passé quatre jours, deux Indiens qui, sachant parfaitement l'espagnol, lui ont été du plus grand secours.

Je dirai, d'après les observations de M. de Lamanon, qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent cette contrée,

quoique

quoique très-près les unes des autres, vivent isolées, et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes qui console les missionnaires de n'en savoir aucune; ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort.

Monterey, et la mission de San Carlos qui en dépend, comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples, en partie réunis dans la même mission, en formeroient bientôt une troisième, si les Indiens chrétiens cessoient de communiquer avec ceux des rancheries. La langue des Achastliens est proportionnée au foible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer : ils ne nous ont point paru distinguer par des noms différens toutes les espèces d'animaux; ils donnent le même nom, *ouakeche*, aux crapauds et aux grenouilles : ils ne différencient pas davantage les végétaux qu'ils emploient à un même usage. Leurs épithètes, pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missich* pour désigner un homme bon et un aliment savoureux, et qu'ils

donnent le nom de *keches* à un homme méchant et à des viandes corrompues.

Ils distinguent le pluriel du singulier; ils conjuguent quelques tems des verbes; mais ils n'ont aucune déclinaison; leurs substantifs sont beaucoup plus nombreux que leurs adjectifs; et ils n'emploient jamais les labiales F B, ni la lettre X; ils ont le *chr* comme au Port-des-Français : *chrskonder*, oiseau; *chruk*, cabane; mais leur prononciation est en général plus douce.

La diphthongue *ou* se trouve dans plus de la moitié des mots : *chouroui*, chanter; *touroun*, la peau; *touours*, ongle; et les consonnes initiales les plus communes sont le T et le **K** : les terminaisons varient très-souvent.

Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix : peu d'entr'eux peuvent le faire de mémoire et indépendamment de quelque signe matériel. S'ils veulent exprimer le nombre qui succède à huit, ils commencent par compter avec leurs doigts, un, deux, etc., et s'arrêtent lorsqu'ils ont prononcé neuf; il est rare qu'ils parviennent au nombre cinq, sans ce secours.

Leurs termes numériques sont :

Un, *moukala*. Deux, *outis*. Trois, *capes*. Quatre, *outiti*. Cinq, *is*. Six, *etesake*. Sept,

kaleis. Huit, *oulousmasakhen*. Neuf, *pak*. Dix, *touta*.

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'est de Monterey : la langue de ses habitans diffère absolument de toutes celles de leurs voisins; elle a même plus de rapport avec nos langues européennes qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical, le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent, intéressera peut-être les savans qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples. Il paroît que les langues de l'Amérique ont un caractère distinctif qui les sépare absolument de celles de l'ancien continent. En les rapprochant de celles du Brésil, du Chili, d'une partie de la Californie, ainsi que des nombreux vocabulaires donnés par les différens voyageurs, on voit que généralement les langues américaines manquent de plusieurs lettres labiales, et plus particulièrement de la lettre F, que les Ecclemachs emploient, et prononcent comme les Européens. L'idiome de cette nation est d'ailleurs plus riche que celui des autres peuples de la Californie, quoiqu'il ne puisse être comparé aux langues des nations civilisées. Si on se pressoit de conclure de ces observations, que les Ecclemachs sont étrangers à cette partie de

l'Amérique, il faudroit admettre au moins qu'ils l'habitent depuis long-tems; car ils ne diffèrent en rien par la couleur, par les traits, et généralement par toutes les formes extérieures, des autres peuples de cette contrée.

Leurs termes numériques sont :

Un, *pek*. Deux, *oulach*. Trois, *oullef*. Quatre, *amnahon*. Cinq, *pemaca*. Six, *pekoulana*. Sept, *houlakoalano*. Huit, *houlefala*. Neuf, *kamakoualane*. Dix, *tomoïla*.

Amie, *nigefech*. Arc, *pagounach*. Barbe, *iscotre*. Danser, *mefpa*. Dents, *aour*. Phoque, *opopabos*. Non, *maal*. Oui, *ike*. Père, *aoi*. Mère, *atzia*. Étoile, *aimoulas*. La nuit, *toumanes*.

Le 22 septembre 1786 tout étoit embarqué; nous prîmes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception; la basse-cour de M. Fagès et celle des religieux avoient passé dans nos cages : ces derniers y avoient joint, en outre, du grain, des fèves, des pois, et n'avoient conservé que ce qui leur étoit rigoureusement nécessaire; ils ne vouloient aucun paiement, et ils ne cédèrent qu'aux représentations que nous leur fîmes, qu'ils n'étoient

qu'administrateurs et non propriétaires des biens des missions.

Le 23, les vents furent contraires, et, le 24 au matin, nous mîmes à la voile avec une brise de l'ouest. Don Estevan Martinez s'étoit rendu à bord dès la pointe du jour; sa chaloupe et tout son équipage furent constamment à nos ordres, et nous aidèrent dans tous nos travaux. Je ne puis exprimer que bien foiblement les sentimens de reconnoissance que nous devons à ses bons procédés, ainsi qu'à ceux de M. Vincent Vassadre y Vega, jeune homme plein d'esprit et de mérite, qui doit incessamment partir pour la Chine, afin d'y conclure un traité de commerce relatif aux peaux de loutres.

Pendant que nos équipages s'occupoient du remplacement de l'eau et du bois qui nous étoient nécessaires, M. Dagelet fit mettre à terre son quart de cercle, afin de fixer avec la plus grande précision la latitude de Monterey : il regrettoit beaucoup que les circonstances ne me permissent pas d'y faire un assez long séjour pour pouvoir reprendre les comparaisons de nos horloges marines; le vol du cahier d'observations que les sauvages nous avoient fait au Port-des-Français, lui laissoit quelque incertitude sur le retardement journalier de l'horloge n°. 19, avec le secours de laquelle nous avions

déterminé tous les points de la côte d'Amérique: cet astronome avoit même cru devoir regarder comme nulles les comparaisons faites sur l'île du Cénotaphe, et il leur préféra celles de la baie de Talcaguana au Chili, quoique peut-être trop anciennes pour mériter une entière confiance; mais on ne doit pas perdre de vue que, pour chaque jour, nous comparions le résultat en longitude donné par l'horloge, avec celui que donnoit l'observation des distances de la lune au soleil, faite à bord de chaque frégate, et que l'accord parfait et constant de ces résultats ne peut laisser aucun doute sur la justesse de ceux auxquels nous nous sommes fixés.

Comme les personnes qui s'occupent des sciences exactes pourroient être curieuses de connoître quelle est la limite des erreurs dont les déterminations de longitude conclues à la mer d'après les observations de distance de la lune au soleil peuvent être susceptibles, il ne paroîtra pas hors de propos d'en donner ici une idée.

La théorie, aidée d'une longue suite d'observations, n'a pu, jusqu'à présent, parvenir à donner des tables rigoureusement exactes des mouvemens de la lune : cependant cette première source d'erreurs, au point de précision auquel ces tables ont déjà atteint, ne laisse

qu'une incertitude de 40 ou 50 minutes de tems au plus, et ordinairement de 30 minutes seulement, lesquelles ne répondent qu'à un quart de degré de longitude géographique; parce que le mouvement de la lune à l'égard du soleil est, par un terme moyen, d'une demi-minute de degré par chaque minute de tems, et que la minute de tems répond à un quart de degré de longitude géographique : d'où il suit que les longitudes que l'on déduit de la comparaison des distances observées à la mer, aux distances calculées pour les mêmes époques et pour un méridien déterminé, ne peuvent être affectées par l'erreur des tables, s'il y en a une, que d'un quart de degré, dans les cas les plus ordinaires, souvent même d'une moindre quantité, et très-rarement d'une plus grande.

La seconde source d'erreurs, celle qui tient à l'imperfection des instrumens et au défaut d'exactitude ou d'adresse dans l'observateur, ne peut être assignée d'une manière aussi précise que celle qui résulte de l'imperfection des tables.

Pour les octans et sextans à réflexion, la limite d'erreur dépend, quant à l'instrument, de la justesse des divisions; et quant à l'observateur, 1°. de la difficulté de vérifier le point de zéro; 2°. de celle de bien observer le contact des

deux astres ; et cette dernière tient à la bonté de la vue, à l'habitude, à l'adresse de l'observateur.

Les cercles à réflexion n'ont de commun, en cause d'erreur, avec les sextans et les octans, que la difficulté de l'observation des contacts ; et ils ont sur ceux-ci plusieurs avantages qui en rendent l'usage plus assuré : le principal est que l'erreur à craindre dans la vérification y est nulle, parce que les observations se faisant successivement dans les deux sens, à droite et à gauche, on n'a jamais besoin de faire cette vérification. Quant à l'inexactitude des divisions, elle est réduite à volonté, selon qu'on répète plus ou moins les observations ; et il ne tient qu'à la patience de l'observateur, que l'erreur provenant de la division puisse à la fin être considérée comme nulle (1). Après avoir ainsi posé la limite des erreurs, nous sommes fondés à conclure que le *medium* de nos résultats, pour la détermination de la longitude par l'observation des distances de la lune au soleil, n'a pu, dans aucun cas, être affecté d'une erreur de

(1) Les sextans dont nous avons fait usage, sont de la façon de Ramsden, artiste anglais ; les cercles à réflexion, de l'invention de M. de Borda, ont été exécutés par Lenoir, ingénieur français pour les instrumens de mathématiques et d'astronomie.



plus d'un quart de degré; car ayant constamment employé le cercle à réflexion, n'ayant jamais négligé, pour chaque opération, de répéter l'observation autant de fois que les circonstances du tems le permettoient, les observateurs étant d'ailleurs parfaitement exercés, nous n'avons plus eu à craindre que l'incertitude, ou l'erreur limitée, qui peut provenir de l'imperfection des tables de la lune.

Nous avons donc pu employer avec sûreté les résultats de ces opérations, répétées presque chaque jour, pour constater la régularité de l'horloge marine par la comparaison de ses résultats aux premiers. Nous nous confions encore, et avec raison sans doute, dans la combinaison et l'accord constant de plusieurs résultats d'observations, obtenus dans des circonstances différentes, et séparément, comme je l'ai dit, à bord de chaque bâtiment; lesquels se servant tous réciproquement de preuve, en ont fourni une commune et incontestable de l'imperturbable régularité de l'horloge marine n°. 19, avec le secours de laquelle nous avons déterminé les longitudes de tous les points de la côte d'Amérique que nous avons reconnus. Les précautions de tous genres que nous avons multipliées et accumulées, me donnent l'assurance que nos déterminations ont acquis un degré de

justesse qui doit leur mériter la confiance des savans et des navigateurs.

L'utilité des horloges marines est si généralement reconnue, si clairement expliquée dans le Voyage de M. de Fleurieu, que nous ne parlerons des avantages qu'elles nous ont procurés, qu'afin de faire encore mieux remarquer combien M. Berthoud a surpassé les bornes qu'on assignoit à son art; puisqu'après dix-huit mois, les n°s. 18 et 19 ont donné des résultats aussi satisfaisans qu'à notre départ, et nous ont permis de déterminer plusieurs fois par jour notre position exacte en longitude, d'après laquelle M. Bernizet a dressé la carte de la côte d'Amérique (1).

Cette carte laisse, sans doute, beaucoup à désirer du côté des détails; mais nous pouvons répondre des principaux points de la côte que nous avons rigoureusement déterminés, et de sa

(1) Je dois faire remarquer que le travail des observations astronomiques et des cartes a été commun aux deux bâtimens; et comme M. Monge avoit débarqué à Ténériffe, M. de Langle, qui est lui-même très-bon astronome, est resté chargé de diriger tout ce travail, dans lequel il a été aidé par Mrs Vaujuas, Lauriston et Blondela. Ce dernier a dressé une partie des cartes d'après les observations qui lui ont été remises.

direction : elle nous a paru généralement saine ; nous n'avons point aperçu de brisans au large, mais il pourroit exister quelques bancs près de la côte ; nous n'avons cependant aucune raison de le présumer.

La partie du grand Océan que nous avions à traverser pour nous rendre à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle nous pouvions espérer de rencontrer quelques îles nouvelles : les Espagnols, qui seuls la fréquentent, n'ont plus, depuis long-tems, cette ardeur des découvertes, que la soif de l'or avoit peut-être excitée, mais qui leur faisoit braver tous les dangers. A l'ancien enthousiasme a succédé le froid calcul de la sécurité ; leur route, pendant la traversée d'Acapulco à Manille, est renfermée dans un espace de vingt lieues, entre le 13e et le 14e degré de latitude : à leur retour, ils parcourent à peu près le 40e parallèle, à l'aide des vents d'ouest, qui sont très-fréquens dans ces parages. Certains, par une longue expérience, de n'y rencontrer ni vigies ni basses, ils peuvent naviguer la nuit avec aussi peu de précaution que dans les mers d'Europe ; leurs traversées étant plus directes, sont plus courtes, et les intérêts de leurs commettans en sont moins exposés à être anéantis par des naufrages.

Notre campagne ayant pour objet de nouvelles

découvertes, et le progrès de la navigation dans les mers peu connues, nous évitions les routes fréquentées avec autant de soin que les galions en mettent, au contraire, à suivre en quelque sorte le sillon du vaisseau qui les a précédés : nous étions cependant assujettis à naviguer dans la zone des vents alizés ; nous n'aurions pu, sans leur secours, nous flatter d'arriver en six mois à la Chine, et conséquemment suivre le plan ultérieur de notre voyage.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au sud-ouest, jusque par 28 degrés de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra-Senora de la Gorta. Toutes mes recherches pour connoître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte, ont été infructueuses : j'ai en vain feuilleté mes notes et tous les voyages imprimés qui étoient à bord des deux frégates, je n'ai trouvé ni l'histoire ni le roman de cette île, et je crois que c'est seulement d'après la carte prise par l'amiral Anson sur le galion de Manille, que les géographes ont continué de lui donner une place dans le grand Océan.

Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey ; mais bientôt ils se fixèrent au nord-ouest, et me permirent d'atteindre le 28e parallèle, sur lequel

je me proposois de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra-Senora de la Gorta : c'étoit moins dans l'espoir de la rencontrer que pour l'effacer des cartes, parce qu'il seroit à désirer, pour le bien de la navigation, que des îles mal déterminées en latitude et en longitude restassent dans l'oubli et fussent ignorées, jusqu'au moment où des observations exactes, au moins en latitude, eussent marqué leur véritable place.

Ma traversée fut d'abord très-heureuse; mais le 18 octobre 1786, les vents passèrent à l'ouest, et y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles; les pluies et les orages furent presque continuels; l'humidité étoit extrême dans nos entre-ponts; toutes les hardes des matelots étoient mouillées, et je craignois beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-tems : nous n'avions encore aucun malade; mais notre voyage, quoique déjà très-long, étoit à peine commencé, relativement à l'espace immense qui nous restoit à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayoit personne, nos voiles et nos agrès nous avertissoient chaque jour que nous tenions constamment la mer depuis seize mois; à chaque instant nos manœuvres se rompoient, et nos voiliers ne pou-

voient suffire à réparer des toiles qui étoient entièrement usées : nous avions, à la vérité, des rechanges à bord ; mais la longueur projetée de notre voyage exigeoit la plus sévère économie. Près de la moitié de nos cordages étoit déjà hors de service, et nous étions bien loin d'être à la moitié de notre navigation.

Le 3 novembre 1786, par 24 degrés 4 minutes de latitude nord, et 165 degrés 2 minutes de longitude occidentale, nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des foux, des frégates et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre : nous naviguâmes avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit ; et le 4 novembre au soir, nous eûmes connoissance d'une île qui nous restoit à quatre ou cinq lieues dans l'ouest : elle paroissoit peu considérable, mais nous nous flattions qu'elle n'étoit pas seule.

Je fis signal de tenir le vent, et de rester bord sur bord toute la nuit, attendant le jour avec la plus vive impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin, le 5 novembre, nous n'étions qu'à trois lieues de l'île, et j'arrivai vent arrière pour la reconnoître. Je hélai à l'Astrolabe de chasser en avant, et de se disposer à mouiller, si la côte offroit un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île très-petite n'est, en quelque sorte, qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voit pas un seul arbre, mais il y a beaucoup d'herbe vers le sommet; le roc nu est couvert de fientes d'oiseaux, et paroît blanc, ce qui le fait contraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'a point poussé. J'en approchai à un tiers de lieue; les bords étoient à pic, comme un mur, et la mer brisoit par-tout avec force : ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Je l'ai nommée *île Necker*. Si sa stérilité la rend peu importante, sa connoissance devient très-intéressante aux navigateurs, auxquels elle pourroit devenir funeste. D'après nos sondes et mes observations, je conjecture que l'île Necker n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou en quelque sorte le noyau d'une île beaucoup plus considérable, que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle étoit vraisemblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble : mais le rocher qu'on aperçoit aujourd'hui est très-dur; il bravera, pendant bien des siècles, la lime du tems et les efforts de la mer.

Nous eûmes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le tems étoit par grains, et pluvieux; il y avoit cependant, de

moment en moment, de très-beaux éclaircis, et notre horizon s'étendoit alors à dix ou douze lieues : au coucher du soleil surtout, il fut le plus beau possible. Nous n'apercevions rien autour de nous ; mais le nombre des oiseaux ne diminuoit pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisoient ; ce qui mettoit en défaut nos observations, relativement au point de l'horizon vers lequel ils paroissoient se diriger.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée de la nuit, et la lune, qui étoit presque pleine, répandoit une si grande lumière, que je crus pouvoir faire route : en effet, j'avois aperçu la veille, au clair de la lune, l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance; j'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étoient à l'est, nous gouvernions à l'ouest. Depuis notre départ de Monterey, nous n'avions eu ni une plus belle nuit, ni une plus belle mer ; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si funeste. Vers une heure et demie du matin, nous aperçûmes des brisans à deux encâblures de l'avant de notre frégate; la mer étoit si belle, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne faisoient presque pas de bruit, ne déferloient que de loin en loin

et

et très-peu. L'Astrolabe en eut connoissance en même tems; ce bâtiment en étoit un peu plus éloigné que la Boussole : nous revînmes à l'instant l'un et l'autre sur babord, le cap au sud-sud-est; et comme la frégate fit du chemin pendant cette manœuvre, je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encâblure la distance où nous avons été de ces brisans. Je fis sonder : nous trouvâmes neuf brasses, fond de roc; bientôt après, dix brasses, douze brasses; et au bout d'un quart-d'heure, il n'y eut point de fond à soixante brasses. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient pu se trouver; et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans, eût nécessairement entraîné notre perte. Nous aperçûmes pendant près d'une heure la continuation de ces brisans; mais ils s'éloignoient dans l'ouest, et à trois heures on les avoit perdus de vue. Mais il ne suffisoit pas d'avoir échappé au danger; je voulois encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés : en conséquence au jour, nous nous rapprochâmes de l'écueil, et bientôt nous aperçûmes un îlot ou rocher

fendu, de cinquante toises au plus de diamètre, et de vingt ou vingt-cinq d'élévation; il étoit placé sur l'extrémité nord-ouest de cette batture, dont la pointe du sud-est, sur laquelle nous avions été si près de nous perdre, s'étendoit à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisans du sud-est, nous vîmes trois bancs de sable qui n'étoient pas élevés de quatre pieds au dessus du niveau de la mer; ils étoient séparés entr'eux par une espèce d'eau verdâtre qui ne paroissoit pas avoir une brasse de profondeur : des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisoit avec force, entouroient cet écueil, comme un cercle de diamans entoure un médaillon, et le garantissoient ainsi des fureurs de la mer. Il est distant de vingt-trois lieues de l'île Necker, et je l'ai nommé *Basse des frégates françaises*, parce qu'il s'en est fallu très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage (1).

Je dirigeai ensuite ma route à l'ouest-sud-ouest, me flattant d'y trouver enfin une terre de quelque importance. J'avois de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse

(1) C'est dans une rencontre à peu près semblable que les deux frégates ont dû périr, et la Pérouse nous livre ici une histoire avant-coureur de sa mort.

des frégates françaises ne précédassent point un archipel habité ou du moins habitable ; mais mes conjectures ne se réalisèrent pas : bientôt les oiseaux disparurent, et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer (1). Nous eûmes connoissance des îles Larrons ou Mariannes le 14 décembre, à deux heures après midi. J'avois dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre, et trompent ainsi les navigateurs, qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au nord ou au sud. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes, est placée, sur la carte des jésuites, copiée par tous les géographes, 30 minutes trop au nord.

Il est à peu près certain que la même erreur

(1) La Pérouse ne se trompoit point, et je suis étonné que cette remarque lui ait échappé. L'île Necker et la Basse des frégates ne sont en effet qu'un prolongement de la chaîne des Sandwich : ainsi l'archipel non éloigné, supposé par la Pérouse, existe en effet, mais à l'est-sud-est, et non à l'ouest-sud-ouest, comme il le présumoit.

existe pour Uracas, la dernière des îles Mariannes. Les jésuites ont attribué, par estime, sans doute, six lieues de circonférence à l'Assomption; les angles que nous avons pris la réduisent à la moitié, et le point le plus élevé est à environ deux cents toises au dessus du niveau de la mer. L'imagination la plus vive se peindroit difficilement un lieu plus horrible. L'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée, nous eût paru ravissant, mais un cône parfait, dont le pourtour, jusques à quarante toises au dessus du niveau de la mer, étoit aussi noir que du charbon, ne pouvoit qu'affliger notre vue, en trompant nos espérances; car, depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tortues et des cocos que nous nous flattions de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous apercevions, à la vérité, quelques cocotiers, qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île, sur une profondeur de quarante toises, et qui étoient tapis, en quelque sorte, à l'abri des vents d'est; c'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller, par un fond de trente brasses, sable noir, qui s'étend à moins d'un quart de lieue. L'Astrolabe avoit gagné ce mouillage: j'avois aussi laissé tomber l'ancre

à une portée de pistolet de cette frégate; mais ayant chassé une demi-encâblure, nous perdîmes fond, et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de câble, et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea peu, parce que je voyois que l'île ne méritoit pas un long séjour. Mon canot étoit à terre, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, ainsi que celui de l'Astrolabe, dans lequel M. de Langle s'étoit embarqué lui-même, avec Mrs de la Martinière, Vaujuas, Prevost et le père Receveur. J'avois observé, à l'aide de ma lunette, qu'ils avoient eu beaucoup de peine à débarquer; la mer brisoit par-tout, et ils avoient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusqu'au cou: ma crainte étoit que le rembarquement ne fût encore plus difficile, la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre; c'étoit désormais le seul événement qui pût m'y faire mouiller, car nous étions tous aussi pressés d'en partir que nous avions été ardens à désirer d'y arriver. Heureusement, à deux heures, je vis revenir nos canots, et l'Astrolabe mit sous voile. M. Boutin me rapporta que l'île étoit mille fois plus horrible qu'elle ne le paroissoit d'un quart de lieue; la lave qui a coulé, a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers ra-

bougris, très-clair-semés, et entre-mêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes, entre lesquelles il est presque impossible de faire cent toises en une heure. Quinze ou seize personnes furent employées depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, pour porter aux deux canots environ cent noix de cocos, qu'elles n'avoient que la peine de ramasser sous les arbres; mais l'extrême difficulté consistoit à les porter sur le bord de la mer, quoique la distance fût très-petite. La lave sortie d'un cratère s'est emparée de tout le pourtour du cône, jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer; le sommet paroît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais aperçu le haut de ce sommet, il est toujours resté coiffé d'un nuage; mais, quoique nous ne l'ayons pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandoit jusqu'à une demi-lieue en mer, m'a fait soupçonner qu'il n'étoit pas entièrement éteint, et qu'il étoit possible que sa dernière éruption ne fût pas ancienne; car il ne paroissoit aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne.

Tout annonçoit qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède n'avoit jamais été assez malheureux pour n'avoir que cet asile, sur lequel nous n'aperçûmes que des crabes de la plus

grande espèce, qui seroient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnoit au sommeil; on en rapporta un à bord : il est vraisemblable que ce crustacée a chassé de l'île les oiseaux de mer, qui pondent toujours à terre, et dont les œufs auront été dévorés.

Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre foux; mais, lorsque nous approchâmes des Mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux. M. de Langle tua sur l'île de l'Assomption un oiseau noir, ressemblant à un merle, qui n'augmenta pas notre collection, parce qu'il tomba dans un précipice. Nos naturalistes y trouvèrent, dans le creux des rochers, de très-belles coquilles. M. de la Martinière fit une ample moisson de plantes, et rapporta à bord trois ou quatre espèces de bananiers, que je n'avois jamais vues dans aucun pays. Nous n'aperçûmes d'autres poissons qu'une carangue rouge, de petits requins, et un serpent de mer qui pouvoit avoir trois pieds de longueur sur trois pouces de diamètre. Les cent noix de cocos, et le petit nombre d'objets d'histoire naturelle que nous avions si rapidement dérobés à ce *volcan*, car c'est le vrai nom de l'île, avoient exposé nos canots et nos équipages à d'assez grands dangers. M. Boutin, obligé de se jeter à la mer pour

débarquer et se rembarquer, avoit eu plusieurs blessures aux mains, qu'il avoit été forcé d'appuyer contre les roches tranchantes dont l'île est bordée; M. de Langle avoit aussi couru quelques risques : mais ils sont inséparables de tous les débarquemens dans des îles aussi petites, et surtout d'une forme aussi ronde; la mer, qui vient du vent, glisse sur la côte, et forme sur tous les points un ressac qui rend le débarquement très-dangereux.

Heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine; car il eût été difficile d'en prendre à l'Assomption, si toutefois il y en a sur cette île : nos voyageurs n'en avoient aperçu que dans le creux de quelques rochers, où elle se conservoit comme dans un vase, et le plus considérable n'en contenoit pas six bouteilles.

A trois heures, l'Astrolabe ayant mis sous voile, nous continuâmes notre route à l'ouest quart nord-ouest, prolongeant, à trois ou quatre lieues, les Mangs, qui nous restoient au nord-est quart nord. J'aurois bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas, la plus septentrionale des îles Mariannes; mais il falloit perdre une nuit, et j'étois pressé d'atteindre la Chine, dans la crainte que les vaisseaux d'Europe n'en fussent partis avant notre arrivée : je souhaitois

ardemment faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte de l'Amérique, ainsi que la relation de notre voyage jusqu'à Macao; et pour ne pas perdre un instant, je fis route toutes voiles dehors.

Les deux frégates furent environnées, pendant la nuit, d'une innombrable quantité d'oiseaux, lesquels me parurent être des habitans des Mangs et d'Uracas, qui ne sont que des rochers. Il est évident que ces oiseaux ne s'en éloignent que sous le vent; car nous n'en avons presque point vu dans l'est des Mariannes, et ils nous ont accompagnés cinquante lieues dans l'ouest. Le plus grand nombre étoient des espèces de frégates et de fous, avec quelques goëlands, des hirondelles de mer et des pailles-en-queue, ou oiseaux du Tropique. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, la mer très-grosse, et les courans nous portèrent constamment au sud : leur vîtesse peut être évaluée à un demi-nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau, pour la première fois depuis notre départ de France; mais j'en attribuai la cause à quelques coutures de la flottaison, dont l'étoupe s'étoit pourrie. Nos calfats qui, pendant cette traversée, reprirent le côté du bâtiment, trouvèrent plusieurs coutures presque entièrement vides; et ils

soupçonnoient celles qui étoient auprès de l'eau d'être dans le même état : il ne leur avoit pas été possible de les travailler à la mer, mais ce fut leur première occupation à notre arrivée dans la rade de Macao.

Le 28, nous eûmes connoissance des îles Bashées (1), dont l'amiral Byron a donné une détermination en longitude qui n'est point exacte; après en avoir déterminé la position, je continuai ma route vers la Chine, et le premier janvier 1787, je trouvai fond par soixante brasses. Le lendemain, nous fûmes environnés d'un très-grand nombre de bateaux pêcheurs qui tenoient la mer par un très-mauvais tems : ils ne purent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux; ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, et qu'on ne pourroit pas lever en deux heures.

Le 2 janvier 1787, nous eûmes connoissance de la Pierre-Blanche; nous mouillâmes le soir au nord de l'île Ling-Ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué

(1) îles Bashées ou Bachi, ainsi nommées par Guillaume Dampier, du nom d'une liqueur enivrante qu'on y boit abondamment. *Voyez* son Voyage, tome IV, page 260, et la carte de l'Asie.

un canal que je crois peu fréquenté, quoique très-beau : nous avions pris des pilotes chinois, en dedans de l'île Lamma.

Les Chinois qui nous avoient pilotés devant Macao, refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa ou Taypa, qui est un peu au sud de la ville; ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis que, s'ils avoient été aperçus, le mandarin de Macao auroit exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'il avoit reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton. Ce peuple, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du mandarin de Macao.

Le tems, qui étoit très-couvert, nous avoit empêché de distinguer la ville; il s'éclaircit à midi, et nous la relevâmes à l'ouest un degré sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot commandé par M. Boutin, pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui annoncer que nous nous proposions de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. Bernardo Alexis de

Lémos, gouverneur de Macao, reçut cet officier de la manière la plus obligeante; il nous offrit tous les secours qui dépendoient de lui, et il envoya sur-le-champ un pilote maure pour nous conduire au mouillage du Typa : nous appareillâmes le lendemain à la pointe du jour, et nous laissâmes tomber l'ancre à huit heures du matin, par trois brasses et demie, fond de vase, la ville de Macao restant au nord-ouest à cinq milles.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte française, commandée par M. de Richery, enseigne de vaisseau : elle venoit de Manille; elle étoit destinée par Mrs d'Entrecasteaux (1) et Cossigny à naviguer sur les côtes de l'est, et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer non seulement des compatriotes, mais même des camarades et des connoissances. M. de Richery avoit accompagné, la veille, le pilote maure, et nous avoit apporté une quantité très-considérable de fruits, de légumes, de viande fraîche, et généralement tout ce qu'il avoit supposé pouvoir être

(1) M. Richery est le même qui a figuré dans la guerre actuelle contre les Anglais, sous le titre d'amiral Richery; et d'Entrecasteaux est celui qui a commandé les deux frégates envoyées, en 1791, à la recherche de la Pérouse.

agréable à des navigateurs après une longue traversée. Notre air de bonne santé parut le surprendre; il nous apprit les nouvelles politiques de l'Europe, dont la situation étoit absolument la même qu'à notre départ de France: mais toutes ses recherches à Macao, pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de nos paquets, furent vaines; il étoit plus que probable qu'il n'étoit arrivé à la Chine aucune lettre à notre adresse, et nous eûmes la douleur de craindre d'avoir été oubliés par nos familles et par nos amis. Les situations tristes rendent injuste : il étoit possible que ces lettres que nous regrettions si fort eussent été confiées au bâtiment de la compagnie qui avoit manqué son voyage; il n'étoit venu cette année que sa conserve, et on avoit appris par le capitaine que la plus grande partie des fonds et toutes les lettres avoient été embarquées sur l'autre vaisseau. Nous fûmes peut-être plus affligés que les actionnaires, des contre-tems qui avoient empêché l'arrivée de ce bâtiment; et il nous fut impossible de ne pas remarquer que, sur vingt-neuf vaisseaux anglais, cinq hollandais, deux danois, un suédois, deux américains et deux français, le seul qui eût manqué son voyage, étoit de notre nation. Comme les Anglais ne confient ces commandemens qu'à des marins extrême-

ment instruits, un pareil événement leur est presque inconnu.

Mon premier soin, après avoir affourché la frégate, fut de descendre à terre avec M. de Langle, pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avoit fait à M. Boutin, et lui demander la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire, et de faire reposer M. Dagelet, que la traversée avoit beaucoup fatigué, ainsi que M. Rollin, notre chirurgien-major, qui, après nous avoir garantis du scorbut et de toutes les autres maladies par ses soins et ses conseils, auroit lui-même succombé aux fatigues de notre longue navigation, si notre arrivée eût été retardée de huit jours.

M. de Lémos nous reçut comme des compatriotes; toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre; sa maison nous fut offerte; et comme il ne parloit pas français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servoit d'interprète : elle ajoutoit aux réponses de son mari une grace et une amabilité qui lui étoient particulières, et que des voyageurs ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe.

Dona Maria de Saldagna avoit épousé M. de

Lémos à Goa, il y avoit douze ans, et j'étois arrivé dans cette ville, commandant la flûte la Seine, peu après son mariage : elle eut la bonté de me rappeler cet événement qui étoit très-présent à ma mémoire, et d'ajouter obligeamment que j'étois une ancienne connoissance : appelant ensuite tous ses enfans, elle me dit qu'elle se présentoit ainsi à ses amis, que leur éducation étoit l'objet de tous ses soins, qu'elle étoit fière d'être leur mère, qu'il falloit lui pardonner cet orgueil, et qu'elle vouloit se faire connoître avec tous ses défauts.

Aucune partie du Monde n'a peut-être jamais offert un tableau plus ravissant; les plus jolis enfans entouroient et embrassoient la mère la plus charmante; et la bonté et la douceur de cette mère se répandoient sur tout ce qui l'environnoit.

Nous sûmes bientôt qu'à ses agrémens et à ses vertus privées elle joignoit un caractère ferme et une ame élevée; que, dans plusieurs circonstances délicates où M. de Lémos s'étoit trouvé vis à vis des Chinois, il avoit été confirmé dans ses résolutions généreuses par Mme de Lémos, et qu'ils avoient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devoient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. de Lémos auroit

fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser le tems d'accoutumer les Chinois à une résistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire (1), je n'imiterai pas

(1) Qu'eût dit la Pérouse s'il eût voulu pénétrer au Japon? Les entraves et les précautions des Japonnais à Nagazaki ou Nangazaki sont bien plus grandes et autrement sévères. C'est sans doute à ces soins vigilans que les Chinois doivent la durée de leur empire. Quelque reculée que soit l'époque de leur civilisation, quelques violentes qu'aient été les révolutions qu'ont éprouvé leur souverain et leurs dynasties, les Chinois d'aujourd'hui ressemblent exactement à ceux des premiers cycles connus de leur histoire. Rien même ne seroit comparable à l'ordre qui règne dans cet empire, si les mandarins écoutoient un peu moins leurs passions.

Pleins de vénération pour leurs antiques usages, les Chinois n'ont que la pratique des sciences, et n'en possèdent guères la théorie. Ils ont constamment repoussé toutes les lumières qui pouvoient leur venir du dehors, excepté cependant en matière d'astronomie et pour leur calendrier, pour le perfectionnement duquel ils ont tour à tour employé des mahométans et des missionnaires chrétiens. Autrement, crainte d'altérer leurs anciennes institutions auxquelles les

les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connoître; et je me bornerai à décrire les rap-

---

ils croient devoir la stabilité de leur empire, ils ont toujours méprisé les sciences et les arts de l'Europe. Ce sont les plus vieux enfans de la terre : ils ne savent, dit M. Meister, que ce que le tems et la nécessité leur ont appris, et avec plus de science ils auroient peut-être acquis plus d'incertitudes.

Les lois et les opinions humaines impriment aux habitans de chaque pays un goût et un caractère différent. Il est impossible de gouverner des Asiatiques comme des Européens. Il existe sans doute des erreurs et des vices dans le gouvernement chinois, mais ces abus tiennent au génie particulier de ce peuple, et vouloir les réformer seroit peut-être dangereux. Que d'empires culbutés, que de peuples anéantis et tombés dans l'oubli depuis que la Chine subsiste! Où trouver aujourd'hui Tyr, Thèbes, Carthage, ces cités jadis si florissantes et si célèbres? Les Chinois, en permettant aux Européens de s'établir chez eux, verroient bientôt crouler leur antique gouvernement. Le renversement du trône des Mogols et l'asservissement de l'Inde, en sont évidemment une preuve récente et un exemple terrible. *Voyez* le tome V, page 414.

Plusieurs écrivains font commencer cet empire environ trois mille ans avant notre ère. Ils désignent *Yu* comme le premier empereur de toutes leurs dynasties, et ils le placent vers l'an 2205 avant Jésus-Christ. L'opinion générale même des savans est que les *Seres*

ports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la foible pro-

---

dont parle Pline comme très-connus par leurs manufactures de soie, sont les mêmes que les Chinois.

Selon les missionnaires, il n'y avoit originairement qu'un tiers de la Chine qui fût habité, et les peuplades se trouvoient si éparses qu'elles ne se connoissoient point entr'elles. Quelques familles policées vivoient au milieu des barbares, et erroient suivant les circonstances. Les villes et les villages ne prirent de l'accroissement que peu à peu, et deux cent vingt ans avant Jésus-Christ, on ne comptoit encore dans chaque province que douze mille habitans. La population est bien différente aujourd'hui. Nous avons déjà vu tome III, page 344, la population de cet empire portée à deux cents millions. Depuis cette époque, les missionnaires l'ont restreinte en 1743 à cent cinquante millions; le père Allerstain l'a évaluée en 1761 à cent quatre-vingt-dix-huit millions, et les Anglais, en 1793, l'ont portée à trois cent trente millions; mais ce dernier calcul est si évidemment exagéré, que M. Barrow en convient lui-même. M. de Guignes, qui a résidé long-tems dans cet empire, ne croit pas qu'on puisse raisonnablement y admettre au delà de cent cinquante millions. C'est le terme moyen qu'il a adopté, et les missionnaires, ainsi que plusieurs auteurs dignes de foi, sont de cet avis.

Quoiqu'il soit très-difficile de connoître tous les revenus de cette couronne, ils ne sont que de sept cent dix millions. En y ajoutant cent millions pour les domaines, terres et troupeaux qui appartiennent en

tection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance

propre au monarque, on n'aura qu'un produit de huit cent dix millions, somme bien différente des quatorze cents millions dont parle lord Makartney. Il y a tout lieu de croire que les mandarins qui voyoient avec beaucoup d'inquiétude arriver chez eux cet ambassadeur au mois d'août 1793, qui connoissoient aussi très-bien ce que le cabinet de Londres venoit d'opérer dans l'Inde, lui ont fourni des états exagérés, dans l'intention de représenter la Chine comme un pays très-riche, très-peuplé, et capable de se défendre. Ces mêmes mandarins ont eu aussi le bon esprit de lui signifier, le 7 octobre, l'ordre de partir, et sans délai, le 9 du même mois.

Les dépenses annuelles du gouvernement de la Chine ne sont évaluées, selon M. de Guignes, qu'à cinq cents millions : il y a un excédant annuel de deux cent dix millions, dont il ne rentre qu'une partie dans le trésor du monarque, parce qu'on réserve dans chaque ville un fonds proportionné à ses besoins, et que l'excédant seul est envoyé à Pékin.

M. de Guignes, qui a résidé dix ans à Canton ou à Macao, et qui a fait avec M. Vanbraam un voyage à Pékin en 1794 et 1795, en qualité de secrétaire de M. Titzing, ambassadeur d'Hollande, vient de mettre au jour son ouvrage sur la Chine; nous avons puisé, dans la relation de cet écrivain impartial et estimable, quelques nouveaux détails qui manquoient dans Gemelli et dans le Gentil : ils seront

enfin dont pourroit être la ville de Macao pour une nation qui se conduiroit avec justice, mais

---

agréables au lecteur, car ils ne laissent plus rien à désirer sur cet empire.

Le mandarin qui gouverne une ville du premier ordre, porte le bouton d'or, ou de matière opaque, surmonté d'un rubis rouge foncé. Celui qui est gouverneur d'une ville de second ordre, a son bouton de corail travaillé rouge-opaque, et un mandarin de guerre porte le bouton bleu-clair : celui-ci a ordinairement au pouce un anneau d'agate qui lui sert à tendre l'arc, quand il tire des flèches. Les mandarins du Ly-Pou, ou du Tribunal des Rites, ont des larges collets arrondis et brodés, tombant sur les épaules; la houppe de leur bonnet est d'une espèce de fil rouge. Le premier de ces mandarins du Ly-Pou porte un bouton rouge-clair; et les autres, rouge, bleu, ou de cristal, selon leur grade. Plusieurs mandarins sont souvent décorés par le monarque d'une plume de paon, et on en remarque aussi quelquefois qui ne portent qu'une plume noire, ou de corneille, mais alors c'est une marque de disgrace. Le mandarin cependant qui porte ce signe de deuil peut, par une bonne conduite, rentrer en faveur et reprendre sa première décoration.

Les mandarins ont presque tous le droit d'envoyer un de leurs enfans au collége de Pékin, où l'empereur fait élever les enfans des grands. Après trois ans de résidence dans cette maison, ces jeunes gens obtiennent de petits emplois avec des appointemens.

avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur et

---

Cette maison d'éducation est la seule qui soit aux frais de l'état. Il y a des écoles dans presque tous les villages; de sorte que, proportion gardée, on rencontre beaucoup plus d'hommes à la Chine qu'en Europe, qui savent assez lire et écrire pour toutes les circonstances où ils en ont besoin.

Selon M. de Guignes, ces mandarins abusent en général de leur pouvoir, pour vexer, pour piller le peuple : ils trompent souvent le monarque, et corrompent même, quand ils le peuvent, les commissaires qu'il envoie dans les provinces pour inspecter leur conduite, et écouter les plaintes des administrés; de sorte que les intentions généreuses du prince se trouvent mal remplies.

M. de Guignes n'admet pas les 1,800,000 hommes de troupes effectives dont nous avons parlé page 377 du tome III. Il paroît que nous avons été induits en erreur par lord Makartney. M. de Guignes convient bien que le nombre des Chinois en état de porter les armes, seroit bien plus considérable, puisque dans les états dressés du tems de l'empereur Kang-Hy, qui a commencé son règne en 1662, on en comptoit alors cinquante-huit millions; mais les conjectures de M. de Guignes ne portent le nombre réel et positif des troupes chinoises qu'à huit cent quarante-deux mille, dont deux cent quarante-deux mille hommes de cavalerie. M. Vanbraam et les missionnaires sont aussi à peu près de cet avis. Selon

en même tems le plus lâche qui existe dans le Monde.

M. de Guignes, les troupes tatares sont séparées des chinoises : les bannières tatares sont jaunes, blanches, rouges ou bleues; la couleur verte est celle des troupes chinoises. Les premières résident près de leur général, tandis que les secondes sont répandues dans les villes, dans les forts et dans les corps-de-garde de chaque province. Il est d'usage, dans cet empire, de fermer les portes des villes au coucher du soleil. Le premier officier militaire tartar s'appelle *Tsiang-Kiun* : il commande immédiatement trois mille hommes. Le premier officier militaire chinois se nomme *Tito* ou *Ty-Tou;* il a sous ses ordres immédiats cinq mille hommes, dont mille de cavalerie : il commande aussi toutes les troupes de la province, et a six généraux sous lui.

Chaque fantassin a trois taels, ou 22 liv. 10 s. par mois, de solde ; les cavaliers en ont quatre, ou 30 liv., partie en vivres, et partie en argent. Tous les soldats employés dans les corps-de-garde, sur les chemins, sur les rivières, ont en outre des terres qu'ils cultivent. Les autres n'ont que leur solde; mais comme ils ne sont pas occupés, ils ont le tems d'exercer un métier quelconque. Chaque soldat a sa maison et un petit jardin où il vit avec sa famille. En tems de guerre, outre sa paie ordinaire, il reçoit six mois d'avance, et le gouvernement donne à sa famille une partie de sa solde pour sa subsistance. Les enfans des tatars naissent tous soldats, et reçoivent de bonne heure

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux

la demi-paie. Le soldat est libre à la Chine, excepté dans le tems des exercices qui ont lieu aux nouvelles lunes. A cette époque, les mandarins examinent les armes, les arcs, les fusils de chaque soldat. Les punitions consistent en coups de bambou, si c'est un Chinois; et en coups de fouet, si c'est un tatar.

Le port d'armes est défendu à la Chine. En cas d'attaque de la part des voleurs, on ne peut se défendre qu'avec des pierres ou des bambous longs et pointus. Personne ne peut paroître devant le monarque avec une épée. Quand un ambassadeur européen est admis pour la première fois à la cour, il doit, à l'approche de l'empereur, tenir élevée sur sa tête, la boite qui contient sa lettre de créance, et lorsque Sa Majesté l'a prise, frapper neuf fois la tête contre terre. Le respect dans ce pays, pour le monarque, va jusqu'à l'adoration, et ses ordres sont sacrés. Les princes du sang possèdent bien des revenus, mais ils ne jouissent d'aucun pouvoir : ils ont le privilége de porter la ceinture jaune.

Les soldats ne portent leur sabre que lorsqu'ils sont en faction; ceux qui sont chargés de faire la police ne se servent que de fouets. Ils marquent les veilles de la nuit, en frappant sur une cloche ou sur un tambour. Les provinces du Nord sont celles qui fournissent le plus à l'armée. Du côté de Canton et en plusieurs endroits on voit de très-beaux hommes; mais que penser de soldats qui se servent d'éventails, qui tiennent leur fusil d'une main, et un parapluie de l'autre : ces

cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps anglais, en calin de Batavia ou de Malac,

---

troupes sont très-bonnes dans uue revue, dans des tems de réjouissance, mais peu propres dans une affaire. Quelle différence de leur tactique avec celle des Français ou des Russes?

Quand l'empereur va en palanquin, il est porté par huit, seize, et souvent par trente-deux hommes; les premiers mandarins peuvent avoir huit porteurs, les inférieurs quatre, et un simple particulier deux. Selon M. de Guignes, les étrangers qui voyagent par terre dans cet empire, ont quelquefois des équipages peu fastueux. Quoique, suivant l'usage de la cour de Pékin, l'ambassade hollandaise voyageât en 1794 dans l'intérieur de la Chine aux frais du gouvernement chinois, nous étions, dit M. de Guignes, tantôt en charrette, tantôt sur des chevaux, ayant pour la plupart des selles de bois et des cordes pour brides; quelquefois encore nous étions en palanquin. Ces *coulis* ou porteurs de palanquin étoient très-mal payés, parce que les mandarins gardoient pour eux uue partie de leur salaire : ils n'accordoient que cent deniers, ou 15 s. à chaque homme pour faire une course de six à sept lieues; aussi il nous est arrivé que ces malheureux coulis, sous prétexte d'avoir besoin de manger, nous demandoient l'argent que le mandarin, chargé de l'inspection de notre ambassade, nous avoit donné pour la route; ils se le partageoient, et dès qu'ils se voyoient un peu éloignés du mandarin, ils disparoissoient bien vite; de sorte que nous étions obligés d'attendre de nouveaux porteurs pour remplacer ceux qui ne revenoient pas. Le

en coton de Surate ou de Bengale, en opium de Patna, en bois de santal, qui s'y vend de cent

---

repas ordinaire de ces porteurs est un bol de riz avec quelques petits poissons, un peu de viande et une tasse de thé; ce repas est léger, sans doute, mais les Chinois le réitèrent souvent. On en voit aussi qui, après avoir travaillé tout un jour, s'estiment fort heureux d'avoir un peu de riz et quelques légumes. Dans les années de disette on rencontre beaucoup de pauvres dans les faubourgs de Canton. M. de Guignes prétend, qu'il y a quelques années, ils se rassembloient le soir dans cette ville, et se pressoient les uns contre les autres pour se garantir du froid. La misère s'y montre, comme par-tout, sous des dehors extrêmement hideux. Qu'on se représente un mauvais petit bateau, contenant une famille entière, composée du père, de la mère et de plusieurs enfans, à peine couverts de mauvais haillons, et attestant, par leur visage blême et décharné, les besoins les plus urgens. On leur fait bien quelques distributions en riz ou en argent, mais malheureusement on les fait trop médiocres : pour diminuer le nombre des infortunés et alléger leur sort, les différens corps de métiers ont établi une espèce de confrérie, où chaque individu qui la compose contribue d'une certaine somme, et les fonds qui en proviennent, servent à soulager ceux qui manquent d'ouvrage, ou qui ont éprouvé des pertes.

Quoiqu'en dise M. Barrow, l'infanticide n'y existe pas plus que dans les autres contrées du Globe; le cri de la Nature se fait entendre à la Chine comme ailleurs,

cinquante à deux cent vingt-cinq francs le pic, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi

---

et on ne voit pas plus d'enfans morts ou exposés dans cet empire que dans les autres. D'ailleurs il y a dans toutes les grandes villes, des maisons destinées pour recevoir les enfans-trouvés.

Il y a sept classes de citoyens dans cet empire : les mandarins, les militaires, les lettrés, les bonzes, les laboureurs, les ouvriers, et les marchands. Tous ces états peuvent, lorsqu'ils ont les degrés nécessaires, parvenir aux emplois ordinaires; mais il faut des talens ou du crédit pour en obtenir de plus importans. Il n'y a que onze *tsong-tou* pour tout l'empire : leur juridiction s'étend sur une ou deux provinces. Les mandarins de robe et d'épée sortent presque tous des trois dernières classes : c'est l'état le plus respecté; tous les Chinois aspirent à le posséder, et c'est surtout l'objet de l'ambition des lettrés.

Les laboureurs sont nombreux et peu fortunés : c'est la classe la plus protégée par le gouvernement. Les terres labourables sont bien fertiles, puisqu'elles donnent la plupart deux récoltes par an; mais elles ne sont pas en quantité suffisante; et selon le père du Halde, l'on trouve des vingt lieues de montagnes arides, presqu'incultes et inhabitées. Les tombeaux enlèvent encore de grands emplacemens; et malgré les ordonnances réitérées de la cour, la fabrication des eaux de vie absorbe aussi une portion considérable de grains. La Chine, d'ailleurs, n'a rien à espérer de ses voisins en fait de subsistances, et elle est livrée aux seules ressources de son territoire. Ils sèment leur

d'Europe quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Ge-

riz en mars et en juillet, plus tôt ou plus tard, selon les pluies. Pour obvier à tous ces inconvéniens, il est d'usage à la Chine de déposer dans les greniers publics de chaque province, une partie des grains provenant du tribut annuel. Cette précaution est très-louable, sans doute, mais encore est-elle très-souvent insuffisante, parce que ces greniers sont mal administrés.

L'état de marchand est peu considéré à la Chine, et les étrangers qui y viennent pour commercer, y sont regardés à peu près comme des vagabonds par les marchands ou *hannistes*, qui ont le privilége exclusif à Canton de traiter et de faire des affaires avec eux.

Il n'y a d'autre noblesse à la Chine que la famille régnante. Un fils succède aux biens de son père, mais non à ses dignités. Le fils du plus puissant mandarin rentre dans la classe ordinaire, quand il n'a pas de talent.

On compte près d'un million de bonzes dans cet empire ; ils sont en général méprisés, et ne sortent ordinairement que de la dernière classe du peuple. Ils achètent, comme les comédiens, dans les hospices, de petits enfans qu'ils élèvent dans leurs principes et dans leur doctrine. Les sectes les plus célèbres dans cet empire, sont celles de Confucius (1), de *Lilao-Kium*, nommé aussi *Lao-Kiun* ou *Tao-Tse*, et celle de *Foe* ou *Fo*. Lao-Kiun né cinquante-trois ans avant Confucius,

(*) *Voyez* tome v, page 104, les honneurs rendus par les Chinois à cet homme célèbre.

nève, corail, perles fines; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne

et six cent quatre ans avant Jésus-Christ, voyant la vertu dégénérer sur la terre, quitta la Chine, et se retira dans le *Ta-Tsin*, pays soumis aux Romains. Suivant ce chef de secte, *le Tao* est le principe du ciel et de la terre: il est la mère de tout ce qui existe, et est en même tems incompréhensible. Il y a un chaos. Il admet l'immortalité de l'ame, et des divinités inférieures aux génies: la félicité, selon lui, consiste dans le plus grand repos et dans une parfaite tranquillité. Le sage doit écarter les passions violentes qui portent le trouble dans l'ame. Ses disciples s'adonnèrent ensuite à la chimie, et travaillèrent à composer un breuvage qui donnât l'immortalité. L'espoir d'éviter le fatal ciseau de la cruelle *Atropos*, leur attira bientôt beaucoup de mandarins et de femmes. Quelques monarques même adoptèrent leurs opinions, et leur chef fut honoré de la dignité de grand mandarin. La secte de Foe ou Fo, très-ancienne dans l'Indostan, n'a été introduite dans la Chine que vers l'an 65 de Jésus-Christ; depuis cette époque, elle s'y est extrêmement répandue. La doctrine de Confucius est celle des savans de la Chine. On distingue deux sortes de bonzes, les sectaires de Lao-Kiun, appelés *Tao-Tse*, et les bonzes de Fo, nommés *Ho-Chang*. Les premiers vivent en communauté, ou seuls, ou mariés; ils ne se rasent pas, et portent une grande robe sans collet, avec des manches larges... Les bonzes de Fo ne se marient point; ils ont la tête rasée, et portent, ainsi que les tao-tse, une robe noire ou grise. Depuis l'an 649

peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte en

---

de Jésus-Christ, on y voit aussi de bonzesses qui vivent en communauté, sont habillées comme les bonzes, ont la tête rasée et entourée d'une toile. Elles peuvent sortir et même se marier, mais elles doivent en prévenir leur supérieure. Quand elles deviennent enceintes, demeurant encore dans la retraite, elles sont punies. On les appelle ordinairement *ny-kou*, ou *che-ly*.

De toutes les religions établies à la Chine, aucune n'y est dominante. L'empereur a seul le droit de faire des sacrifices au *Tien*, mot qui veut dire *ciel visible*, ou *Être suprême*. De tems immémorial on a été dans l'usage de pratiquer des jeûnes publics à la Chine, dans les grandes sécheresses. Dans les mois de juillet et août, les paysans font aussi des processions : ils vont quelquefois très-loin, la musique les y accompagne, et leur cortége est nombreux. Les mandarins vont dans les temples pour intercéder les dieux, et il est défendu de tuer des porcs et de manger de la viande, jusqu'à ce que le Ciel ait accordé de la pluie. Les Chinois font aussi d'autres processions en l'honneur des morts ; mais celles-ci ont lieu au printems.

Selon M. de Guignes, les mahométans se sont introduits dans cet empire depuis l'an 1368 de notre ère, et s'étant révoltés en 1783, dans la province du Chen-sy, l'empereur fit marcher contr'eux des troupes qui, cette même année ou la suivante, en massacrèrent cent mille. Les mandarins, en cherchant ceux qui avoient

échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue

---

eu le bonheur d'échapper, découvrirent quatre missionnaires chrétiens, dont les interrogatoires leur apprirent qu'un prêtre chinois, nommé *Zay-Petolo*, les avoient introduits dans l'empire. Cette nouvelle étant transmise à Pékin, l'empereur *Kien-Long* qui, en 1796, a cédé sa couronne à Kia-King, son dix-septième fils, et qui est mort en 1799, donna ordre qu'on lui amenât sur-le-champ ce Chinois; mais celui-ci s'enfuit, et se réfugia à Macao. Les mandarins firent bien des perquisitions, mais ils ne purent découvrir la retraite du père Zay. Ils arrêtèrent les vivres à Macao, y anéantirent le commerce, envoyèrent même des troupes contre cette ville. Des chefs, parmi les chrétiens chinois furent exilés, d'autres battus et condamnés pour trois mois à la cangue. Il parut un édit qui ordonnoit à tout chrétien chinois, de quitter le culte de Jésus-Christ, dans le courant de l'année 1784, sous peine d'être puni sévérement. Les mandarins voyant enfin que toutes ces mesures étoient insuffisantes pour avoir le père Zay, qui s'étoit embarqué sur un bâtiment anglais, écrivirent à Pékin que cet homme étoit *sorcier*, et qu'il avoit disparu. Ainsi se termina cette persécution, qui par suite fut très-funeste aux mandarins eux-mêmes; car tous ceux de la province de Canton furent dégradés, et forcés de payer entr'eux une amende de 700,000 taels, d'autres furent cassés. Cinq ou six bateliers qui avoient passé le père Zay pour favoriser sa fuite, eurent, à ce qu'on prétend, la tête tranchée. Il est bien constant que les missionnaires qui

pour les manufactures européennes; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les

---

se glissent ainsi furtivement dans cet empire, s'exposent beaucoup, et courent au devant de leur perte.

Les jésuites étoient déjà établis à Macao en 1573. Thomas Pereira y étoit arrivé, en qualité d'ambassadeur, sur une flotte portugaise de huit vaisseaux, en 1517. Après trois ans de détention, il y périt de misère, abandonné par ses compatriotes, et victime des excès qu'ils avoient commis dans l'empire, et qu'il n'avoit pu empêcher. M. de Guignes prétend que les disciples de Nestorius, évêque de Constantinople, avoient pénétré dans la Chine vers l'an 635, et qu'ils y furent proscrits l'an 845 de Jésus-Christ. Le père Ricci arriva le premier à Pékin en 1582; c'est à cette époque qu'a commencé la prédication de l'Evangile dans l'empire de la Chine. Saint François Xavier étoit bien parti dans les mêmes vues en 1552, mais il mourut cette même année dans l'île de Sancian, sur les côtes de la Chine.

Dans ce pays, la taille d'un homme, pour être belle, ne doit pas être svelte ni bien proportionnée : il faut être gras et replet. Un homme avec un peu de bon sens, mais remarquable par son embonpoint, fera plus d'impression sur les Chinois qu'un homme doué de beaucoup d'esprit, mais maigre et de petite stature. Les riches, les lettrés, les mandarins mâchent du betel et de l'arec, à l'instar des peuples de l'Inde; mais cette coutume a plutôt lieu dans les provinces du Midi que dans celles du Nord. L'arec est une noix ronde, aplatie d'un côté, et parsemée en dedans de

vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait

---

veines rouges et blanches : elle enivre lorsqu'elle est fraîche. Il y a des personnes qui en mangent alors pour se rendre, dit-on, insensibles à la douleur. Les meilleures noix d'arec viennent de la Cochinchine. Il y en a aussi à Malaca et à Batavia, mais d'une qualité inférieure. Le pic se vend de dix-huit à trente-cinq francs. Il est aussi d'usage, dans ces trois castes, de laisser croître les ongles de la main gauche, surtout celui du petit doigt. En 1795, les ongles de la main gauche du mandarin chef de la police de Canton, avoient près de six pouces, mais ce n'est rien en comparaison d'un médecin chinois, dont M. de Guignes a vu aussi la main gauche. L'ongle le plus long de ce docteur avoit douze pouces et demi, et les autres neuf et dix pouces. Il est aisé de se figurer la gêne excessive dans laquelle cet homme devoit vivre. Pour s'acquérir par là une sorte de considération, il étoit obligé de tenir sans cesse ses doigts renfermés dans de petits tubes de bambou, dont l'usage lui avoit extrêmement aminci la peau. Il suffit à un de ces docteurs d'avoir guéri un mandarin, pour obtenir une grande vogue. Les gens du peuple les paient fort peu.

Les femmes de la Chine ont la taille médiocre et assez mince : elles mettent presque toutes du fard, et dès l'âge de sept à huit ans, elles commencent à s'en peindre la figure. Les parfumeurs leur en vendent de blanc et de rose, qu'elles mêlent ensuite selon le degré qui leur fait plaisir. On ne compte guères que cinq à six mille eunuques dans les palais du monarque, on

certainement

certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant

---

chez les grands. Les femmes publiques vivent à Canton et à Pékin, dans les faubourgs ou sur les rivières. On les rencontre sur des bateaux, rangés à côté les uns des autres. Les riches chinois font des parties de plaisir sur la rivière, dans des barques faites exprès, et appellent quelquefois autant de filles qu'ils en veulent.

L'intérieur des maisons chinoises est peu décoré, mais propre. Les murs sont tapissés avec du papier blanc. On y voit rarement des glaces. Ils ne laissent point entrer dans leurs chambres à coucher, et il est rare qu'on puisse y pénétrer. Leurs lits sont massifs, unis et quelquefois sculptés. Un moustiquaire de gaze pendant l'été, ou des rideaux d'étoffes de soie en hiver, avec une bande pareille d'environ un pied de large, faisant le tour du lit par en haut, en composent toute la garniture. On y ajoute un éventail, des sachets d'odeur et deux agrafes en cuivre pour soutenir le moustiquaire. Les matelas sont de coton. La forme du lit en un mot et la richesse de la garniture sont analogues au rang et à la fortune du propriétaire. En général, chez les Chinois qui vivent à la campagne, les cours et les jardins occupent la majeure partie de l'habitation. Dans les villes, les maisons occupent peu d'espace; une petite cour et deux ou trois chambres surmontées d'un toit peu élevé, suffisent pour une famille entière.

Leur art pour les jardins consiste à copier la Nature, à imiter ses beautés, et à rendre ses désordres : c'est

qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une

---

chez eux un effort et le comble du génie. On y trouve presque toujours des sentiers tortueux et obliques, des arbres épars et jetés au hasard, des collines boisées, ou stériles ; ici des prairies émaillées de fleurs, là des champs arides. Ils creusent des cavernes dans les montagnes, et tracent dans les vallées des espèces de labyrinthes, dont les détours, revenant sans cesse sur eux-mêmes, prolongent pour ainsi dire l'étendue du terrain, doublent le plaisir de la promenade, et représentent en petit tout ce qu'un vaste pays peut offrir d'intéressant et de pittoresque.

Si toutes les routes de cet empire étoient en bon état, les Chinois nous surpasseroient sur ce point ; car on y voit des auberges, ou *kong-kouan*, dans lesquelles s'arrêtent les personnes qui voyagent par ordre de la cour. Le voyageur y trouve à peu près ce qui lui est nécessaire : il y a des charrettes, des palanquins, des porte-faix, et des brouettes à louer. Ces porte-faix sont ordinairement fidèles : ils ont un chef qui répond de tout. On peut également y voyager par eau, parce que, outre les canaux qu'ils ont pratiqués, deux fleuves immenses parcourent la Chine de l'ouest à l'est, tandis qu'un grand nombre de rivières la traversent du nord au sud et du sud au nord. Rien n'y manque pour la prospérité du commerce intérieur, seul et unique objet de l'ambition de ce peuple.

Presque tout le monde à la Chine, excepté le

tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du

---

paysan et le peuple, porte des vêtemens de soie. Les habits des mandarins ont des fleurs et des espèces de serpens à quatre griffes, appelés *mang* : ils sont violets, ou rouges, ou noirs, mais jamais jaune-citron, qui est la couleur réservée pour l'empereur et ses fils seulement. Le satin et le pékin sont leurs étoffes les plus communes et les meilleures; leur velours est mauvais, mais leurs gazes sont fort belles. Le peuple en général s'habille de toile de coton teinte en bleu, en noir ou en brun.

Selon M. de Guignes, l'invention du papier remonte chez eux à environ mille sept cents ans : ils le fabriquent avec la seconde écorce du bambou, qui est très-douce et blanche; ils y emploient aussi du coton, du vieux papier et des chiffons. L'imprimerie y est connue depuis l'an 900 de notre ère. Ils font leur encre si estimée avec la suie la plus légère, provenant des mèches allumées et alimentées d'huile; ils mêlent cette suie avec de la colle de peau d'âne, et un peu de musc : la meilleure vient de Nankin; elle doit se bien délayer dans l'eau, et avoir une odeur douce et agréable.

La musique de leurs théâtres est aigre et bruyante; leur orchestre n'est composé que de gros tambours, de bassins de cuivre, de trompettes, de cymbales, de flûtes et de violons. Celle du monarque est un peu plus douce; elle approche un peu de celle dont

Globe pour apporter cette feuille dans nos marchés.

Il m'est impossible de ne pas rapporter qu'un

---

nous nous servons dans nos églises. L'empereur ne fait rien sans avoir de la musique. Leur plus doux instrument et le plus agréable, est un orgue composé de divers tuyaux de bambou enfoncés dans une espèce de calebasse. Les Chinois sont passionnés pour le théâtre. Leurs salles consistent dans une grande pièce, ou dans un hangar fermé de trois côtés. On n'y emploie pas de décorations, et une troupe de comédiens n'est composée que de sept à huit acteurs, qui gagnent beaucoup d'argent. Selon M. de Guignes, ils sont si méprisés, que, pour ne pas manquer de sujets, ils sont obligés d'acheter, comme les bonzes, de petits enfans qu'ils élèvent dans leur art. Ils sont même inadmissibles à la dignité de mandarin : il leur faut trois générations pour effacer la tache d'avoir été comédien, et pour pouvoir obtenir un grade civil. Les sujets qu'on représente sont tirés de l'histoire chinoise, mais sans unité de tems et de lieu. Les femmes ne paroissent point sur la scène; elles y sont remplacées par des jeunes gens qui jouent leurs rôles à merveille.

On voit beaucoup de lépreux et d'aveugles dans cet empire. En 1503, la peste fit beaucoup de ravage dans ses provinces méridionales. L'inoculation y a été inventée l'an 1000 de Jésus-Christ, et les médecins chinois introduisent le virus dans le nez. Les Chinois connoissent aussi depuis très-long-tems la poudre à

canonnier anglais, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur chinois dans un champan, qui étoit venu imprudemment se placer sous la volée de son

---

canon. Ils la font avec une livre de charbon, autant de soufre, et cinq livres de salpêtre. Leur poudre à canon est d'une qualité très-inférieure à la nôtre.

L'or y est regardé comme une marchandise précieuse : l'argent et le cuivre ont seuls cours dans cet empire. L'argent n'y est pas monnoyé comme en Europe, mais fondu en pains plus ou moins forts. Les gros servent pour faire les paiemens considérables, et les autres se coupent en petits morceaux, selon les besoins des individus Chaque Chinois porte avec lui sa balance qui est extrêmement sensible ; elle a, comme la romaine, un plateau et un poids mobile. Le bras qui la supporte est en bois ou en ivoire. Le pic pèse cent *catis* ou livres chinoises, et répond à cent vingt-trois livres, poids de marc de France. L'empereur et le tribunal des finances ne reçoivent de l'argent qu'au titre de cent. Leur once ou tael, qui est un peu plus forte que la nôtre, vaut sept liv. dix sous de France. Les Européens ne prennent guères en paiement que des piastres d'Espagne, et ils les reçoivent à raison de cinq francs trente-quatre centimes. Le titre de l'or de Pékin est de quatre-vingt-dix-sept. La livre d'or poids de marc y coûte ordinairement douze cent quatre-vingt-dix liv. On l'y voit en forme de pains ou lingots, longs et inégaux. Ceux qui sont longs et carrés sont plus recherchés,

canon, et qu'il ne pouvoit apercevoir. Le tsong-tou ou gouverneur de Canton réclama le

---

parce qu'ils viennent du Tunquin et de la Cochinchine.

Tous les voyageurs exaltent avec raison la sobriété des Chinois, leur amour pour le travail, leur piété filiale, leur vénération pour la mémoire de leurs ancêtres. Dans la plupart des familles, ils se font même un devoir de célébrer par une fête la soixantième et la quatre-vingtième année de leurs parens. Leur respect pour les morts est tellement gravé dans leur cœur, que l'empereur Chun-Tchy de la dynastie des tatars manchoux, et dont le règne finit en 1661, ordonna, à la mort d'une de ses femmes, que l'on immolât trente personnes aux manes de cette princesse, que son corps fût déposé dans un cercueil précieux, et brûlé avec une quantité prodigieuse d'or et d'argent, de soieries et de meubles. En 1718, à la mort de la mère de l'empereur Kang-Hy, quatre jeunes filles voulurent s'immoler sur la tombe de leur maitresse, mais l'empereur ne voulut pas le permettre. Il défendit même de brûler désormais des esclaves, des étoffes et des meubles. *Voyez* le tome III, page 385. La forme la plus générale des sépultures est en fer à cheval. Le cercueil est au milieu, recouvert d'une butte de terre. Les pauvres se contentent d'enfouir la bière, et de la couvrir d'un peu de terre. Les bonzes sont ordinairement consultés, dans les funérailles, sur le lieu le plus convenable pour enterrer le mort.

Nous venons de voir les belles qualités de ce peuple,

canonnier, et ne l'obtint enfin qu'en promettant qu'il ne lui seroit fait aucun mal, ajoutant qu'il n'étoit pas assez injuste pour punir un homicide

---

mais voici aussi leur mauvais côté. M. de Guignes observe que les étrangers doivent être très-fermes avec les Chinois, et ne jamais leur céder, lorsqu'ils ont surtout le droit d'en exiger quelque chose de juste et de raisonnable. Le sang-froid les déconcerte, mais l'irrésolution les enhardit. La Chine est un pays où l'on acquiert de la patience, et où il en faut beaucoup. Les Tartares ont plus de fermeté de caractère que les Chinois. Lorsqu'un de ceux-ci est battu, il crie. Le tatar au contraire souffre en silence, ou se contente de murmurer. Les Tartares aiment le plaisir et la dépense; ils sont plus bruyans que les Chinois, mais moins magnifiques : ils sont durs au travail et à la fatigue, expéditifs dans les affaires, francs dans leurs procédés : ils n'écoutent que le bon sens, et fuient les détours, si familiers aux Chinois.

Le Chinois aime l'argent avec passion; il est vindicatif, attaché à la vie, lâche dans le danger, et même cruel lorsqu'il est le plus fort. Selon M. de Guignes, dans la disette de 1786, il s'est mangé de la chair humaine dans cet empire, et à la même époque, trente personnes ont été enterrées toutes vives par des gens affamés à qui elles avoient refusé du riz! Mais détournons les yeux de ces horreurs heureusement très-rares et extraordinaires. Un vice beaucoup plus commun est de voir chez les riches et chez les grands, de jeunes gens de dix à douze

involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il étoit pendu. L'honneur national eût exigé une vengeance

ans, et au delà. Il est peu de personnes aisées ou de mandarins qui n'en aient à leur suite. On ne peut se tromper sur l'usage qu'ils en font, car les Chinois s'en vantent hautement, et parlent même de ce goût horrible comme d'une chose adoptée généralement chez eux. Ces jeunes gens portent habituellement une seule boucle d'oreille.

Du tems de Confucius, né environ cinq cent cinquante et un ans avant Jésus-Christ, les Chinois avoient cinq sortes de supplices. Une marque noire imprimée sur le front, l'amputation du bout du nez, celle du pied ou du nerf du jarret, la castration et la mort. Le code pénal de la dynastie régnante ne parle pas de ces supplices. Les peines en usage sont la bastonnade, la cangue pour les voleurs, l'exil, les galères, c'est à dire, le tirage des barques, et la mort. Dans les principales villes des provinces, il y a des prisons environnées de hautes murailles, avec des logemens pour les soldats. Les prisonniers peuvent se promener le jour, ou travailler pour s'entretenir et se nourrir, car la portion de riz donnée par le gouvernement est fort exiguë. Les scélérats sont dans des prisous à part. Ils ne peuvent sortir ni parler à personne. Ils portent au cou, pendant le jour, un morceau de bois sur lequel sont écrits leurs noms, le genre de leur crime, et leur sentence. La nuit ils sont mis dans les fers. Le jour on les leur ôte, afin qu'ils puissent gagner de quoi vivre; mais les

prompte et éclatante, mais des bâtimens marchands n'en avoient pas les moyens; et les capitaines de ces navires, accoutumés à l'exac-

---

soldats les veillent avec grand soin, de peur qu'ils ne s'échappent. La prison des dames est séparée de celle des hommes. On ne parle aux femmes qu'au travers d'une grille, ou du tour qui sert à leur passer la nourriture. Si un prisonnier meurt en prison, son corps sort par un trou qu'on pratique dans la muraille: ce qui est une si grande infamie aux yeux de ce peuple, que le Chinois qui désire du mal à un autre, ne peut lui rien dire de plus offensant, que de lui souhaiter que son corps passe par le trou.

Selon les missionnaires, les trois supplices capitaux de la Chine, sont d'étrangler, de trancher la tête, et de couper en pièces. Le premier supplice est le plus commun; et, chose bien contraire à nos idées, il passe pour le plus doux et le plus noble. On ne tranche la tête que pour les crimes les plus énormes, c'est la peine la plus infamante, et on y coupe en mille pièces les traitres et les rebelles. L'exécuteur, qui ordinairement est un soldat du commun, porte une ceinture de soie jaune, qui est la couleur impériale. Son sabre même est enveloppé dans une étoffe de la même couleur, pour montrer qu'il est revêtu de l'autorité du monarque, et ses fonctions n'ont rien d'odieux dans ce pays.

Selon M. de Guignes, la justice est gratuite dans cet empire. Les mandarins sont payés par le gouvernement: ils doivent être à jeun, ou du moins n'avoir pas bu du vin lorsqu'ils vont à leur tribunal. Chacun

titude, à la bonne foi, et à la modération qui ne compromet pas les fonds des commettans, ne purent entreprendre une résistance généreuse,

plaide sa cause de vive voix, ou l'expose par écrit. La profession d'avocat est inconnue dans cet empire; elle n'y est pas même permise; et un tiers qui s'immisceroit dans une cause quelconque, pour lui donner une couleur plus favorable, ou contraire à la vérité, s'exposeroit à la bastonnade s'il s'agissoit d'une affaire civile, et à une peine plus grave s'il s'agissoit d'une affaire criminelle : en matière de police, les affaires se terminent rapidement, surtout si le mandarin a été témoin du délit. Il interroge le coupable, il le juge à l'instant, et le fait punir par les bourreaux qui marchent toujours à sa suite.

Il est rare qu'un Chinois appelé en justice puisse éviter la bastonnade sur les cuisses; mais il y a cependant deux moyens de s'y soustraire. Le premier est de se faire remplacer, car il y a des gens tout prêts, pour de l'argent, à recevoir des coups pour les autres : comme ces remplaçans sont largement payés, ils usent du second moyen que voici. Lorsque le patient est étendu par terre, et que les bourreaux sont prêts à frapper, il lève les doigts dont chacun exprime une dixaine de deniers. Les soldats qui comprennent très-bien ce langage, font alors semblant de frapper de toute leur force, mais ils font toucher à terre l'extrémité de leurs bambous, qui ont de cinq à six pieds de long sur quatre doigts de largeur, et la cuisse n'est ainsi que légérement effleurée. On donne la bastonnade depuis cinq coups jusqu'à cinquante,

qui auroit occasionné une perte de quarante millions à la compagnie, dont les vaisseaux

---

et même au delà; mais il est rare, dans ces derniers cas, qu'un homme survive à l'exécution.

Les cangues ordinaires sont du poids de soixante-quatorze livres, mais il y en a qui pèsent jusqu'à deux cents livres. Cette peine est réservée aux perturbateurs du repos public, et aux voleurs. Quand le coupable a cette machine sur ses épaules, il ne peut voir ses pieds, ni porter ses mains à sa bouche. Les voleurs montrent beaucoup d'adresse, mais rarement la violence, parce que tout voleur surpris les armes à la main, est condamné à être étranglé. Ils s'adressent de préférence aux étrangers, et parmi ceux-ci, aux nouveaux débarqués. Ils sont ordinairement plusieurs pour se passer de main en main l'objet volé, et pour barrer le chemin à ceux qui veulent les poursuivre. Pour entrer dans les maisons, ils y font aussi un trou par lequel ils s'y introduisent; ils prennent alors la précaution de mettre dans l'ouverture une petite chandelle de sciure de bois qui brûle sans jeter de lumière, afin de retrouver leur chemin lorsqu'il faut sortir. Ils se servent aussi d'échelles fort légères de bambou, avec des échelons de corde, pour monter par les fenêtres. Selon le père du Halde, il en existe de plus redoutables encore sur les côtes, parce qu'ils volent, et massacrent ensuite ceux qu'ils ont dépouillé; mais aussi, quand on les arrête, ils sont condamnés à avoir la tête tranchée.

On trouve en Chine toute sorte de volailles, ainsi que le bœuf, le buffle, le mouton, le dromadaire,

seroient revenus à vide; mais ils ont sans doute dénoncé cette injure, et ils se sont flattés qu'ils

l'âne, le mulet, le cochon, le musc. Les acheteurs de musc en brûlent un peu, et quand il se consume entièrement, c'est une preuve qu'il est bon. D'autre fois ils font traverser la vessie qui le contient, par un fil bien imprégné de jus d'ail: quand le fil perd son odeur d'ail, ils regardent le musc comme véritable; mais en général il est très-difficile de bien connoître cette marchandise; elle y est fort chère, la livre coûte de trente à trente-sept taels, c'est à dire, de 225 à 277 liv. 10 s. de France.

La Chine nourrit encore le cerf, dont la partie la plus estimée des Chinois est la queue. On voit aussi dans cet empire beaucoup de chevaux. Quoique petits, ils paroissent forts et vigoureux : ils sont couverts d'un poil long et épais; au premier abord on les prendroit pour des ours. On leur donne par jour vingt livres de paille de blé, de riz ou de millet, avec un boisseau de fèves cuites. Les mandarins se servent souvent de chevaux ou de mulets. Ils préfèrent même ces derniers quoique moins agiles, parce que les Chinois ne sont pas dans l'usage de pousser leurs montures : ils vont doucement, et aiment mieux partir plus tôt pour arriver à l'heure indiquée.

La mer et les fleuves de la Chine fournissent l'esturgeon et une foule de poissons de toute espèce.

Dans la grande quantité de plantes précieuses de la Chine, on remarqu le thé. Cet arbuste, dont la feuille est si recherchée en Europe, est touffu comme un rosier. Ses branches poussent d'en bas, et ses feuilles

en obtiendroient satisfaction. J'oserois assurer que tous les employés des différentes compagnies

---

sont pointues et dentelées : la fleur en est blanche en forme de rose, et composée de six pétales. Le thé croît sur les montagnes et dans les plaines; il préfère un sol léger et pierreux. On peut en récolter les feuilles trois ans après l'avoir semé au mois de mars; mais il faut renouveler ces plantes tous les cinq ou six ans, sans quoi la feuille devient âpre et dure. On distingue le thé *bouy* et le thé *vert*. Les fins s'éprouvent à l'eau : l'odeur, le goût, le montant et leur teinture décident de leur qualité. Le thé bouy, pour être bon, doit avoir le coup d'œil noir, les feuilles d'une moyenne grandeur, un peu arrondies et rougeâtres : s'il pique la main en le prenant, et qu'il résiste, c'est une preuve qu'il est bien sec; s'il se brise, il est trop rôti ou trop vieux. L'usage du thé à la Chine est une nécessité et non une délicatesse. Cette infusion leur est nécessaire pour corriger la mauvaise qualité des eaux. Ils boivent le thé noir, et les Anglais préfèrent le vert. Celui-ci, selon M. de Guignes, attaque les nerfs, et est pernicieux surtout aux gens maigres et aux femmes dont le système nerveux est plus facile à ébranler. Une règle générale à la Chine, est qu'il ne faut pas boire du thé à jeun. Le prix du pic de thé bouy à la Chine, est de 90 à 112 liv. 10 s. Il y en a une espèce nommée *haysuen*, qui coûte quatre fois autant. On y trouve la canelle, mais inférieure à celle de la Cochinchine, et surtout à celle de Ceylan.

Un autre végétal précieux de la Chine, est *le camphrier*. C'est un arbre élevé qui devient gros, et

européennes donneroient collectivement une grande partie de leur fortune, pour qu'enfin on

---

qui peut fournir des planches d'une grande largeur : son bois est veiné, et respecté par les vers, parce qu'il a une odeur pénétrante. Pour faire le camphre, les Chinois coupent par morceaux les branches nouvelles de cet arbre, ils les laissent tremper trois ou quatre jours avant de les faire bouillir dans une marmite, dans laquelle on les laisse jusqu'à ce que le suc qui sort des branches s'attache au bâton qui sert à les remuer. Ce suc est passé ensuite, et mis dans un bassin de terre où il se fige. Le camphre du commerce est en pains ronds, d'environ cinq doigts de diamètre. Le pic, c'est à dire cent vingt-trois livres poids de marc, vaut à la Chine de 150 à 210 liv. argent de France. On y trouve aussi *le ginseng* de Tartarie, qui est une racine lourde et transparente, dont le tael, qui est un peu plus de notre once, vaut de 75 à 135 liv. Le sang-de-dragon est la sève d'un grand arbre semblable au palmier; son écorce est mince, on lui fait une incision; et le pic de cette liqueur coûte de 188 à 300 liv. Nous ne finirions pas d'énumérer les autres végétaux de ce vaste empire; nous dirons seulement qu'on y trouve encore le tabac, le coton, le lin, le chanvre, la canne à sucre, le lilas, l'oranger, le bambou, le latanier, l'arbre à suif, et la rhubarbe : le prix de cette dernière plante est de 270 à 300 liv. le pic. Ils élaguent leur mûrier en dedans, pour lui donner de l'air. Ils en plantent des allées dans les terres argileuses, et ils sèment des fèves dans l'intervalle. Cet arbre qui croît déjà en France, produit

apprît à ces lâches mandarins qu'il est un terme

à la Chine des fruits bons à manger. Ils ont encore un autre arbre nommé *tcha-tchou*, dont la feuille semblable à celle du thé, quoique plus grossière, donne une fleur blanche composée de cinq pétales. La baie qui lui succède a la forme alongée, et renferme des noyaux qu'ils écrasent dans des moulins, et dont ils tirent de l'huile dont ils font un grand usage.

Les graines dont les Chinois se nourrissent, sont les pois, les fèves, le millet, le sarrasin, le blé, l'orge et surtout le riz. Ils ont presque toutes nos plantes potagères, et la carotte y devient très-belle. Selon M. Poivre, et le père Horta missionnaire, ce peuple cultive six espèces de riz. *Le petit*, dont le grain est menu, transparent et alongé : il est le plus délicat et le seul que les médecins permettent aux malades. *Le* gros riz long est celui dont la forme est ronde. *Le rouge* est ainsi nommé, parce qu'il est enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre. Ces trois espèces demandent beaucoup d'eau, et la terre qui les produit veut être souvent inondée. Il n'en est pas de même du riz *sec*, qui est de deux sortes : il croît dans les terres arides, et n'a besoin d'autre eau que de la pluie. Ces deux espèces ont le grain blanc comme la neige, et sont un grand objet de commerce pour les Chinois. On les cultive sur les montagnes et sur les côteaux, et on les sème vers la fin de décembre ou les premiers jours de janvier : elles ne sont pas trois mois en terre, et rapportent beaucoup plus que notre riz ordinaire, qu'ils cultivent aussi. Le père Horta, jésuite italien, dit avoir porté et cultivé avec succès à l'île de France

à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes (1).

---

le riz sec; mais les colons l'ayant abandonné ensuite à la mal-adresse des nègres qui ont mêlé les espèces, peu à peu celle du riz sec s'est perdue dans l'île, parce que ce riz de la Chine étant mûr beaucoup plutôt, son grain est tombé avant la moisson des autres.

(1) Ce fait arrivé le 24 novembre 1784, dans Wampou, île à trois lieues de Canton, est presque totalement défiguré. Voici l'exacte vérité. Selon M. de Guignes, plusieurs étrangers étant venus dîner à bord d'un navire anglais appartenant au commerce particulier de l'Inde, et dont M. Smith étoit subrécargue, le capitaine William ordonna de les saluer à leur départ. Le canonnier qui étoit Manillois, engagea des Chinois qui étoient dans un champan voisin, à s'éloigner, et tira lui-même son premier coup du bord opposé; mais l'officier anglais, ayant remarqué du retard pour les autres coups, le força, par des menaces, de tirer sans délai. Un coup en partant, mit le feu au champan, blessa mortellement un Chinois, et en brûla un autre qui périt aussi, malgré tous les soins des chirurgiens. M. Smith, averti à tems de cet événement, ne voulut point s'en aller, quoique M. Dordelin commandant le Triton, vaisseau français, lui en eût donné le conseil; il fut arrêté, et mis en prison à Canton. Cette nouvelle répandit l'alarme parmi tous les étrangers, qui prirent aussitôt la résolution de faire venir de Wampou des canots armés; mais reconnoissant bientôt leur imprudence, ils allèrent chez le gouverneur de la ville, pour lui représenter que toutes

Les

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois; on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnoissance de l'empereur Chy-Tsong vers l'an 1563 (1); elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles des environs de Canton, les pirates qui infestoient les mers et ravageoient toutes les

---

les nations dont il voyoit les députés, n'étoient pour rien dans l'affaire présente. Le fou-yven répondit qu'il les voyoit avec plaisir, qu'il étoit bien aise de cette assurance, mais qu'il falloit livrer le canonnier. En conséquence, dans l'après-midi M. Mackintosh arriva avec le Manillois. Ce pauvre canonnier étoit déjà âgé de cinquante-cinq ans. Les nations présentèrent une requête en sa faveur; mais le 8 janvier 1785, le mandarin chargé de la police, ayant convoqué tous les Européens de la ville, leur dit que l'empereur les engageoit dorénavant à ne pas différer de livrer un coupable, et à se comporter à l'avenir avec plus de modération : il leur représenta enfin que la clémence du monarque étoit grande, puisque, pour deux hommes qui avoient été tués, il ne leur en demandoit qu'un. Vers les dix heures du matin, le malheureux Manillois fut étranglé hors de la ville, au bord de la rivière, et environ deux mois après son crime bien involontaire.

(1) Les Portugais s'établirent, et bâtirent par la suite une ville en 1585.

côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs priviléges à l'abus qu'ils en ont fait : leurs crimes sont dans la foiblesse de leur gouvernement. Chaque jour les Chinois leur ont fait de nouvelles injures (1); à chaque instant ils ont annoncé de nouvelles prétentions : le gouvernement portugais n'y a jamais opposé la moindre résistance; et cette place, d'où une nation européenne qui auroit un peu d'énergie, imposeroit à l'empereur de la Chine, n'est plus en quelque sorte qu'une ville chinoise, dans laquelle les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils aient le droit incontestable d'y commander, et les moyens de s'y faire craindre, s'ils y entretenoient seulement une garnison de deux mille Européens, avec deux frégates, quelques corvettes et une galiote à bombes.

---

(1) Selon la Pérouse, il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté des humiliations à ceux qui ont acheté cette feuille à la Chine : selon Franklin, nous ne consommons pas un morceau de sucre qui ne soit arrosé de sang humain; ces deux ingrédiens composent une boisson peu honorable pour l'humanité.

Selon M. de Guignes, le principal commerce des Chinois se fait dans l'intérieur de l'empire, et cela pourroit-il être autrement chez un peuple concentré pour ainsi dire en lui-même, éloigné, séparé du reste de l'Univers, et ne vivant que de ses propres moyens. Les Chinois vont bien au Japon aux mois de mai et

Macao, située à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Taypa, des vaisseaux de soixante-quatre canons; et dans son port, qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux, à moitié chargés. Suivant nos observations, sa latitude au nord, est de 22 degrés 12 minutes 40 secondes, et sa longitude orientale de 111 degrés 19 minutes 30 secondes.

L'entrée de ce port est défendue par une

---

de juin, y vendre de la rhubarbe, du ginseng, des cordes d'instrumens, des cuirs, des draps, des soieries et du sucre : ils gagnent beaucoup sur ce dernier article, et ils reviennent en octobre avec les vents du nord sur leurs jonques chargées d'or, de perles, du cuivre rouge, de lames de sabres, etc. Quelques Chinois vont aussi à Batavia dans le mois de décembre, mais tous ceux qui vont trafiquer au dehors, doivent revenir dans un tems limité, et ceux qui restent chez l'étranger ne sont plus regardés comme appartenant à l'empire.

Si quelque Chinois s'embarque sur un navire d'Europe, il doit le faire très-secrétement, et éviter surtout d'être découvert à son retour; car alors il est pillé et dépouillé par les mandarins ou par les soldats, sans pouvoir espérer la moindre justice. Le Chinois en général préfère son pays à tous les autres, et celui d'entr'eux qui va faire fortune chez l'étranger est très-mal vu de ses compatriotes.

forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger, en entrant, à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise : ces fortifications, qui sont dans le plus mauvais état, seroient peu redoutables à des Européens; mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage, et sur laquelle un détachement pourroit soutenir un très-long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnoit cette montagne, et formoit un poste inexpugnable.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses : l'une est armée de quarante canons, et peut contenir mille hommes de garnison; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche : l'autre forteresse, sur laquelle on compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes; elle a une source qui est très-abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville (1) ; elles sont

(1) Selon M. de Guignes, l'île de Macao est plus

bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois : il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites ; mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, etc. Dans ces occasions, les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon. Mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au delà de la muraille ; une imprudence le mettroit à la discrétion des Chinois, qui pourroient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme : quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légéreté n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille ames (1), dont cent Por-

---

longue que large : elle peut avoir une petite lieue de longueur sur une demi-lieue dans sa plus grande largeur. Un mur en pierres sèches et un corps-de-garde chinois, élevés sur une langue de terre contiguë à une île voisine, font la séparation du territoire portugais. Macao tire son nom d'une idole nommée *Ama* ou *Amato*, qui y avoit un temple.

(1) M. de Guignes, qui y a résidé pendant près de dix ans, n'y en compte en tout que douze mille trois cent soixante et onze.

tugais de naissance, sur deux mille métis ou Portugais indiens; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques; le reste est Chinois, et s'occupe du commerce et de différens métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiroient déshonorés s'ils exerçoient quelque art mécanique, et faisoient ainsi subsister leur famille; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, la charité des passans.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao; le gouverneur est de son choix (1), ainsi que tous les sénateurs

(1) Selon M. de Guignes, qui a résidé dix ans à Macao, la place d'un gouverneur portugais dans cette ville, est très-embarrassante, et il faut beaucoup de prudence pour tenir un juste milieu avec des gens surtout dont on dépend entièrement. Car le territoire de Macao est si circonscrit, qu'il ne peut fournir à la consommation journalière des habitans, et que presque tout s'y apporte du dehors. Il y a à Macao plusieurs églises et quelques couvens, dont un de femmes. On s'étonne d'en trouver autant dans un espace aussi borné, mais le zèle l'emporte sur les moyens. Les églises sont grandes, simples, peu décorées; car on ne peut parler des mauvais tableaux qui couvrent les murailles. Les Portugais s'y rendent assidument tous les dimanches, pour entendre l'of-

qui partagent l'autorité civile. Il vient de fixer la garnison à cent quatre-vingts cipayes indiens et cent vingt hommes de milice : le service de

---

fice, et surtout pour voir passer les femmes. Celles-ci sont vêtues de noir, et portent, suivant leurs moyens, la mante, *le sarace* ou le dos. Ces deux derniers habillemens, qui ressemblent à des espèces de manteaux, couvrent absolument le corps. Sous l'un de ces trois vêtemens, une femme peut aller ou bon lui semble, sans crainte d'être reconnue même par son mari. Les Portugaises de distinction se font porter en palanquin, et mettent la mante; mais celles dont la fortune est bornée, se contentent d'un coffre presque carré et peu élevé, qu'on nomme dans le pays *cayola, cage à poule.* Avec l'habitude où sont les femmes en Asie de croiser leurs jambes, elles peuvent s'y placer commodément, et même deux ensemble. Les femmes portent communément des chapelets; la plupart les ont en or, et toutes se font suivre par un nombre plus ou moins considérable de servantes.

Les Portugais se fréquentent entr'eux, et communiquent peu avec les étrangers; les femmes vivent très-retirées : l'instruction est foible pour les hommes, et presque nulle pour le sexe. Les habitans sont basanés. Ceux qui arrivent d'Europe, ou qui descendent de particuliers venus de Lisbonne, ont le teint plus clair : en général, le peuple n'est pas bien de figure; c'est un mélange de Chinois, d'Indiens et de Malais. On rencontre dans les rues de Macao plusieurs femmes chinoises ; elles portent presque toutes un parasol à

cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles; les soldats sont armés de bâtons; l'officier seul a droit d'avoir une épée, mais,

---

moitié fermé, qui sert à les garantir du soleil et des yeux importuns. Mais ces parasols se lèvent souvent, surtout lorsque la Chinoise est jeune et jolie, ou du moins croit l'être. Il faut du tems pour s'accoutumer à leurs traits. Rien ne paroît plus extraordinaire en effet, que de voir une femme avec des yeux alongés et étroits, un nez retroussé, des pieds très-petits, et marchant en chancelant. Les seuls plaisirs à Macao sont ceux de la table, du jeu et de la promenade. Les échecs, le domino sont les jeux favoris des mandarins et des riches Chinois. Ils ont aussi une espèce de damier qui contient trois cent soixante et une cases, et l'avantage consiste à enfermer son adversaire, et à s'emparer de la plus grande partie des cases.

Mouillé dans la rade spacieuse de Macao, on ne voit autour de soi que des montagnes. La ville elle-même paroît, pour ainsi dire, y être attachée, quoiqu'elle en soit séparée par un bras de mer. Macao, bâtie en amphithéâtre sur une hauteur, se distingue de fort loin par ses maisons blanchies à l'extérieur : elles n'ont qu'un seul étage, et leur intérieur est disposé convenablement pour un pays chaud.

Il y a environ trente lieues de Macao à Canton, et six cents de Canton à Pékin. Il faut à peu près cinquante jours pour faire cette route. On peut la faire aussi en bateau, excepté pendant un seul jour

dans aucun cas, il ne peut en faire usage contre un Chinois. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une porte, ou enlevant quelque

---

qu'il faut aller par terre. *Le ly* chinois étant composé de deux cent quatre-vingt-quinze toises, soixante *lys* ne font guères que six grandes lieues de France. Il faut sept *lys* cinq septièmes pour une lieue de vingt-cinq au degré.

Un voyage à Pékin offre une infinité de choses curieuses et intéressantes. Il y a deux villes dans cette capitale. La tartare, fondée l'an 1267 de Jésus-Christ, par l'empereur *Chy-Tsou*, petit-fils de *Genghiz-Khan;* et la ville chinoise, bâtie en 1544 par l'empereur *Kia-Tsing*. La tartare a une lieue du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest : ses murs peuvent avoir de vingt-cinq à trente pieds de hauteur sur une largeur de vingt à vingt-cinq par le bas, et sur une douzaine par le haut. Elle a été bâtie à deux lieues au nord-est de l'ancienne ville de *Yen-King*, entièrement ruinée, et bâtie l'an 1111 avant Jésus-Christ. La ville chinoise, moins bien bâtie que la tartare, n'a que demi-lieue du nord au sud, et un peu plus d'une lieue de l'est à l'ouest. Les murs de celle-ci sont aussi moins élevés. On donne à Pékin douze faubourgs. Les rues de cette capitale sont plus larges que celles des villes de province, mais on y marche dans la poussière ou dans la boue. La grande muraille qu'on admire dans cet empire, date d'environ deux cent quatorze ans avant Jésus-Christ : elle a été bâtie dans l'espace de cinq ans, sous le règne

effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au

---

de *Vang-Tching*, membre de la quatrième dynastie impériale, et qui, à la vingt-sixième année de son règne, a pris le nom de *Chy-Hoang-Ty*.

Il fait aussi froid à Pékin qu'à Paris. Car le 20 janvier 1795, M. de Guignes a observé le thermomètre de Réaumur à huit et neuf degrés au dessous de zéro. Les vents du nord et du nord-est, qui viennent du fond de la Tartarie, et qui passent par dessus des montagnes couvertes de neige, sont nécessairement froids et piquans. Les mois où ils se font sentir dans cette capitale, sont novembre, décembre et janvier. Les mois les plus chauds y sont, juillet, août et septembre. L'été, la chaleur est très-forte à Canton: le thermomètre de Réaumur y monte à vingt-neuf et trente degrés au dessus de la glace; et l'hiver il n'y descend qu'à un ou deux degrés au dessous. Il ne gèle point à Macao; le thermomètre n'y descend qu'à quatre degrés ou quatre degrés et demi au dessus de zéro.

Selon l'estimable M. de Guignes, l'usage ne permet point aux étrangers de rester à Pékin plus de quarante jours. Il faut porter à Canton, seul port de la Chine ouvert au commerce des Européens, de l'or, de l'argent, des perles, des montres, enfin des choses de valeur, et surtout des objets dont les enfans s'amusent en Europe. Ces marchandises y seront reçues de préférence. M. de Guignes a remarqué, dans un

gouverneur chinois, et pendu au milieu de la place du marché, en présence de cette même garde dont il faisoit partie, d'un magistrat portugais, et de deux mandarins chinois qui, après l'exécution, sont salués du canon en sortant de la ville, ainsi qu'ils l'ont été en y entrant; mais, si au contraire un Chinois tue un Portugais, il est remis entre les mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifféreus sur les réclamations qui leur sont

---

pavillon du palais impérial de Pékin, une des cinq grosses cloches fondues en 1404, par l'empereur Yong-Lo. Cette cloche pèse cent vingt milliers; mais elle est bien inférieure à celle de Moscow, qui pèse quatre cent quatre-vingt mille. Un voyage de France en Chine est tout au plus l'affaire de six mois, pourvu que l'on parte à la fin de décembre ou au commencement de janvier : en partant de Brest, je suppose, au mois de mars, on arrivera bien aussi à Macao la même année; mais le voyage sera moins sûr et plus long. Telle est l'opinion des missionnaires qui y ont été très-souvent au commencement du siècle dernier, sous le règne de l'empereur *Kang-Hy*, qui les avoit appelés à sa cour, et avoit même donné à plusieurs jésuites un logement dans son palais. *Voyez* sur cet empire, le tome III, page 308—387; le tome V, pages 60—120, et page 304 de ce volume.

faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers tems, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes, en présence des mandarins, et refusèrent de soumettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vercadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao par les seuls vaisseaux portugais : ils sont si peu éclairés, qu'ils ne permettroient à aucune nation de débarquer des effets de commerce dans leur ville, en payant les droits établis; comme s'ils craignoient d'augmenter le revenu de leur fisc, et de diminuer celui des Chinois à Canton.

Il est certain que si le port de Macao devenoit franc, et si cette ville avoit une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposeroit, les revenus des douanes seroient doublés, et suffiroient sans doute à tous les frais du gouvernement; mais un petit intérêt particulier s'oppose à un arrangement que la

saine raison prescrit. Le vice-roi de Goa vend aux négocians des différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde, des commissions portugaises; ces mêmes armateurs font au sénat de Macao quelques présens, suivant l'importance de leur expédition; et ce motif mercantile est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise qui rendroit Macao une des villes les plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa, qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole.

Après les trois *vercadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacans, de l'exécution des testamens, de la nomination des tuteurs et curateurs, et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi, en première instance, à deux sénateurs nommés *juges*. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paie, sur les ordonnances du sénat, les appointemens, et les différentes dépenses, qui ne peuvent cependant être ordonnées que par le vice-roi de Goa, si elles excèdent trois mille piastres.

La magistrature la plus importante est celle de procureur de la ville; il est intermédiaire

entre le gouvernement portugais et le gouvernement chinois; il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao, reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations, dont un greffier, qui n'a point voix délibérative, tient registre, ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible; celle du gouverneur dure trois ans; les autres magistrats sont changés chaque année. Un renouvellement si fréquent, qui s'oppose à tout système suivi, n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais, et il ne peut sans doute être maintenu que parce que le vice-roi de Goa trouve son compte à avoir beaucoup de places à donner ou à vendre; car les mœurs et les usages de l'Asie permettent cette conjecture.

On peut appeler à Goa de tous les jugemens du sénat; l'incapacité reconnue de ces prétendus sénateurs rend cette loi extrêmement nécessaire. Les collègues du gouverneur, homme plein de mérite, sont des Portugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorans que nos magisters des campagnes.

L'aspect de cette ville est très-riant. Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes

compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao; les Chinois les forçant de quitter Canton, lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Le séjour de Macao est très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différens subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu, de leur part, l'accueil le plus obligeant; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de Français, notre compagnie n'ayant encore aucun représentant à Macao.

Nous devons un témoignage public de reconnoissance à M. Elstockenstrom, chef de la compagnie suédoise, dont les manières obligeantes ont été pour nous celles d'un ancien ami, et du compatriote le plus zélé pour les intérêts de notre nation. Il voulut bien se charger, à notre départ, de la vente de nos pelleteries, dont le produit étoit destiné à être réparti entre nos équipages, et il eut la bonté de nous promettre d'en faire passer le montant à l'île de France.

La valeur de ces pelleteries étoit dix fois moindre qu'à l'époque où les capitaines Gore

et King étoient arrivés à Canton, parce que les Anglais avoient fait cette année six expéditions pour la côte du nord-ouest de l'Amérique ; deux bâtimens destinés à cette traite étoient partis de Bombay, deux du Bengale, et deux de Madras. Ces deux derniers étoient seuls de retour, avec une assez petite quantité de peaux ; mais le bruit de cet armement s'étoit répandu à la Chine, et on ne trouvoit plus que douze à quinze piastres de la même qualité de peau qui, en 1780, en eût valu plus de cent.

Nous avions mille peaux qu'un négociant portugais avoit achetées neuf mille cinq cents piastres ; mais au moment de notre départ pour Manille, lorsqu'il fallut compter l'argent, il fit difficulté de les recevoir, sous de vains prétextes. Comme la conclusion de notre marché avoit éloigné tous les autres concurrens, qui étoient retournés à Canton, il espéroit sans doute que, dans l'embarras où nous nous trouverions, nous les céderions au prix qu'on voudroit en donner ; et nous avons lieu de soupçonner qu'il envoya à bord de nouveaux marchands chinois, qui en offrirent une beaucoup moindre somme : mais, quoique peu accoutumés à ces manœuvres, elles étoient trop grossièrement tissues pour n'être pas démêlées ; et nous refusâmes absolument de les vendre.

Il

Il n'y avoit de difficulté que pour le débarquement de nos pelleteries, et leur entrepôt à Macao. Le sénat, auquel M. Veillard, notre consul, s'adressa, refusa la permission ; mais le gouverneur, informé que c'étoit une propriété de nos matelots, employés à une expédition qui pouvoit devenir utile à tous les peuples maritimes de l'Europe, crut remplir les vues du gouvernement portugais en s'écartant des règles prescrites, et se conduisit dans cette occasion, comme dans toutes les autres, avec sa délicatesse ordinaire.

Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa ou Taypa (1), qui ne fait plus partie, ainsi que les différentes îles, des possessions portugaises ; ses prétentions, s'il en eût montré, eussent été rejetées avec mépris ; mais nous apprîmes qu'il avoit exigé mille piastres du *crompador* qui fournissoit nos vivres. Cette somme n'étoit pas forte relativement à la friponnerie de ce *crompador*, dont les comptes des cinq ou six premiers jours se montèrent à plus de trois cents

(1) Selon M. de Guignes, le port de Taypa est à l'abri des vents du nord, du sud-est, et du sud-ouest, mais il ne l'est pas contre les vents de nord-est, d'est et d'ouest : le mouillage y est fond de vase.

piastres : mais convaincus de sa mauvaise foi, nous le renvoyâmes. Le commis du munitionnaire alloit chaque jour au marché, comme dans une ville d'Europe, acheter ce qui étoit nécessaire, et la dépense totale d'un mois entier fut moindre que celle de la première semaine.

Il est vraisemblable que notre économie déplut au mandarin : mais ce fut pour nous une simple conjecture; nous ne pouvions rien avoir à démêler avec lui. Les douanes chinoises n'ont de rapport avec les Européens que pour les articles de commerce qui viennent de l'intérieur de la Chine sur les bateaux chinois, ou qui sont embarqués à Macao sur ces mêmes bâteaux, pour être vendus dans l'intérieur de l'empire; mais ce que nous achetions à Macao, pour être transporté à bord de nos frégates par nos propres chaloupes, n'étoit sujet à aucune visite.

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison; le thermomètre varioit de huit degrés d'un jour à l'autre : nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon; nous l'aperçûmes le 15 de février 1787. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent de nord qui nous auroit permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote; mais

voulant épargner cette dépense qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots.

Ce peuple est si malheureux, que, malgré les loïs de cet empire, qui défendent, sous peine de la vie, d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Les courans nous ayant fort contrariés à l'entrée de la baie de Manille, nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Mirabelle, qui étoit à une lieue sous le vent, afin d'y attendre ou de meilleurs vents, ou un courant plus favorable. *Voyez* la carte de l'Asie. Gemelli, tome III, page 399, nomme ce port *Maribele.* Nous y mouillâmes par dix-huit brasses, fond de vase; le village nous restoit au nord-ouest quart d'ouest, et les ports au sud quart sud-est 3 degrés sud. Ce port n'est ouvert qu'aux vents de sud-ouest; et la tenue y est si bonne, que je crois qu'on y seroit sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

Comme nous manquions de bois, et que je savois qu'il est très-cher à Manille, je me

décidai à passer vingt-quatre heures à Mirabelle pour en faire quelques cordes, et le lendemain, à la pointe du jour, nous envoyâmes à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes; je destinai en même tems nos petits canots à sonder la baie; le reste de l'équipage, avec le grand canot, fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village, qui paroissoit sablonneuse et commode pour étendre la seine: mais c'étoit une illusion; nous y trouvâmes des roches, et un fond si plat à deux encâblures du rivage, qu'il étoit impossible d'y pêcher. Nous ne retirâmes d'autre fruit de nos fatigues que quelques bécasses épineuses, assez bien conservées, que nous ajoutâmes à la collection de nos coquilles. Vers midi, je descendis au village; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées d'environ quatre pieds au dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseaux; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison, le faîtage compris, pèsent deux cents livres.

En face de la principale rue, est un grand édifice en pierre de taille, mais presque en-

tièrement ruiné; on voyoit cependant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servoient d'embrasures.

Nous apprîmes que cette masure étoit la maison du curé, l'église et le fort; mais que tous ces titres n'en avoient pas imposé aux Maures des îles méridionales des Philippines, qui s'en étoient emparés en 1780, avoient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avoient fait esclaves tous les Indiens qui n'avoient pas eu le tems de fuir, et s'étoient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet événement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie; les terres y sont presque toutes en friche, et cette paroisse est si pauvre, que nous n'y avons pu acheter qu'une douzaine de poules avec un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'étoit la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles.

Ce pasteur étoit un jeune mulâtre indien, qui fort nonchalamment habitoit la masure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat composoient son ameublement. Il nous dit que sa paroisse contenoit environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes, à

la moindre alerte, à s'enfoncer dans les bois pour échapper à ces Maures, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes. Ils sont si audacieux, et leurs ennemis si peu vigilans, qu'ils pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille : pendant le court séjour que nous avons fait depuis à Cavite ou Cavité, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. On nous a assuré que des bateaux de passage de Cavite à Manille étoient pris par ces mêmes Maures, quoique ce trajet soit en tout comparable à celui de Brest à Landernau par mer. Ils font ces expéditions dans des bâtimens à rames très-légers ; les Espagnols leur opposent une armadille de galères qui ne marchent point, et ils n'en ont jamais pris aucun.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux *d'alcade*, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne à pomme d'argent : il paroît exercer une grande autorité sur les Indiens; aucun n'avoit le droit de nous vendre une poule sans sa permission, et sans qu'il en eût fixé le prix : il jouissoit aussi du funeste privilége de vendre seul, au compte du gouvernement, le tabac à fumer, dont ces Indiens font un très-grand et presque continuel usage. Cet impôt n'est établi

que depuis peu d'années ; la classe la plus pauvre du peuple peut à peine en supporter le poids : il a déjà occasionné plusieurs révoltes, et je serois peu surpris qu'il eût un jour les mêmes suites que celui sur le thé et le papier timbré dans l'Amérique septentrionale. Nous vîmes chez le curé trois petites gazelles qu'il destinoit au gouverneur de Manille, et qu'il refusa de nous vendre : nous n'avions d'ailleurs aucun espoir de les conserver ; ce petit animal est très-délicat, il n'excède pas la grosseur d'un fort lapin : le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche.

Nos chasseurs aperçurent dans les bois les plus charmans oiseaux, variés des plus vives couleurs ; mais ces forêts sont impénétrables à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés : ainsi leur chasse fut peu abondante, parce qu'ils ne pouvoient tirer que sur la lisière du bois. Nous achetâmes dans le village des tourterelles-à-coup-de-poignard : on leur a donné ce nom, parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau.

Enfin, à l'entrée de la nuit, nous nous embarquâmes et disposâmes tout pour l'appareillage du lendemain. Un des deux bâtimens espagnols

que nous avions aperçus le 23 sur la pointe Capones, avoit pris, comme nous, le parti de relâcher à Maribele ou Mirabelle, et d'attendre des brises plus modérées. Je lui fis demander un pilote; le capitaine m'envoya son contre-maître, vieil Indien, qui m'inspira peu de confiance: nous convînmes cependant que je lui donnerois quinze piastres pour nous conduire à Cavite; et le 25, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile, et fîmes route par la passe du sud, suivant les conseils du vieil Indien, qui faillit le lendemain nous échouer sur un banc de sable; ce qui m'engagea à suivre mes propres lumières; et enfin le 28 nous mouillâmes dans le port de Cavite, et laissâmes tomber l'ancre par trois brasses, fond de vase, à deux encâblures de la ville. Notre traversée depuis Macao avoit été de vingt-trois jours.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée du port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur-général, auquel il se proposoit de dépêcher un courrier dès qu'il seroit informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer, le plus promptement

possible, notre campagne : mais, avant le départ de l'officier espagnol, le commandant de la baie (1) arriva de Manille, d'où l'on avoit aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y étoit informé de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avoient annoncés au gouverneur-général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettoit de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agrémens et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux Philippines; mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et nous eûmes peut-être l'impolitesse de laisser connoître à cet officier que rien ne pouvoit compenser ses avantages : il voulut bien permettre que M. Boutin, lieutenant de vaisseau, s'embarquât dans son canot pour aller rendre compte de notre arrivée au gouverneur-général, et le prier de donner des ordres afin que nos différentes demandes fussent remplies avant le 5 avril; le plan ultérieur de notre voyage exigeant que les deux frégates fussent sous voiles le 10 avril 1787. M. Basco, brigadier des

(1) Le commandant de la baie est, en Espagne, le chef des douaniers; il a un grade militaire : celui de Manille a rang de capitaine.

armées navales, gouverneur-général de Manille, fit le meilleur accueil à l'officier que je lui avois envoyé, et donna les ordres les plus formels pour que rien ne pût retarder notre départ.

Il écrivit aussi au commandant de Cavite de nous permettre de communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les agrémens qui dépendoient de lui. Le retour de M. Boutin, chargé des dépêches de M. Basco, nous rendit tous citoyens de Cavite; nos vaisseaux étoient si près de terre, que nous pouvions descendre et revenir à bord à chaque minute. Nous trouvâmes différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs géographes; et le bon commandant nous prêta la sienne pour y dresser notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe.

Cavite ou Cavité, à trois lieues dans le sud-ouest de Manille, étoit autrefois un lieu assez considérable; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites; et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador,

deux lieutenans de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe.

Tous les autres habitans sont métis ou Indiens, attachés à l'arsenal, et forment, avec leur famille, qui est ordinairement très-nombreuse, une population d'environ quatre mille ames, réparties dans la ville et dans le faubourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvens d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les jésuites y possédoient autrefois une très-belle maison; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparé. En général, on n'y voit plus que des ruines; les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village, où il ne reste d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration. Mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où M. Bermudès, brigadier des armées navales, qui y commande, a établi un ordre et une discipline qui font regretter que ses talens aient été exercés sur un si petit théâtre.

Tous ses ouvriers sont Indiens, et il a absolument les mêmes ateliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. Cet officier, du même grade que le gouverneur-général, ne trouve aucun détail au dessous de lui, et sa conversation nous a prouvé qu'il n'y en avoit peut-être pas au dessus de ses connoissances. Tout ce que nous lui demandâmes fut accordé avec une grace infinie; les forges, la poulierie, la garniture, travaillèrent pendant plusieurs jours pour nos frégates. M. Bermudès prévenoit nos désirs; et son amitié étoit d'autant plus flatteuse, qu'on jugeoit à son caractère qu'il ne l'accordoit pas facilement : cette austérité de principes qu'il annonçoit, avoit peut-être nui à sa fortune militaire.

Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquâmes pour la capitale avec M. de Langle; nous étions accompagnés de plusieurs officiers. Nous employâmes deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étoient armés de soldats, à cause des Maures, dont la baie de Manille est souvent infestée. Nous fîmes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant et les différens oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les

moins fatigantes de la campagne. La chaleur étoit extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture; mais on n'en trouve pas à louer, comme à Batavia; et sans M. Sebir, négociant français, qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposés de faire.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs, est très-considérable; on évalue sa population à trente-huit mille ames, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols; les autres sont métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher, six piastres par mois : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même tems plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissans; la plus belle rivière y serpente, et se divise en différens canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom, qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source; c'est peut-être la ville de l'Univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillemens, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe; et cette colonie, quoique différens impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore chaque année à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs, qui restent en friche, et feroient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'auroit pour colonie que les îles Philippines, et qui y établiroit le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter,

pourroit voir sans envie tous les établissemens européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages; je les ai trouvé bons, hospitaliers, affables; et, quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens, doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étoient animés il y a deux siècles, faisoient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

Quelques rivières aurifères, et le voisinage des épiceries, déterminèrent sans doute les premiers établissemens des Philippines (1); mais le

(1) Magellan fut le premier Européen qui parut dans ces contrées. Il fut tué dans l'île de Zébu, le 27 avril 1721. *Voyez* son voyage, tome II, page 23.

produit ne répondit pas aux espérances qu'on en avoit conçues. A l'avarice de ces motifs, on vit succéder l'enthousiasme de la religion : un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés pour y prêcher le Christianisme; et la moisson fut si abondante, que l'on compta bientôt huit ou neuf cents chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avoit été éclairé d'un peu de philosophie, c'étoit sans doute le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole; mais on ne songea qu'à faire des chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières, occupent un tems très-considérable; et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans

---

Les Espagnols ne se rendirent maîtres des Philippines par droit de conquête qu'en 1564, et ils donnèrent à ces îles nommées *Luçons*, le nom de *Philippines* qu'elles portent aujourd'hui.

les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine Sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi, à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique qui énerve l'ame, et persuade un peu trop à ce peuple déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage, et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Ainsi, lorsque tous les habitans ont la quantité de riz, de sucre, de légumes nécessaires à leur subsistance, le reste n'est plus d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre être vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il seroit difficile à la société la plus dénuée de lumières d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui

qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille, qui devroit être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers tems, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Maures, Arméniens ou Portugais de Goa. L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience, qui devroit la modérer, est sans pouvoir devant la volonté du représentant du gouvernement espagnol : il peut, non de droit, mais de fait, recevoir ou confisquer les marchandises des étrangers que l'espoir d'un bénéfice a conduits à Manille, et qui ne s'y exposent que sur l'apparence d'un très-gros profit; ce qui est ruineux, à la vérité, pour les consommateurs. On n'y jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les consciences ; les oïdors, toutes les affaires particulières ; le gouverneur, les démarches les plus innocentes : une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa jurisdiction; enfin, le plus beau et le plus charmant pays de l'Univers est certainement le dernier qu'un homme libre voulût habiter. J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des îles Larrons ou Mariannes, ce M. Tobias, trop célébré, pour son repos, par l'abbé Raynal, je l'ai vu poursuivi par les moines, qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant

comme un impie : elle a demandé à se séparer de lui, pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution. M. Tobias est lieutenant-colonel du régiment qui forme la garnison de Manille; il est reconnu pour le meilleur officier du pays : le gouverneur a cependant ordonné que ses appointemens, qui sont assez considérables, resteroient à sa pieuse femme, et lui a laissé vingt-six piastres seulement par mois pour sa subsistance et celle de son fils. Ce brave militaire, réduit au désespoir, épioit le moment de s'évader de cette colonie pour aller demander justice. Une loi très-sage, mais malheureusement sans effet, qui devroit modérer cette autorité excessive, est celle qui permet à chaque citoyen de poursuivre le gouverneur vétéran devant son successeur : mais celui-ci est intéressé à excuser tout ce qu'on reproche à son prédécesseur; et le citoyen assez téméraire pour se plaindre, est exposé à de nouvelles et à de plus fortes vexations.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures est fixé pour chaque état (1); les cochers doivent

(1) Selon M. de Guignes, qui s'est arrêté aux Philippines en 1797, le gouverneur de Manille va à six

s'arrêter devant le plus grand nombre, et le seul caprice d'un oïdor peut retenir en file derrière sa voiture toutes celles qui ont le malheur de se

---

chevaux, précédé de plusieurs cavaliers. L'usage est de s'arrêter lorsqu'il passe. Le procureur fiscal, les auditeurs, le lieutenant de roi et l'évêque vont à quatre chevaux : les particuliers n'en peuvent mettre que deux. Le cocher se place comme le postillon chez nous. Les voitures viennent ordinairement du Bengale : on en fait aussi à Manille, sur des modèles anglais. Deux chevaux n'y coûtent guères que vingt à trente piastres. Leur nourriture et le cocher sont une affaire de six ou huit piastres par mois.

La femme du gouverneur et quelques dames de distinction seulement, s'habillent à l'européenne. Les autres ne se servent point de poudre, et leurs cheveux sont relevés et noués sur le derrière de la tête, ou tombent en nattes sur les épaules. En général, elles mettent peu de goût dans leur coiffure. Elles ont des jupes courtes, des corsets busqués, des talons fort élevés, et portent presque toutes au cou une chaîne d'or avec un médaillon qui contient quelques reliques. Les hommes s'habillent mieux, mais ils ont l'air un peu empesé lorsqu'ils paroissent dans un bal.

La femme a soin du ménage. Le mari ne s'en mêle que pour donner de l'argent qu'il va chercher à *la bodega* ou magasin. Lorsque le sac de mille piastres est vide, la femme en redemande un autre.

Le soir on se rassemble dans quelques maisons. La société y est triste et froide. Les demoiselles

trouver sur le même chemin. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont

---

chantent ou touchent le piano. Les dames sont ordinairement d'un côté, et les hommes de l'autre. Les femmes ont la voix un peu élevée, et chantent du gosier; elles fument toutes. Le teint des Espagnols nés à Manille est légérement basané; ceux qui sont nés en Europe conservent leur blancheur. Les uns et les autres sont bons, civils et complaisans. Les Indiens sont laids, et ressemblent aux Malais. Leur taille est moyenne et leur teint basané. Les femmes ne sont pas mieux.

Ces Indiens portent une chemise, un pantalon, un chapeau et des pantoufles : les élégans ont en outre une veste noire, avec un mouchoir dans chaque poche, un troisième autour du cou, et un quatrième dans la main. Ces mouchoirs viennent de Madras; et comme on les brode ensuite à Manille, ils coûtent fort cher.

Les Indiennes ont une chemisette et une jupe : elles s'entourent en outre d'une pièce d'étoffe longue et étroite, qu'elles appellent *tapiss*, et qui est faite avec des fils de bananier. Quelquefois elles se couvrent d'un grand manteau noir tombant jusqu'à terre.

Un Indien sort rarement sans porter un coq; et aussitôt qu'il rencontre un autre Indien avec le sien, les deux animaux sont mis à terre, et s'attaquent. Les combattans étant armés de fers tranchans, la mort d'un des deux coqs n'est que l'affaire d'un instant. Les Indiens parient et jouent souvent à ce jeu tout ce qu'ils possèdent.

la suite, n'ont cependant pu anéantir entièrement les avantages du climat : les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe ; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers, qui croissent sans culture. L'impôt que paie chaque chef de famille est très-modéré ; il se borne à cinq réaux et demi (1), en y comprenant les droits de l'église, que la nation perçoit : tous les évêques, chanoines et curés, sont salariés par le gouvernement ; mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitemens.

Un fléau terrible s'élève depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bonheur, c'est l'impôt sur le tabac : ce peuple a

---

(1) Ou vingt-sept sous et demi de France. Un réal de Veillon vaut à peu près cinq sous de France, et est la vingtième partie de la piastre.

Selon M. de Guignes, le tribut des Indiens mariés est fixé à dix réaux, et à cinq pour ceux qui ne le sont pas, en partant de l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. Les filles, depuis vingt-quatre ans jusqu'à soixante, paient la même somme. On fait monter le nombre des Indiens tributaires à trois cent mille. Les propriétaires paient en outre deux réaux pour l'entretien des troupes, et deux autres pour le curé de la paroisse.

une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, ou une femme n'ait un *cigarro* (1) à la bouche; les enfans à peine sortis du bereeau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie; chacun en cultivoit autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avoit la permission d'aborder à Manille, en transportoit dans toutes les parties de l'Inde.

Une loi prohibitive vient d'être promulguée; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre; et, quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Tous les habitans conviennent généralement que deux piastres d'imposition, ajoutées à la capitation des contribuables, auroit rendu au fisc une somme égale à celle de la vente du tabac, et n'auroit pas occasionné les désordres que celle-ci a produits.

(1) Rouleau qui se fait avec une feuille de tabac que l'on fume.

Des soulèvemens ont menacé tous les points de l'île, les troupes ont été employées à les comprimer; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande, et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux : plusieurs ont été massacrés; mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens. Il reste enfin un levain auquel la plus petite fermentation pourroit donner une activité redoutable, et il n'est pas douteux qu'un peuple ennemi, qui auroit des projets de conquête, ne trouvât une armée d'Indiens à ses ordres, le jour qu'il leur apporteroit des armes, et qu'il mettroit le pied dans l'île. Le tableau qu'on pourroit tracer de l'état de Manille dans quelques années, seroit bien différent de celui de son état actuel, si le gouvernement d'Espagne adoptoit pour les Philippines une meilleure constitution. La terre ne s'y refuse à aucune des productions les plus précieuses; neuf cent mille individus des deux sexes dans l'île de Luçon peuvent être encouragés à la cultiver; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de

l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seroient pas inférieures à celles des Moluques (1) : une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assureroit un

(1) Il y a de ces îles qui produisent de l'arec, du poivre, etc. Leur position est unique pour le commerce : elles pourroient en faire un immense avec la Chine, la Cochinchine, les Moluques, la côte de l'Inde, et celle de l'Amérique.

Quoique l'air soit assez bon à Manille, il est un peu lourd, à cause de la grande quantité de pluie qui, dans les mois de juin, de juillet et d'août, tems de la mousson d'ouest, inonde les terrains bas. Dans la campagne, où le terrain est plus sec et plus élevé, l'air est plus pur.

Les Philippines sont sujettes aux tremblemens de terre. Celui qui eut lieu en 1645, renversa une partie de la ville de Manille. M. de Guignes y en a éprouvé un en 1797, qui dura trois minutes et quatorze secondes : toutes les maisons craquèrent, les clefs des voûtes furent déplacées, et l'eau sortit des auges et de plusieurs puits. Les Indiens sont fort tranquilles dans ces momens d'une consternation générale. Leurs maisons, très-légères, suivent les oscillations du tremblement; elles ne redoutent que les ouragans, qui les emportent quelquefois avec ceux qui y demeurent.

Les îles principales de cet archipel, sont Mindanao, qui est très-fertile; Basilan et Xolo : celle-ci a des perles, de l'ambre gris, et des nids de salanganes...

débit qui encourageroit toutes les cultures; un droit modéré sur toutes les exportations suffiroit, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques priviléges, attireroit bientôt dans cette île cent mille habitans des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en chasse.

Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au sud de celle de Luçon; mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Luçon n'engage pas les habitans des autres îles à reconnoître leur souveraineté; ils y sont, au contraire, toujours en

---

Bohol est riche en palmiers.... Leyte est remplie de cerfs, de buffles, de sangliers.... Panamao est au nord de Leyte.... Zébu est à jamais célèbre par la mort de Magellan.... Negres est nommée aussi *l'île des Noirs* ou *Negros*, parce qu'elle est habitée par des négrillos ou peuples sauvages.... Panay est une île riche, peuplée et fertile.... Cuyo abonde en riz et en légumes.... Paragua est une île montueuse, dont la partie méridionale appartient au sultan de Borneo.... Les Calamianes sont peuplées par des habitans fort doux.... Mindoro a soixante-dix lieues de circuit.... Il y a encore Capoul, Samar, Ambil, Luban et les Babuyanes. *Voyez*, sur toutes ces îles, le tome III, page 396; et le tome IV, page 232. *Voyez* aussi la carte de l'Asie.

guerre. Ces prétendus Maures dont j'ai déjà parlé, qui infestent leurs côtes, qui font de si fréquentes descentes, et emmènent en esclavage les Indiens des deux sexes soumis aux Espagnols, sont les habitans de Mindanao, de Mindoro, de Panay, lesquels ne reconnoissent que l'autorité de leurs princes particuliers, nommés aussi improprement *sultans* : ces peuples sont appelés *Maures*, et ils sont véritablement Malais; ils ont embrassé le Mahométisme à peu près à la même époque où l'on a commencé à prêcher le Christianisme à Manille. Les Espagnols les ont appelé *Maures*, et leurs souverains, *sultans*, à cause de l'identité de leur religion avec celle des peuples d'Afrique de ce nom, ennemis de l'Espagne depuis tant de siècles. Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire, à la nomination du gouverneur-général de Manille : il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries servies par des milices, et commandées par des alcades, au choix du gouverneur-général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires; les véritables maîtres

des différentes îles où sont situés les villages espagnols, les auroient bientôt détruits s'ils n'avoient pas un très-grand intérêt à les conserver. Ces Maures sont en paix dans leurs propres îles; mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de celles de Luçon ; et les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates, ce qui dispense ceux-ci de les amener à Batavia, où ils n'en trouveroient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la foiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens des différens voyageurs. Les lecteurs s'apercevront que les Espagnols sont trop foibles pour protéger le commerce de leurs possessions; tous leurs bienfaits envers ces peuples n'ont eu, jusqu'à présent, pour objet que leur bonheur dans l'autre vie.

Nous ne passâmes que quelques heures à Manille; et le gouverneur ayant pris congé de nous aussitôt après le dîner pour faire sa sieste, nous eûmes la liberté d'aller chez M. Sebir, qui nous rendit les services les plus essentiels pendant notre séjour dans la baie de Manille. Ce négociant français, l'homme le plus éclairé de notre nation que j'aie rencontré dans les mers de la Chine, avoit cru que la nouvelle compagnie des Philippines, et l'intimité des

cabinets de Madrid et de Versailles, lui procureroient les moyens d'étendre ses spéculations, qui se trouvoient rétrécies par le rétablissement de la compagnie française des Indes; il avoit, en conséquence, réglé toutes ses affaires à Canton et à Macao, où il étoit établi depuis plusieurs années, et il avoit formé une maison de commerce à Manille, où il poursuivoit d'ailleurs la décision d'une affaire très-considérable qui intéressoit un de ses amis; mais il voyoit déjà que les préjugés contre les étrangers, et le despotisme de l'administration, formeroient un obstacle invincible pour l'exécution de ses vues: il songeoit, lorsque nous sommes arrivés, à terminer toutes ses affaires, plutôt qu'à les étendre.

Nous rentrâmes dans nos canots à six heures du soir, et fûmes de retour à bord de nos frégates à huit heures; mais, craignant que pendant que nous nous occuperions, à Cavite, de la réparation de nos bâtimens, les entrepreneurs de biscuit de farine, etc. ne nous rendissent victimes de la lenteur ordinaire des négocians de leur nation, je crus devoir ordonner à un officier de s'établir à Manille, et d'aller, chaque jour, voir les différens fournisseurs auxquels l'intendant nous avoit adressés. Je fis choix de M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau, em-

barqué sur l'Astrolabe; mais bientôt cet officier m'écrivit que son séjour à Manille étoit inutile; que M. Gonsoles Carvagnal, intendant des Philippines, se donnoit des soins si particuliers pour nous, qu'il alloit lui-même, chaque jour, voir les progrès des ouvriers qui travailloient pour nos frégates, et que sa vigilance étoit aussi active que s'il eût lui-même fait partie de l'expédition. Son cabinet d'histoire naturelle a été ouvert à tous nos naturalistes, auxquels il a fait part de ses différentes collections dans les trois règnes de la Nature. Au moment de notre départ, j'ai reçu de lui une collection complète et double des coquilles qui se trouvent dans les mers des Philippines. Son désir de nous être utile s'est porté sur tout ce qui pouvoit nous intéresser.

Nous reçûmes, huit jours après notre arrivée à Manille, une lettre de M. Elstockenstrom, par laquelle ce premier subrécargue de la compagnie de Suède nous apprenoit qu'il avoit vendu nos peaux de loutres dix mille piastres, et nous autorisoit à tirer pareille somme sur lui. Je désirois beaucoup de me procurer ces fonds à Manille, pour les distribuer aux équipages, qui, partis de Macao sans recevoir cet argent, craignoient de ne jamais voir réaliser leurs espérances. M. Sebir n'avoit dans ce moment

aucune remise à faire à Macao : nous eûmes recours à M. Gonsoles, à qui toute affaire de cet ordre étoit étrangère, mais qui usa de l'influence que l'amabilité de son caractère lui donnoit sur les différens négocians de Manille, pour les engager à escompter nos lettres de change; les fonds qui en provinrent furent partagés aux matelots avant notre départ.

Les grandes chaleurs de Manille commencèrent à produire quelques mauvais effets sur la santé de nos équipages. Quelques matelots furent attaqués de coliques, qui n'eurent cependant aucune suite fâcheuse. Mais Mrs de Lamanon et Daigremont, qui avoient apporté de Macao un commencement de dyssenterie, occasionné vraisemblablement par une transpiration supprimée, loin de trouver à terre un soulagement à leur maladie, y virent leur état empirer, au point que M. Daigremont fut sans espérance le vingt-troisième jour après notre arrivée, et mourut le vingt-cinquième jour de mars 1787 : c'étoit la seconde personne morte de maladie à bord de l'Astrolabe, et un malheur de ce genre n'avoit point encore été éprouvé sur la Boussole, quoique peut-être nos équipages eussent en général joui d'une moins bonne santé que ceux de l'autre frégate. Il faut observer que le domestique qui avoit péri dans la traversée du Chili à

l'île de Pâques, s'étoit embarqué poitrinaire; et M. de Langle avoit cédé au désir de son maître, qui s'étoit flatté que l'air de la mer et des pays chauds opéreroit sa guérison. Quant à M. Daigremont, malgré ses médecins et à l'insçu de ses camarades et de ses amis, il voulut guérir sa maladie avec de l'eau de vie brûlée, des pimens et d'autres remèdes auxquels l'homme le plus robuste n'auroit pu résister, et il succomba victime de son imprudence et dupe de la trop bonne opinion qu'il avoit de son tempérament.

Le 28 mars, tous nos travaux étoient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les frégates calfatées en entier, et nos salaisons mises en barils : nous n'avions pas voulu confier ce dernier travail aux fournisseurs de Manille; nous savions que les salaisons des galions ne s'étoient jamais conservées trois mois; et notre confiance dans la méthode du capitaine Cook étoit très-grande : en conséquence, il fut remis à chaque saleur une copie du procédé du capitaine Cook, et nous surveillâmes ce nouveau genre de travail. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetâmes des Espagnols que des cochons à un prix très-modéré.

Les communications entre Manille et la Chine

sont si fréquentes, que chaque semaine nous recevions des nouvelles de Macao; nous apprîmes avec le plus grand étonnement l'arrivée, dans la rivière de Canton, du vaisseau la Résolution, commandé par M. d'Entrecasteaux, et celle de la frégate la Subtile, aux ordres de M. la Croix de Castries. Ces bâtimens, partis de Batavia lorsque la mousson du nord-est étoit dans sa force, s'étoient élevés à l'est des Philippines, avoient côtoyé la Nouvelle-Guinée, traversé des mers remplies d'écueils, dont ils n'avoient aucune carte, et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étoient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avoient mouillé le lendemain de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage, seront bien importantes pour la connoissance de ces mers, toujours ouvertes aux bâtimens qui ont manqué la mousson; et il est bien étonnant que notre compagnie des Indes ait fait choix pour commander le vaisseau qui manqua son voyage cette année, d'un capitaine qui n'avoit aucune connoissance de cette route.

Je reçus à Manille une lettre de M. d'Entrecasteaux, qui m'informoit des motifs de son voyage; et, peu de tems après, la frégate

la Subtile vint m'apporter elle-même d'autres dépêches (1).

---

(1) D'Entrecasteaux étoit chargé, de la part du cabinet de Versailles, d'une négociation relative au commerce, avec le gouvernement chinois. Il craignit que l'apparition des deux frégates armées sur les côtes de la Chine, ne nuisit à ses opérations, et il en écrivit à la Pérouse. Celui-ci en parle en ces termes, dans une de ses lettres au ministre de la marine, datée de Manille, le 7 avril 1787 :

« M. d'Entrecasteaux vous rend compte de la ré-» volte des indigènes de Formose, et du parti qu'il » a cru devoir prendre d'offrir ses secours aux Chinois » pour réduire les rebelles : ils n'ont point été acceptés, » et j'avoue que j'aurois vu avec douleur la marine » de France seconder le gouvernement le plus inique, » le plus oppresseur qui existe sur la terre ; je puis » sans crime, aujourd'hui, former des vœux pour » les Formosiens.

» Je réponds à M. d'Entrecasteaux que ma navi-» gation sur les côtes de la Chine n'alarmera point » ce gouvernement, que je ne mettrai jamais mon » pavillon, et que j'éviterai avec soin tout ce qui » pourroit lui causer de l'ombrage ; et j'ajoute que, » quoique très-bon Français, je suis dans cette cam-» pagne un cosmopolite étranger à la politique de » l'Asie ».

Et il ajoute dans un mémoire militaire sur Formose, où il conseille au gouvernement français la conquête de cette île : « M. d'Entrecasteaux m'avoit » dépêché la Sylphide à Manille, pour me prier de

M. la Croix de Castries, qui avoit doublé le cap de Bonne-Espérance avec la Calypso, nous apprit les nouvelles d'Europe ; mais ces nouvelles datoient du 24 avril 1786, et il restoit encore à notre curiosité un espace d'une année à regretter ; d'ailleurs nos amis, nos familles, n'avoient pas profité de cette occasion pour nous écrire, et, dans l'état de tranquillité où se trouvoit l'Europe, l'intérêt des événemens publics étoit un peu foible auprès de celui qui nourrissoit nos craintes et nos espérances. Nous eûmes donc encore un moyen de faire parvenir nos lettres en France. La Subtile étoit assez bien armée pour permettre à M. la Croix de Castries de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes avec un officier à chaque frégate ; M. Guyet, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur la Boussole, et M. le Gobien, garde de la marine, sur l'Astrolabe. Cette augmentation étoit bien nécessaire ; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ

» naviguer avec circonspection au nord de la Chine, » la plus petite inquiétude de la part des Chinois pouvant » nuire aux négociations dont il étoit chargé. J'avoue » que je n'ai point été arrêté par ce motif ; car je » suis convaincu qu'on obtiendra plus des Chinois par » la crainte que par tout autre moyen ».

de France, en y comprenant M. de Saint-Ceran, que le délabrement total de sa santé me força de renvoyer à l'île de France sur la Subtile, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui étoit impossible de continuer le voyage.

Cependant nos vivres avoient été embarqués à l'époque que nous avions déterminée; mais la semaine Sainte, qui suspend toute affaire à Manille, occasionna quelques retards dans nos provisions particulières, et je fus forcé de fixer mon départ au lundi d'après Pâques. Comme la mousson du nord-est étoit encore très-forte, le sacrifice de trois ou quatre jours ne pouvoit nuire au succès de l'expédition.

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. de Langle faire nos remercîmens au gouverneur-général, de la célérité avec laquelle ses ordres avoient été exécutés; et plus particulièrement encore à l'intendant, de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitâmes, l'un et l'autre, d'un séjour de quarante-huit heures chez M. Sebir pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins; mais la Nature y est si belle, qu'un simple village indien sur le bord de la rivière, une maison à l'européenne, entourée de quel-

ques arbres, forment un coup d'œil plus pittoresque que celui de nos plus magnifiques châteaux; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avoit pas besoin d'art : une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers, voilà la demeure des citoyens les plus riches; et ce seroit un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuroient davantage la liberté civile de chaque habitant. Les fortifications de la ville de Manille ont été augmentées par le gouverneur-général, sous la direction de M. Sauz, habile ingénieur : mais la garnison est bien peu nombreuse; elle consiste, en tems de paix, dans un seul régiment d'infanterie de deux bataillons, composés chacun d'une compagnie de grenadiers et de huit de fusiliers, les deux bataillons formant ensemble treize cents hommes effectifs. Ce régiment est mexicain; tous les soldats sont de la couleur des mulâtres :

on assure qu'ils ne cèdent point en valeur et en intelligence aux troupes européennes. Il y a de plus deux compagnies d'artillerie, commandées par un lieutenant-colonel, et composées chacune de quatre-vingts hommes, ayant pour officiers, un capitaine, un lieutenant, un enseigne et un surnuméraire; trois compagnies de dragons, formant un escadron de cent cinquante chevaux, commandé par le plus ancien des trois capitaines; enfin un bataillon de milice de douze cents hommes, levés et soldés anciennement par un métis chinois, fort riche, nommé *Tuasson*, qui fut anobli. Tous les soldats de ce corps sont métis chinois : ils font le même service dans la place que les troupes réglées, et reçoivent aujourd'hui la même solde ; mais ils seroient d'un foible secours à la guerre. On peut mettre sur pied au besoin, et dans très-peu de tems, huit mille hommes de milice, divisés en bataillons de province, commandés par des officiers européens ou créoles. Chaque bataillon a une compagnie de grenadiers : l'une de ces compagnies a été disciplinée par un sergent retiré du régiment qui est à Manille; et les Espagnols, quoique plus portés à décrier qu'à exalter la bravoure et le mérite des Indiens, assurent que cette compagnie ne cède en rien à celles des régimens européens (1).

(1) Selon M. de Guignes, les Espagnols, en

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île de Luçon; on a formé, pour les îles Larrons ou Mariannes (1), et pour celle de Mindanao, deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui sont invariablement attachés à ces colonies.

Le 9 avril 1787, suivant notre manière de compter, et le 10, suivant celle des Manillois, nous mîmes sous voile avec une bonne brise du nord-est, qui nous laissoit l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant

arrivant aux Philippines, y trouvèrent différentes peuplades, et parmi elles des Chinois qui, en 1603, leur auroient peut-être fait perdre cette importante colonie, si le courage et l'habileté de Pedro d'Acugna ne l'eussent défendue contre les tentatives de ce peuple actif, entreprenant, mais en même tems peu militaire. Depuis cet événement, les Espagnols jouissent tranquillement des Philippines; et, excepté quelques attaques peu importantes, entreprises par les Maures qui occupent quelques îles voisines, ils vivent actuellement en paix avec les différens habitans de ce nombreux archipel.

Les Philippines s'étendent depuis le sixième degré de latitude nord jusqu'auprès du vingtième, et depuis le cent seizième degré de longitude à l'est de Paris, jusqu'au cent vingt-sixième.

(1) *Voyez*, sur les Mariannes, le tome v, page 355.

notre appareillage, M. de Langle et moi reçûmes la visite de M. Bermudès, qui nous assura que la mousson du nord-est ne reverseroit pas d'un mois, et qu'elle étoit encore plus tardive sur la côte de Formose, le continent de la Chine étant, en quelque sorte, la source des vents de nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire : mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience; nous nous flattâmes de quelque heureuse exception; chaque année pouvoit avoir pour le changement de moussons, des époques différentes, et nous prîmes congé de lui. De petites variations de vent nous permirent de gagner bientôt le nord de l'île de Luçon.

Nous eûmes à peine doublé le cap Bojador (1), que les vents se fixèrent au nord-est avec une opiniâtreté qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudès. Je me flattai, mais foiblement, de trouver sous Formose les mêmes variations que sous l'île de Luçon; je ne me dissimulois pas que la proximité du continent de la Chine rendoit cette opinion peu probable : mais, dans tous les cas, il ne nous restoit qu'à attendre le renversement

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

de la mousson; la mauvaise marche de nos frégates, doublées en bois et mailletées, ne nous laissoit pas l'espoir de gagner au nord avec des vents contraires. Nous eûmes connoissance de l'île Formose le 21 avril 1787. Elle n'est qu'à trente lieues du continent chinois, à deux cent cinquante du Japon, et deux cent soixante-seize des Philippines. Formose a quatre-vingt-deux lieues de long sur trente-cinq de large. La belle végétation qu'on trouve dans cette île lui a fait donner le nom qu'elle porte (1). Le 22, je relevai l'île de Lamay qui est à la pointe du sud-ouest de Formose. Les jours suivans, les gros tems nous forcèrent de nous écarter de la côte, et nous naviguâmes pendant deux jours sur un banc considérable, où nous trouvions fond à chaque instant. Ce banc est placé au milieu du large canal entre la pointe méridionale de Formose et la côte de Chine; il peut n'être pas dangereux, mais comme son fond est très-inégal et parsemé de rochers, il est au moins très-suspect pour les navigateurs; et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquens dans les mers de la Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau qui ont occasionné beaucoup de naufrages (2).

(1) *Voyez* sur cette île, le tome v, page 53.

(2) Presque tous les navigateurs en ont fait la triste

Notre bordée nous ramena sur la côte de Formose, vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélang, où est la ville de Taywan, capitale de cette île (1). J'étois informé de la révolte de la colonie chinoise, et je savois qu'on avoit envoyé contr'elle une armée de vingt mille hommes commandée par le tsong-tou de Canton. La mousson du nord-est, qui étoit encore dans

---

expérience : *voyez* encore, sur la difficulté de naviguer dans ces mers, le tome II, page 286; et le tome v, page 59.

Quant aux ouragans ou typhons, selon M. de Guignes, leur saison n'arrive ordinairement qu'en juillet, août et septembre. Les Chinois et surtout les pêcheurs, guidés par une longue expérience, reconnoissent leur approche à la couleur du ciel. Le vent du nord souffle auparavant avec plus ou moins de force. D'autres fois il fait calme, mais ordinairement l'air est lourd et chargé, et de tems à autre il survient des bouffées de vent. La durée des typhons est de dix-huit à vingt heures.

Il est difficile pour un marin qui arrive près des côtes de la Chine, de prévoir un typhon, parce qu'il ignore le tems qui a existé avant son arrivée : le baromètre alors peut seul le guider. Le mercure, pendant ces ouragans dangereux, descend à vingt-sept pouces quatre lignes, et plus bas, suivant la violence du vent. Dès qu'il remonte, le vent ne tarde pas à diminuer.

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, je mouillai à l'ouest de cette baie. J'étois très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je pouvois soutenir avec mes frégates, et qui auroit vraisemblablement paru suspect dans l'état de guerre où se trouvoit cette colonie chinoise. Ce que je pouvois présumer de plus heureux, étoit qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenoit, ma position devenoit plus embarrassante, et deux ou trois champans brûlés auroient été une foible compensation de ce malheur. Je pris donc le parti de tâcher d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguoient à notre portée; je leur montrai des piastres qui m'avoient paru être un puissant aimant pour cette nation ; mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitans. Il étoit évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passoient à portée de nos armes ; mais ils refusoient d'aborder. Un seul eut cette audace ; nous lui achetâmes son poisson au prix qu'il voulut, afin que cela nous donnât une bonne réputation, s'il osoit convenir d'avoir communiqué avec nous. Il nous fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions qu'ils

ne comprirent certainement point. Non seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celles des Européens; mais cette espèce de langage pantomime que nous croyons universel, n'en est pas mieux entendu; et un mouvement de tête qui signifie *oui* parmi nous, a peut-être une acception diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, supposé même que l'on fît au canot que j'enverrois, la réception la plus heureuse, me convainquit encore plus de l'impossibilité qu'il y avoit de satisfaire ma curiosité; je me décidai à appareiller le lendemain avec la brise de terre. Différens feux allumés sur la côte, qui me parurent des signaux, me firent croire que nous avions jeté l'alarme; mais il étoit plus que probable que les armées chinoise et rebelle n'étoient pas aux environs de Taywan, où nous n'avions vu qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs qui, dans le moment d'une action de guerre, auroient eu une autre destination. Ce qui n'étoit pour nous qu'une conjecture devint bientôt une certitude. Le lendemain, la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le nord, nous aperçûmes l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par vingt-trois degrés vingt-cinq minutes de latitude nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou

cinq lieues au large. Nous mouillâmes par le travers de cette rivière, sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas possible de compter tous les bâtimens; plusieurs étoient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyoit une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différens pavillons, étoit le plus au large; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étoient encore au vent : ces bâtimens, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avoient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le tems fût beau, pour voir la suite des événemens. Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'ouest un quart nord-ouest : il est probable que l'armée chinoise, partie de la province de Fokien, s'étoit rassemblée dans l'île Pong-hou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et qu'elle étoit partie de ce point de réunion pour com-

mencer ses opérations. Nous ne pûmes néanmoins satisfaire notre curiosité; car le tems devint si mauvais, que nous fûmes forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver notre ancre, qu'il nous eût été impossible de lever, si nous eussions retardé d'une heure ce travail. Le ciel s'obscurcit à quatre heures du matin, il venta grand frais; l'horizon ne nous permit plus de distinguer la terre. Je vis cependant, à la pointe du jour, le vaisseau-amiral chinois courir vent arrière vers la rivière, avec quelques autres champans que j'apercevois encore à travers la brume. Des difficultés insurmontables dans notre navigation me déterminèrent à revenir au sud de Formose, pour prolonger cette île à l'est. Il ne m'étoit que trop prouvé qu'avant le changement de mousson, je ne réussirois jamais à diriger ma route par le canal. Etant forcé de prendre ce parti, je voulus au moins reconnoître les îles Pescadores, autant que le mauvais tems pouvoit le permettre. Nous prolongeâmes à deux lieues de distance les plus méridionales, que nous avons estimé placées par vingt-trois degrés douze minutes de latitude.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toute sorte de figures; une, entr'autres, ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et

l'on jureroit que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paroissoient comme des dunes de sable ; nous n'y avons aperçu aucun arbre (1) : à la vérité, le tems affreux de cette journée rend cette observation très-incertaine; mais ces îles doivent être connues par les relations des Hollandais, qui avoient fortifié le port de Pong-hou dans le tems qu'ils étoient les maîtres de Formose : on sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans.

Nous essuyâmes le lendemain une bourrasque violente, mais qui cessa vers dix heures du soir; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les Tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit; les éclairs les plus vifs partoient de tous les points de l'horizon ; nous n'entendîmes cependant qu'un coup de tonnerre. Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol-Tabaco-Xima (2). Les vents nous ayant permis

(1) *Voyez* sur ces îles Pescadores, ainsi que sur les Bashées, le tome IV, pages 259 et suivantes.

(2) Elle est nommée par Anson *Botel-Tobago-Kima.* *Voyez* son Voyage, tome V, page 375.

d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale; et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurois voulu pouvoir visiter ces villages, habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que Dampier nous peint si bons et si hospitaliers; mais la seule baie qui paroissoit promettre un mouillage, étoit ouverte aux vents de sud-est, qui sembloient devoir souffler très-incessamment. Cette île, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour; elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher, sur lequel on apercevoit un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

L'île, au contraire, paroît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée, depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage conserve une pente encore très-rapide; il étoit du plus beau vert, et cultivé en quelques endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrens

qui

qui descendent des montagnes. Je crois que Botol-Tabaco-Xima peut être aperçue de quinze lieues lorsque le tems est clair ; mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards, et il paroît que l'amiral Anson n'eut d'abord connoissance que de l'îlôt dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol. Après avoir doublé cette île, nous dirigeâmes notre route au nord-nord-est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenteroit pas quelque terre devant nous. Un fort courant qui portoit au nord, ne nous permettoit pas de connoître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions ; mais un très-beau clair de lune et la plus grande attention nous rassuroient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes ; car il ne l'est que par la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avoit appris quelques détails du royaume de Likeu et de ses trente-six îles, par un ambassadeur du roi de Likeu (1), qu'il avoit connu à Pékin.

(1) Lieu-Kieu ou Lukeyos, car tel est le nom de ces îles sur la plupart des cartes françaises. Kœmpfer en parle aussi : il les dit extrêmement fertiles ; elles produisent par an deux récoltes de riz. Ces insulaires sont remplis de douceur et de gaieté. Comme les Japonais, ils ont un daïri qu'ils vénèrent et regardent

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude faites sur de telles données, sont insuffisantes pour la navigation; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans le parage où l'on se trouve. Le 5 mai 1787, nous eûmes connoissance, à une heure du matin, d'une île qui nous restoit au nord nord-est : nous passâmes le reste de la nuit à petite voilure, bord sur bord; et au jour, je fis route pour ranger cette île, nommée *Kumi*, à une demi-lieue dans l'ouest. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver fond à cette distance. Bientôt nous eûmes la certitude que l'île étoit habitée; nous vîmes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissoient sur le bord de la mer. Lorsque nous eûmes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachérent de la côte pour nous observer. Nous paroissions leur inspirer une extrême crainte : leur curiosité les faisoit avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisoit fuir

---

comme un rejeton de la principale divinité de leur pays. On voit ces iles Lieu-Kieu ou Lukeyos, nommées aussi *Lieou-Kieou*, au sud du Japon et au nord-est de Formose. *Voyez* la carte de l'Asie.

aussitôt avec rapidité. Enfin nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder : je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles. On voyoit que ces insulaires n'étoient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avoient rien à nous offrir en échange de nos présens; et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyoient pas acquittés envers nous, mais qu'ils alloient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimoient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avoient posé leurs mains sur la poitrine, et levé les bras vers le ciel : nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord; mais c'étoit avec une défiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitoient cependant à approcher la terre, nous faisant connoître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais; mais situés entre ces deux empires, ils paroissent tenir des deux peuples : ils étoient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étoient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or; chacun avoit un poignard

dont le manche étoit aussi d'or. Leurs pirogues n'étoient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvroient assez mal. J'aurois désiré d'aborder à cette île; mais comme nous avions mis en panne pour attendre ces pirogues, et que le courant portoit au nord avec une extrême vîtesse, nous étions beaucoup tombés sous le vent, et nous aurions peut-être fait de vains efforts pour la rapprocher : d'ailleurs nous n'avions pas un moment à perdre, et il nous importoit d'être sortis des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'Univers.

Il est évident que des vaisseaux qui auroient des besoins, trouveroient à se pourvoir de vivres, d'eau et de bois, dans cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce; mais comme elle n'a guères que trois ou quatre lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes; et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île Kumi :* c'est ainsi qu'elle est nommée sur la carte du père Gaubil. D'après les détails de ce missionnaire sur la grande île de Lieu-Kieu, capitale de toutes les îles à l'orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seroient

reçus, et qu'ils trouveroient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi, je forçai de voiles au nord, sans attendre les insulaires qui nous avoient exprimé par signes qu'ils seroient bientôt de retour avec des comestibles : nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitoit à ne pas perdre un tems si précieux. Je continuai ma route au nord, toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au coucher du soleil; le ciel étoit cependant clair, notre horizon paroissoit avoir dix lieues d'étendue. Je fis petites voiles la nuit, et je mis en travers à deux heures du matin, après avoir couru cinq lieues, parce que je supposai que les courans avoient pu nous porter dix à douze milles en avant de notre estime. Au jour, j'eus connoissance d'une île dans le nord-nord-est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'est. Je dirigeai ma route pour passer à l'ouest de cette île, qui est ronde et bien boisée dans la partie occidentale. Je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et n'aperçus aucune trace d'habitation. Elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fûmes par son travers, nous eûmes connoissance d'une

seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à peu près de même forme, quoiqu'un peu plus basse; elle nous restoit au nord-nord-est; et entre ces îles, il y avoit cinq groupes de rochers autour desquels voloit une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoapinsu*, et à celle plus au nord et à l'est, le nom de *Tiaoyu-su*, donnés par le même père Gaubil à des îles qui se trouvent dans l'est de la pointe septentrionale de Formose.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Lieu-Kieu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte. J'éprouvai sur la côte septentrionale de la Chine, des contrariétés qui ne me permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador; les vents très-foibles n'y varioient que du nord-est à l'est; nous étions souvent en calme plat, obligés de mouiller, et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que n'apercevions point l'Astrolabe, quoiqu'à portée de la voix : les courans étoient si violens, que nous ne pouvions tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chas-

sions pas; la marée n'y filoit cependant qu'une lieue par heure, mais sa direction étoit incalculable; elle changeoit à chaque instant, et faisoit exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix ou douze jours, nous n'eûmes qu'un seul bel éclairci, qui nous permit d'apercevoir un îlot ou rocher, situé sur notre gauche : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, car nous n'eûmes jamais la vue de la côte.

Le 19 mai, après un calme qui duroit depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-ouest, grand frais : le tems resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avoit été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étois à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un instant, au nord-est quart est, vers l'île Quelpaert (1), dépendante du royaume de Corée, qui étoit le premier point de reconnoissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

Sparrow-hawk en 1635, étoit, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connoissance, le 21 mai, par le tems le plus beau imaginable. Il n'est guères possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paroissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très-variées des différentes cultures rendoient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau Sparrow-hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs bastonnades, d'enlever une barque, et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avions la relation sous les

yeux, n'étoit pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage : nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur objet étoit seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. Je continuai ma route, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. Nous eûmes alors connoissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée. Le soleil cependant perça le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude; ce qui étoit bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers, tracées sur nos mappemondes d'après des cartes japonaises ou coréennes, publiées par les jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre, relevées avec beaucoup de soin, et assujetties à de très-bonnes observations faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connoître, et dont ils nous ont donné des cartes très-approchantes de la vérité : les navi-

gateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques, qui n'ont pu y être tracés, puisque ces jésuites voyageoient par terre.

Le 25 mai 1787, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée, en sondant toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon, peut avoir quinze lieues; mais il est rétréci, jusqu'à dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnoître l'entrée des baies. Nous vîmes, sur des sommets de montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation; car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante

brasses, fond de vase, à trois lieues au large: mais le pays est montueux et paroît très-aride; la neige n'étoit pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre sembloit peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées : nous comptâmes une douzaine de champans ou sommes qui naviguoient le long de la côte; ces sommes ne paroissoient différer en rien de celles des Chinois; leurs voiles étoient pareillement faites de nattes. La vue de nos vaisseaux ne sembla leur causer que très-peu d'effroi : il est vrai qu'elles étoient très-près de terre, et qu'elles auroient eu le tems d'y arriver avant d'être jointes, si notre manœuvre leur eût inspiré quelque défiance. J'aurois beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnoître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port d'où ils étoient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que, dans l'après-midi,

on vit des feux allumés sur toutes les pointes (1).

Cette journée du 26 fut une des plus belles de notre campagne, et des plus intéressantes par les

---

(1) Les côtes sud-est de la Corée s'approchent si fort de celles du Japon, qu'il n'y a guères que vingt-cinq ou vingt-six lieues de distance entre la ville de Pousan en Corée et celle d'Osakka au Japon. Ces côtes sont peu fréquentées. En 1653, Henri Hamel fit naufrage près de l'île Quelpaert, d'où il passa en Corée avec des Hollandais qui y furent retenus pendant treize ans. C'est à Hamel que nous devons les notions les plus justes sur la Corée. Quelques missionnaires en parlent encore, notamment le père Regis. Ce jésuite, pour prouver l'extrême dépendance des Coréens et leur respect pour le monarque de la Chine, rapporte une épître de Li-ton, roi de Corée, adressée à l'empereur Kang-hy. L'objet de cette lettre écrite en 1694, étoit de demander la permission de reprendre la reine Min-chi, répudiée par Li-ton pour épouser une concubine. Dans sa lettre, ce souverain s'avoue redevable à Sa Majesté chinoise, de tout ce qu'il possède, et il lui répète sans cesse les humbles expressions de *moi votre sujet*.

La Corée s'étend au nord jusqu'au 43e degré de latitude; elle a environ cent cinquante lieues du midi au nord, sur soixante-quinze de l'orient au couchant. Ce royaume est divisé en huit provinces, qui contiennent trois cent soixante villes, grandes ou petites. Le froid est extrême dans le nord de ce royaume, et la neige y abonde. Les habitans du nord ne peuvent

relèvemens que nous avions faits d'un développement de côte de plus de trente lieues. Malgré ce beau tems, nous éprouvâmes le même jour

guères cultiver que l'orge, mais toutes les autres parties de la Corée sont très-fertiles en riz, en chanvre et en coton.... Le code pénal y est extrêmement sévère. Un rebelle y est exterminé avec toute sa race, sa maison est démolie, et ses biens confisqués. Une femme qui a tué son mari est ensevelie toute vive jusqu'aux épaules au milieu d'une grande route. On met à côté d'elle une hache, afin que les passans qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse, lui en donnent un coup sur la tête jusqu'à ce qu'elle expire. Ceux qui ne paient pas leurs dettes à l'époque convenue, reçoivent, deux ou trois fois par mois, des coups sur les os des jambes jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés. Si quelqu'un laisse des dettes après sa mort, ses plus proches parens doivent payer pour lui, ou subir la peine des débiteurs infidèles à leurs engagemens. La plus légère punition dans la Corée est la bastonnade sur les fesses ou sur les gras des jambes.

Quoique le monarque de Corée reconnoisse sa grande dépendance de la Chine, son pouvoir n'en est pas moins absolu sur ses propres sujets. Aucun Coréen sans exception n'a la propriété de ses terres. Quand ce monarque sort de son palais, toute la noblesse de sa cour l'accompagne, ainsi que les principaux bourgeois de la capitale. Le roi se place au centre du cortége, et est porté sur un dais magnifique.

On voit dans cet empire plusieurs couvens de filles,

encore une tempête qui nous fut présagée par un singulier phénomène : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentoient des vapeurs

---

et les moines y sont encore plus multipliés, parce qu'ils peuvent prendre et quitter leur état selon leur fantaisie; de sorte qu'il y a tel monastère qui en renferme jusqu'à six cents, et que telle ville en compte quatre mille dans son arrondissement. En général, tous les moines ne sont guères plus considérés que les esclaves, à l'exception cependant des supérieurs lorsqu'ils cultivent les sciences. Ceux-ci sont nommés *les religieux du roi*. On voit par-tout en Corée des maisons de plaisir où les habitans s'assemblent pour voir les femmes publiques qui danseut, chantent et jouent de divers instrumens.

Quoiqu'il n'y ait point d'auberges en Corée, le voyageur qui est surpris par la nuit, va s'asseoir près de la palissade de la première maison, et on lui apporte du riz cuit, et assez de viandes préparées pour pouvoir manger suffisamment. Le Coréen est très-hospitalier; il est passionné pour les femmes, très-jaloux et polygame. Il n'y a que les nobles qui puissent avoir plusieurs femmes dans leurs maisons. L'appartement des concubines est toujours au fond, pour les soustraire aux regards. Tous les autres individus ne peuvent en avoir qu'une avec eux : s'ils veulent en avoir plusieurs, il faut qu'ils les logent dans des maisons séparées. On dit les maisons des nobles assez belles, tandis que celles du gros de la nation portent l'empreinte de la misère. Ordinaire-

brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passoient comme des bouffées, et se succédoient d'une demi-minute à l'autre. Tous

---

ment celles-ci ne sont couvertes que de paille ou de roseaux, parce que les gens du peuple ne les peuvent pas couvrir de tuile sans permission.

Hamel reproche aux Coréens leur penchant au larcin; ils se font une gloire d'avoir dupé quelqu'un. On retrouve autrement dans ce royaume quelques usages de la Chine. On y remarque surtout chez les nobles la même tendresse des pères pour leurs enfans, et la même vénération des enfans pour ceux qui leur ont donné le jour. Les soins pour leurs cercueils, pour les orner de peintures, et leurs cérémonies funèbres sont encore à peu près les mêmes qu'à la Chine. On regarde Ky-Tse comme leur premier roi, vers l'an 1122 avant Jésus-Christ.

Selon M. de Guignes, les Chinois appellent la Corée *Kao-Ly*. Sa largeur est inégale, et peut aller de trois à quatre degrés. La capitale, nommée *King-Ky-Tao* (*), est par le trente-septième degré trente minutes quinze secondes. Le pays est bon; il produit du riz, du blé et du millet. Les Coréens viennent deux fois par an à Pékin, pour payer le tribut et faire le commerce. Les marchandises qu'ils apportent consistent en or, en argent, en fer, en ginseng, en pelleteries, en toiles fines de lin et de coton, éventails, papiers à figures pour tenture, en tabac, et principalement en papier très-fort et très-épais, estimé à la Chine,

(*) *Voyez* la carte de l'Asie.

les officiers montèrent au haut des mâts, et éprouvèrent la même chaleur. La température étoit alors de quatorze degrés sur le pont; nous

envoyâmes

---

et dont on se sert pour garnir les fenêtres. Ils emportent en échange des soies écrues, des damas, des pièces de soie légères, du thé, des ouvrages de cuivre blanc, et du coton. A la mort du roi, l'empereur de la Chine envoie à son fils deux grands mandarins qui lui donnent le titre de *vang*, mot qui veut dire *roi*. Celui-ci, pour vivre en paix avec les Chinois, envoie tous les ans des ambassadeurs à Pékin, avec des présens. Les Coréens ne sont pas bien vus à la Chine : leur langue est différente de celle des Chinois, mais les caractères de ceux-ci sont en usage en Corée.

M. de Guignes étant en 1795 à Pékin, en qualité de secrétaire de l'ambassadeur de Hollande, y a vu l'envoyé de Corée, avec toute sa suite. Ces Coréens portent de grandes robes et des bonnets noirs, ornés de petites ailes de la même couleur. Plusieurs autres avoient des bonnets de peau grise; et au total, ils lui parurent tous assez mal-propres. Cette rencontre de l'ambassadeur de Corée avec celui de Hollande, a occasionné l'anecdote suivante: Plusieurs Coréens, dit M. de Guignes, prirent à pleines mains notre frisure sur laquelle les mandarins avoient principalement insisté pour que nous fussions admis à l'audience de l'empereur. Ces gens grossiers ne respectoient rien, tandis que les Chinois, qui nous regardoient avec autant d'empressement, ne se permettoient jamais

envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à vingt degrés : cependant les bouffées de chaleur passoient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différoit pas de celle du niveau de la mer.

Le lendemain 27 mai 1787, je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Nipon (1), dont le capitaine King avoit assujetti la pointe nord-est ou le cap Nabo à des

---

de porter la main nulle part. Nous rîmes beaucoup de l'air de dignité de cet ambassadeur; mais bientôt tout le monde n'eut plus comme nous le sujet d'en rire, car les mandarins se mirent à donner des coups de fouet à tort et à travers, et les Coréens de la suite en reçurent leur bonne part, pour les punir de leur excessive curiosité.

On élève en Corée beaucoup de bestiaux, et on y emploie les bœufs à labourer la terre. Hamel y a vu des ours, des tigres, des daims, des sangliers, des porcs, des chiens, des chats, quantité de serpens et de reptiles venimeux. Parmi les oiseaux, on y remarque l'oie, le cygne, le canard, le pigeon, la poule, le faisan, l'aigle, le faucon et le milan.

(1) Selon Kœmpfer, parmi les plus riches mines d'or que possède le Japon, la principale se trouve dans cette île de Nipon ou Niphon; l'or y est tellement abondant qu'il est beaucoup plus commun dans l'empire que l'argent. Pour prévenir même la trop

observations exactes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur les contours des côtes. Bientôt j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'est portée sur aucune carte; je la nommai *île Dagelet,* du nom de cet astronome qui la découvrit le premier. Elle n'a guères que trois lieues de circonférence : je la prolongeai, et j'en fis presque le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond; je pris alors le parti de mettre un canot à

---

grande multiplication des espèces qui se frappent presque toutes en or, il n'est permis d'extraire des mines qu'une certaine quantité de matières, et il est défendu d'en ouvrir ou exploiter aucune sans la permission de l'empereur. Les Japonais, au lieu d'appeler comme nous leur pays *Japon*, le nomment *Nipon*. Les mers du Japon sont très-orageuses, et donnent de l'ambre : les pluies y sont si abondantes les mois de juin et de juillet, qu'on les appelle *les mois de l'eau*. L'hiver, on y a de fortes gelées, et l'été, des chaleurs excessives; les tonnerres et les volcans y sont très-fréquens. Plus d'une fois les tremblemens de terre ont détruit au Japon des villes entières. En 1703, la ville d'Jeddo a été presque abîmée et réduite en cendres, avec le palais de l'empereur : plus de cent mille ames y périrent. Méaco, autre capitale où le daïri réside, est plus commerçante et plus populeuse; on y compte six cent mille habitans. *Voyez* la carte de l'Asie.

la mer, commandé par M. Boutin. Il ne trouva fond que tout proche de l'île. Elle est très-escarpée, mais couverte, depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic qu'une muraille, la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable, sur lesquelles il est possible de débarquer; c'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier, des bateaux d'une forme tout à fait chinoise. La vue de nos vaisseaux, qui passoient à une petite portée de canon, avoit sans doute effrayé les ouvriers, et ils avoient fui dans le bois, dont leur chantier n'étoit pas éloigné de cinquante pas; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture : ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent en été avec des provisions dans cette île, pour y construire des bateaux, qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude; car, après que nous eûmes doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier qui n'avoient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts,

à l'exception de deux ou trois, auxquels nous ne parûmes inspirer aucune crainte. Je désirois trouver un mouillage, pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courans assez violens nous éloignoient de terre. La nuit approchoit, et la crainte où j'étois d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avois expédié sous le commandement de M. Boutin, m'obligea de lui ordonner, par un signal, de revenir à bord, au moment où il alloit débarquer sur le rivage. Je ralliai l'Astrolabe, qui étoit beaucoup dans l'ouest, où elle avoit été entraînée par les courans, et nous passâmes la nuit dans un calme occasionné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptoient la brise du large.

Les vents nous furent constamment contraires les jours suivans. Le 2 juin, nous eûmes connoissance de deux bâtimens japonais, dont un passa à la portée de notre voix; ils avoient vingt hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues, de la forme de celles de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avoit un seul mât très-élevé, planté au milieu, et qui paroissoit n'être qu'un fagot de mâtereaux réunis par des cercles de cuivre et des rostures. Sa voile étoit de toile; les lés n'en étoient point

cousus, mais lacés dans le sens de la longueur. Cette voile me parut immense; et deux focs avec une civadière composoient le reste de sa voilure. Une petite galerie de trois pieds de largeur régnoit en saillie sur les deux côtés de ce bâtiment, et se prolongeoit depuis l'arrière jusqu'au tiers de la longueur; elle portoit sur la tête des baux qui étoient saillans et peints en vert. Le canot, placé en travers de l'avant, excédoit de sept ou huit pieds la largeur du vaisseau, qui avoit d'ailleurs une tonture très-ordinaire, une poupe plate avec deux petites fenêtres, fort peu de sculpture, et ne ressembloit aux sommes chinoises que par la manière d'attacher le gouvernail avec des cordes. Sa galerie latérale n'étoit élevée que de deux ou trois pieds au dessus de la flottaison; et les extrémités du canot devoient toucher à l'eau dans les roulis. Tout me fit juger que ces bâtimens n'étoient pas destinés à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y seroit pas sans danger dans les grosses mers, pendant un coup de vent : il est vraisemblable que les Japonais ont, pour l'hiver, des embarcations plus propres à braver le mauvais tems. Nous passâmes si près de ce bâtiment, que nous observâmes jusqu'à la physionomie des individus; elle n'exprima jamais la crainte, pas même l'étonnement: ils ne changèrent de route que, lorsqu'à portée de

pistolet de l'Astrolabe, ils craignirent d'aborder cette frégate. Ils avoient un petit pavillon japonais blanc, sur lequel on lisoit des mots écrits verticalement. Le nom du vaisseau étoit une espèce de tambour placé à côté du mât de ce pavillon. L'Astrolabe le héla en passant : nous ne comprîmes pas plus sa réponse qu'il n'avoit compris notre question ; et il continua sa route au sud, bien empressé sans doute d'aller annoncer la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des mers où aucun navire européen n'avoit pénétré jusqu'à nous. Le lendemain nous essuyâmes un très-mauvais tems, et nous aperçûmes à différentes époques de la journée, sept bâtimens chinois, mâtés comme celui que j'ai décrit, mais sans galerie latérale, et, quoique plus petits, d'une construction plus propre à soutenir le mauvais tems : ils ressembloient absolument à celui qu'aperçut le capitaine King lors du troisième voyage de Cook ; ayant de même les trois bandes noires dans la partie concave de leur voile ; du port également de trente ou quarante tonneaux, avec huit hommes d'équipage. Pendant la force du vent, nous en vîmes un à sec ; son mât, nu comme ceux des *chasse-marées*, n'étoit arrêté que par deux haubans, et un étai qui portoit sur l'avant : car ces bâtimens n'ont point de beaupré, mais seu-

lement un mâtereau de huit ou dix pieds d'élévation, posé verticalement, auquel les Chinois gréent une petite misaine comme celle d'un canot. Toutes ces sommes couroient au plus près, babord amures, le cap à l'ouest-sud-ouest; et il est probable qu'elles n'étoient pas éloignées de la terre, puisque ces bâtimens ne naviguent jamais que le long des côtes. La journée du lendemain fut extrêmement brumeuse; nous aperçûmes encore deux bâtimens japonais, et ce ne fut que le 6 que nous eûmes connoissance du cap Noto, et de l'île Jootsisima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le tems étoit clair et l'horizon très-étendu; quoiqu'à six lieues de la terre, nous en distinguions les détails, les arbres, les rivières et les éboulemens. Des îlots ou rochers que nous côtoyâmes à deux lieues, et qui étoient liés entr'eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous empêchèrent d'approcher plus près de la côte. Cette île est petite, plate, mais bien boisée et d'un aspect fort agréable : je crois que sa circonférence n'excède pas deux lieues; elle nous a paru très-habitée. Nous avons remarqué entre les maisons des édifices considérables; et auprès d'une espèce de château qui étoit à la pointe du sud-ouest, nous avons distingué des fourches patibulaires, ou au moins des piliers,

avec une large poutre posée dessus en travers; peut-être ces piliers avoient-ils une toute autre destination : il seroit assez singulier que les usages des Japonais, si différens des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point (1). Les jours

(1) A l'exception des Chinois et des Hollandais, tous les peuples de la terre sont si sévérement exclus du Japon, que nous avons très-peu de voyageurs qui aient pu pénétrer dans cet empire. Avant Thunberg, Kœmpfer étoit pour le Japon ce que Chardin est pour la Perse. Kœmpfer y a accompagné en 1691, en qualité de médecin, l'ambassade de la compagnie hollandaise. Saint François Xavier, mort à Sancian, sur les côtes de la Chine, et d'autres jésuites, nous ont aussi laissé des notions précieuses sur ce peuple. Selon ces missionnaires, les Japonais surpassent en vertus et en probité les Chinois, et toutes les autres nations découvertes jusqu'ici. Tous ces voyageurs assurent que les crimes sont rares au Japon, mais qu'ils y sont très-sévérement punis : les supplices y sont barbares; les nobles qui se piquent de courage, qui sont jaloux de sauver l'honneur de leur famille, et qui ne veulent point périr de la main du bourreau, s'ouvrent le ventre dès qu'ils sont condamnés à mort, ou qu'ils craignent de l'être. Quelques-uns en reçoivent l'ordre du prince, surtout pour les crimes d'état; d'autres fois la décapitation est la peine capitale. Alors, quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans son propre logement : mais, comme il y a toujours une espèce de honte à

suivans, tantôt enveloppés dans les brumes, tantôt jouissant du plus beau ciel, nous reconnûmes le cap Noto sur la côte occidentale du

---

recevoir la mort de la main d'autrui, la plupart demandent la permission de se fendre le ventre. Les parens, les amis se réunissent alors autour du coupable, qui se pare de ses plus riches habits; il parle avec véhémence sur la situation déplorable où il se trouve; d'un air tranquille, il se découvre le ventre, et s'y fait une ouverture en croix! Nouveau Caton, de sa main il déchire ses propres entrailles; mais tout l'opprobre de son crime est alors entièrement effacé, et sa famille même rentre dans tous ses biens, parce qu'il est mort en brave.

Les supplices affectés aux dernières classes du peuple, sont la croix et le feu. Les seigneurs, les pères, les maris ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, sur leurs enfans et sur leurs femmes. Les maîtres répondent des fautes de leurs domestiques: quoiqu'ils n'aient pas droit de vie et de mort sur leurs serviteurs, ils ont une très-grande autorité sur eux, et s'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, la loi les absout, en donnant une preuve de la faute pour laquelle ils les ont tués. Un père condamne son fils à la mort, sans changer de visage, et sans cesser d'être père, mais heureusement ces cas sont très-rares, parce que rien n'égale les soins des pères et mères pour l'éducation de leurs enfans, et le respect de ceux-ci pour les parens qui leur ont donné le jour.

Le code pénal de cet empire n'admet que les

Japon. De là nous courûmes au nord-ouest pour nous en éloigner ; et le 11 juin, nous eûmes connoissance de la côte de Tartarie. Le

---

punitions corporelles, la mort, la prison, la confiscation des biens et des charges; il ne veut point de peine pécuniaire. Quoique les Japonais aient plusieurs tortures pour arracher à un criminel l'aveu de son crime, ils n'en ont pas encore trouvé d'assez fortes pour lui faire révéler ses complices. Lorsque le coupable est convaincu et condamné à mort, il est attaché à une croix ou jeté au feu, suivant la grandeur de son crime. Selon Kœmpfer, au moment du supplice, les criminels gardent ordinairement le plus grand sang-froid; et après ces sanglantes exécutions, les jeunes gens font parade de leur adresse, et l'essai de la bonté de leurs sabres sur les cadavres des suppliciés : ils les hachent en petits morceaux, et les laissent ensuite ensevelir. Par une autre coutume bizarre de cet empire, le véritable coupable n'est pas toujours puni, et on l'est quelquefois pour les fautes des autres : de sorte que souvent les chefs de famille sont condamnés pour les fautes de leurs serviteurs, les pères et mères pour celles de leurs enfans, et *les ottonas* ou magistrats des rues, pour les crimes des chefs de famille de leurs arrondissemens. Il faut dire cependant que, dans ces circonstances, le juge qui, dans tout ce qui concerne la sûreté publique, est ordinairement un substitut du gouverneur de la province ou des grandes villes, a toujours égard à la nature du crime, à la condition de la personne qui l'a commis, et à la portion de peine que chacun

point de la côte sur lequel nous attérîmes, est précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantcheoux : c'est une terre très-

---

doit supporter en qualité de supérieur, de parent ou de voisin. Quant aux différends entre particuliers, ils se terminent ordinairement bien vîte par la médiation d'arbitres choisis de part et d'autre : le juge décide promptement ; il ne suit guères d'autre règle que celle du bon sens, les formes en sont très-expéditives, et nullement hérissées de procédures.

Selon le père Charlevoix, la grandeur d'ame, la noblesse des sentimens, le mépris de la vie, une noble fierté, un véritable amour de la patrie, une sage économie, la justice, la patience et la bonté sont l'apanage des peuples de cet empire. Le pauvre y voit sans envie la fortune des puissans et des riches ; ses désirs sont aussi bornés que ses besoins : il se contente de peu, et se dédommage des richesses par la haute idée qu'il a de sa dignité d'homme. Mais il est sensible à la moindre injure : très-délicat sur le point d'honneur, il se tiendra offensé d'une parole peu mesurée que lui aura adressée un seigneur, et il lui en marquera son ressentiment. Tout Japonais est dans la persuasion que celui qui craint la mort est indigne de vivre.

Cette nation offre enfin des usages bien extraordinaires, et même des actions héroïques. Le père Charlevoix cite un exemple rare de piété filiale, le voici. Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, et ne subsistoit qu'avec le produit de leur travail. Ces trois enfans ayant appris qu'on venoit

élevée, que nous aperçûmes à vingt lieues de distance. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur. J'approchai jusqu'à quatre-vingts brasses de la côte;

---

de publier une loi qui accordoit une somme considérable à quiconque livreroit un voleur à la justice; pour mettre leur mère à son aise, ils conviennent entr'eux qu'un des trois passera pour le voleur, et sera conduit comme tel au juge par les deux autres: ils tirent au sort; il tombe sur le plus jeune. La mère attendrie sur la situation de cet infortuné, dit à ses frères de faire tous leurs efforts pour le voir: ils sont assez heureux pour pénétrer dans sa prison; ils l'embrassent, ils l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat les ayant aperçu par hasard, et étonné d'un spectacle si nouveau, fait des recherches; il va aux informations sur ces deux délateurs, il les fait suivre exactement, et apprend que leur mère vient de dire qu'elle *aimoit mieux mourir de faim, que de conserver sa vie au prix de celle de son fils.* Le magistrat, surpris à un point qu'on peut imaginer, fait venir le prisonnier, lui fait mille questions pour l'obliger de se couper; mais n'en pouvant venir à bout, il déclare enfin qu'il sait tout: il va faire son rapport au *coubo* qui, charmé d'une action aussi héroïque, voulut voir ces trois frères, assigna au plus jeune quatre mille cinq cents liv. de rente, et quinze cents liv. à chacun des autres. *Voyez* sur cet empire, le tome II, pages 280—300.

elle étoit très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On appercevoit sur la cime des plus hautes montagnes, de la neige, mais en très-petite quantité; on n'y voyoit d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensâmes que les Tartares Mantchoux, qui sont nomades et pasteurs, préféroient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons, où leurs troupeaux trouvoient une nourriture plus abondante. Dans cette longueur de côte de plus de quarante lieues, nous ne rencontrâmes l'embouchure d'aucune rivière. J'aurois cependant désiré de relâcher, afin que nos botanistes et nos lithologistes pussent observer cette terre et ses productions : mais la côte étoit droite; et puisqu'il y avoit quatre-vingt-quatre brasses d'eau à une lieue, il auroit fallu vraisemblablement s'approcher à deux ou trois encâblures du rivage pour trouver un fond de vingt brasses, et alors nous n'aurions plus été en appareillage avec les vents du large. Je me flattois de trouver un lieu plus commode, et je continuai ma route avec le plus beau tems et le ciel le plus clair dont nous eussions joui depuis notre départ d'Europe.

Les journées du 15 et du 18 juin 1787, furent très-brumeuses : nous nous éloignâmes peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connoissance dans les éclaircies; mais ce dernier jour

sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse; nous découvrîmes le continent, qui s'étendoit de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après dans le sud, une grande terre qui alloit rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entr'elle et le continent une ouverture de quinze degrés. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain; et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvoit être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent, et gouverner au sud-sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu, avoit occasionné notre erreur : nous le vîmes se dissiper; ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je fis route, toute la nuit, sur l'espace de mer qu'elle avoit paru occuper, et au jour rien

ne se montra à nos yeux. Les jours suivans nous prolongeâmes, sur une étendue de plus de vingt lieues, la côte de Tartarie, dont la pureté de l'air nous permit d'apercevoir toutes les formes parfaitement prononcées, mais sans découvrir nulle part l'apparence d'une baie. Nous vîmes un sommet de montagne dont la forme étoit absolument celle d'une table; je lui en ai donné le nom, afin qu'il fût reconnu des navigateurs. Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune trace d'habitation; pas une seule pirogue ne s'étoit détachée de la côte; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres, qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonais : ces peuples pourroient y former de brillantes colonies; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers; ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.

Le 23, les vents s'étoient fixés au nord-est : je me décidai à faire route pour une baie que je voyois dans l'ouest-nord-ouest, et où il étoit vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir, par vingt-quatre brasses,

fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai.*

Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon ; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avoient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étoient hospitaliers, et nos forces suffisoient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnoître cette terre ; dont notre imagination étoit occupée depuis notre départ de France : c'étoit la seule partie du Globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook ; et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours, le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous étoit prouvé que le Kastrikum n'avoit jamais navigué sur la côte de Tartarie ; et nous nous flattions de trouver, dans le cours de cette campagne, de nouvelles preuves de cette vérité.

Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonaises, avoient tracé le détroit de Tessoy, déterminé

déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie, et de celle des États, avoient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il étoit nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables. La latitude de la baie de Ternai étoit précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avoient abordé les Hollandais; néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade; elles sont séparées entr'elles par des côteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printems le plus frais n'a jamais offert en France des nuances d'un vert si vigoureux et si varié; et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paroissoit aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitans. Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étoient tournées vers le rivage; mais nous n'apercevions que des cerfs et des ours qui paissoient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avoit de descendre; les armes furent préparées avec autant d'activité que si nous eussions

eu à nous défendre contre des ennemis; et, pendant qu'on faisoit ces dispositions, des matelots pêcheurs avoient déjà pris à la ligne douze ou quinze morues. Les habitans des villes se peindroient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante : les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes; et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. Je donnai ordre aussitôt d'enfermer les salaisons, et de les garder pour des circonstances moins heureuses; je fis préparer des futailles pour les remplir d'une eau fraîche et limpide qui couloit en ruisseau dans chaque anse; et j'envoyai chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits oignons, du céleri et de l'oseille. Le sol étoit tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses; la plupart étoient en fleur : on rencontroit à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnoient le sommet des montagnes; les chênes ne commençoient qu'à mi-côte, et ils diminuoient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchoient de la mer; les bords des rivières et des ruisseaux étoient plantés de

saules, de bouleaux, d'érables; et sur la lisière des grands bois on voyoit des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençoient à nouer. Notre surprise redoubloit lorsque nous songions qu'un excédent de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les lois n'y sévissent pas contre des pères assez barbares pour noyer et détruire leurs enfans (1); et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudroit plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions à la vérité, à chaque pas, des traces d'hommes marquées par des destructions; plusieurs arbres coupés avec des instrumens tranchans; les vestiges des ravages du feu paroissoient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avoient été élevés par des chasseurs au coin des bois. On rencontroit aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cousus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada; des raquettes propres à marcher sur la neige : tout enfin nous fit

(1) *Voyez*, sur ce fait, le sentiment de M. de Guignes, page 313 de ce volume; et celui de M. Sonnerat, tome III, page 382.

juger que des Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse; qu'en ce moment ils étoient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivoit dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

Trois canots des deux frégates, remplis d'officiers et de passagers, abordèrent dans l'anse aux Ours à six heures et demie; et à sept heures, ils avoient déjà tiré plusieurs coups de fusil sur différentes bêtes sauvages qui s'étoient enfoncées très-promptement dans les bois. Trois jeunes faons furent seuls victimes de leur inexpérience : la joie bruyante de nos nouveaux débarqués auroit dû leur faire gagner des bois inaccessibles, dont ils étoient peu éloignés. Ces prairies, si ravissantes à la vue, ne pouvoient presque pas être traversées; l'herbe épaisse y étoit élevée de trois ou quatre pieds, en sorte qu'on s'y trouvoit comme noyé, et dans l'impossibilité de diriger sa route. On avoit d'ailleurs à craindre d'y être piqué par des serpens, dont nous avions rencoutré un grand nombre sur le bord des ruisseaux, quoique nous n'eussions fait aucune expérience sur la qualité de leur venin. Cette terre n'étoit donc pour nous qu'une magnifique solitude; les plages de sable du

rivage étoient seules praticables, et par-tout ailleurs on ne pouvoit, qu'avec des fatigues incroyables, traverser les plus petits espaces. La passion de la chasse les fit cependant franchir à M. de Langle et à plusieurs autres officiers ou naturalistes, mais sans aucun succès; et nous pensâmes qu'on n'en pouvoit obtenir qu'avec une extrême patience, dans un grand silence, et en se postant à l'affût sur le passage des ours et des cerfs, marqué par leurs traces. Ce plan fut arrêté pour le lendemain; il étoit cependant d'une exécution difficile, et l'on ne fait guères dix mille lieues par mer pour aller se morfondre dans l'attente d'une proie au milieu d'un marais rempli de maringouins : nous en fîmes néanmoins l'essai le 25 juin 1787, après avoir inutilement couru toute la journée; mais chacun ayant pris poste à neuf heures, et à dix heures du soir, instant auquel, selon nous, les ours auroient dû être arrivés, rien n'ayant paru, nous fûmes obligés d'avouer généralement que la pêche nous convenoit mieux que la chasse. Nous y obtînmes effectivement plus de succès. Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offroit un lieu commode pour étendre la seine, et avoit un ruisseau auprès duquel notre cuisine étoit établie; les poissons n'avoient qu'un saut à faire

des bords de la mer dans nos marmites. Nous prîmes des morues, des grondins, des truites, des saumons, des harengs, des plies; nos équipages en eurent abondamment à chaque repas : ce poisson, et les différentes herbes qui l'assaisonnèrent, pendant les trois jours de notre relâche, furent au moins un préservatif contre les atteintes du scorbut; car personne de l'équipage n'en avoit eu jusqu'alors aucun symptôme, malgré l'humidité froide occasionnée par les brumes presque continuelles, que nous avions combattue avec des brasiers placés sous les hamacs des matelots, lorsque le tems ne permettoit pas de faire branle-bas.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche, que nous découvrîmes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs têtes étoient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avoient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendoient de petites monnoies chinoises et différens bijoux de cuivre. Des rassades bleues étoient répandues et comme semées dans ce tombeau; nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent,

du poids de deux gros chacun, que nous aprîmes par la suite être des pendans d'oreilles; une hache de fer, un couteau du même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'étoit encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvoit guères donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument : sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie des Français; elle ne consistoit qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau; on avoit laissé entr'eux un vide, pour y déposer les deux cadavres : nous eûmes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte (1). Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue laissée auprès de ce monument nous annonçoit qu'ils y venoient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore aperçue.

Les monnoies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples

(1) *Voyez* sur les tombeaux tartares, tome x, page 510.

sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique; et comme ces peuples n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entr'eux ne peuvent-ils pas faire conjecturer que les hommes, dans le même degré de civilisation, et sous les mêmes latitudes, adoptent presque les mêmes usages, et que, s'ils étoient exactement dans les mêmes circonstances, ils ne différeroient pas plus entr'eux que les loups du Canada ne diffèrent de ceux de l'Europe ?

Le spectacle ravissant que nous présentoit cette partie de la Tartarie orientale, n'avoit cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes que celles de France, et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage. Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits cristaux,

des roches roulées; voilà les échantillons que les lits des rivières nous ont offerts, sans que nous ayons pu y voir la moindre trace des métaux. La mine de fer, qui est généralement répandue sur tout le Globe, ne paroissoit que décomposée en chaux, servant, comme un vernis, à colorer différentes pierres. Les oiseaux de mer et de terre étoient aussi fort rares; nous vîmes cependant des corbeaux, des tourterelles, des cailles, des bergeronettes, des hirondelles, des gobe-mouches, des albatros, des goélands, des macareux, des butors et des canards; mais la Nature n'étoit point animée par les vols innombrables d'oiseaux qu'on rencontre en d'autres pays inhabités. A la baie de Ternai, ils étoient solitaires, et le plus sombre silence régnoit dans l'intérieur des bois. Les coquilles n'étoient pas moins rares; nous ne trouvâmes sur le sable que des détrimens de moules, de lépas, de limaçons et de pourpres.

Enfin, le 27 juin au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une incription qui contenoit la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de quarante brasses, sable vaseux, et assez près pour distinguer l'embouchure du plus

petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues, avec le plus beau tems que les navigateurs puissent désirer. Les brumes et les calmes nous contrarièrent jusqu'au 4 juillet 1787. Nous prîmes dans ce tems plus de huit cents morues. J'ordonnai de saler et de mettre en bariques l'excédant de notre consommation. La drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre étoit si belle, qu'il paroissoit très-possible qu'elles continssent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi formées dans le talon. Cette rencontre rend très-vraisemblable le récit des jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale : mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée ; car, plus au nord, le pays est trop dépourvu d'habitans pour qu'on puisse y effectuer un pareil travail, puisqu'après avoir parcouru deux cents lieues de cette côte, souvent à la portée du canon, et toujours à une petite distance de terre, nous n'avons aperçu ni pirogues ni maisons ; et nous n'avons vu, lorsque nous sommes descendus à terre, que les traces de quelques chasseurs, qui ne paroissent pas s'établir dans les lieux que nous visitions.

Le 4 juillet 1787, à trois heures du matin, il se fit une belle éclaircie. Nous relevâmes la terre jusqu'au nord-est un quart nord, et nous avions, par notre travers, à deux mille dans l'ouest-nord-ouest, une grande baie dans laquelle couloit une rivière de quinze à vingt toises de largeur. Un canot de chaque frégate, aux ordres de Mrs Vaujuas et Darbaud, fut armé pour aller la reconnoître. Mrs de Monneron, la Martinière, Rollin, Bernizet, Collignon, l'abbé Mongès et le père Receveur s'y embarquèrent : la descente étoit facile, et le fond montoit graduellement jusqu'au rivage. L'aspect du pays est à peu près le même que celui de la baie de Ternai; et quoiqu'à trois degrés plus au nord, les productions de la terre, et les substances dont elle est composée, n'en diffèrent que très-peu.

Les traces d'habitans étoient ici beaucoup plus fraîches; on voyoit des branches d'arbres coupées avec un instrument tranchant, auxquelles les feuilles vertes tenoient encore; deux peaux d'élans, très-artistement tendues sur de petits morceaux de bois, avoient été laissées à côté d'une petite cabane qui ne pouvoit loger une famille, mais qui suffisoit pour servir d'abri à deux ou trois chasseurs; et peut-être y en avoit-il un petit nombre que la crainte avoit fait fuir dans les bois. M. de Vaujuas crut

devoir emporter une de ces peaux; mais il laissa en échange des haches et autres instrumens de fer, d'une valeur centuple de la peau d'élan, qui me fut envoyée. Le rapport de cet officier, et celui des différens naturalistes, ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

Nous nous en éloignâmes avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Nous donnâmes plusieurs coups de drague en partant, et nous prîmes des huîtres, auxquelles étoient attachées des poulettes, petites coquilles bivalves que très-communément on rencontre pétrifiées en Europe, et dont on n'a trouvé l'analogue que depuis quelques années dans les mers de Provence; de gros buccins, beaucoup d'oursins de l'espèce commune, une grande quantité d'étoiles et d'holothuries, avec de très-petits morceaux d'un joli corail. La brume et le calme nous obligèrent à mouiller à une lieue plus au large, par quarante-quatre brasses, fond de sable vaseux. Nous continuâmes à prendre des morues; mais c'étoit un foible dédommagement de la perte du tems pendant lequel la saison s'écouloit trop rapidement, eu égard au désir que nous avions d'explorer entièrement cette mer.

Enfin le 5, malgré la brume, la brise ayant fraîchi du sud-ouest, je mis à la voile.

Le 6, nous eûmes à lutter contre des vents contraires. J'étois résolu à reconnoître la côte de Tartarie jusqu'au cinquantième degré de latitude, et ensuite de retourner vers le Jesso et l'Oku-Jesso, bien certain, s'ils n'existoient pas, de remonter au moins les Kuriles (1), en avançant vers l'est; mais le 7 au matin, nous eûmes connoissance d'une île qui paroissoit très-étendue sur notre droite. Nous n'en distinguions aucune pointe, et ne pouvions discerner que des sommets qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçoient que nous étions déjà assez avancés dans le canal qui la sépare du continent. Je pensai d'abord que c'étoit l'île Ségalien, dont la partie méridionale avoit été placée par les géographes deux degrés trop au nord; et je jugeai que, si je dirigeois ma route dans le canal, je serois forcé de le suivre jusqu'à sa sortie dans la mer d'Okhotsk, à cause de l'opiniâtreté des vents du sud, qui, pendant cette saison, règnent constamment dans ces parages. Cette situation eût mis un obstacle invincible au désir que j'avois d'explorer entièrement cette mer; et après avoir levé la carte la plus exacte de la côte de Tartarie,

(1) *Voyez* sur ces îles, le tome x, page 345.

il ne me restoit, pour effectuer ce plan, qu'à prolonger à l'ouest les premières îles que je rencontrerois, jusqu'au quarante-quatrième degré : en conséquence, je dirigeai ma route vers le sud-est.

L'aspect de cette terre étoit bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevoit que des rochers arides, dont les cavités conservoient encore de la neige ; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses qui pouvoient, comme celle du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

Il nous fallut ensuite naviguer à tâtons dans ce canal, enveloppés d'une brume si épaisse, que notre horizon ne s'étendoit guères qu'à une portée de fusil. J'attendois, avec la plus vive impatience, une éclaircie pour prendre le parti qui devoit décider cette question : elle se fit le 11 après midi. Ce n'est que dans ces parages à brume, que l'on voit, bien rarement à la vérité, des horizons d'une très-grande étendue, comme si la Nature vouloit, en quelque sorte,

compenser, par des instans de la plus vive clarté, les ténèbres profondes et presque éternelles qui sont répandues sur toutes ces mers. Le rideau se leva à deux heures après midi, et nous relevâmes des terres depuis le nord un quart nord-est, jusqu'au nord un quart nord-ouest.

L'éloignement où j'étois de cette côte lorsque je l'aperçus pour la première fois, m'avoit induit en erreur; mais en l'approchant davantage, je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre par quatorze brasses, sable vaseux, à deux milles d'une petite anse dans laquelle couloit une rivière. Nous étions auprès de l'île Tchoka (1). M. de Langle, qui avoit mouillé une heure avant moi, se rendit tout de suite à mon bord; il avoit déjà débarqué ses canots et chaloupes, et il me proposa de descendre avant la nuit, pour reconnoître le terrain, et savoir s'il y avoit espoir de tirer quelques informations des habitans. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes, et deux insulaires qui paroissoient s'enfuir vers les bois. J'acceptai la proposition de M. de Langle: je le priai de recevoir à sa

---

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

suite M. Boutin et l'abbé Mongès; et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées, et nos chaloupes débarquées, j'armai la biscayenne, commandée par M. de Clonard, suivi de Mrs Duché, Prevost et Collignon, et je leur donnai ordre de se joindre à M. de Langle, qui avoit déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très-peu de tems, car le feu y étoit encore allumé; aucun des meubles n'en avoit été enlevé : on y voyoit une portée de petits chiens, dont les yeux n'étoient pas encore ouverts; et la mère, qu'on entendoit aboyer dans les bois, faisoit juger que les propriétaires de ces cases n'étoient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différens outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires; persuadé qu'après son rembarquement les habitans y retourneroient, et que nos présens leur prouveroient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même tems étendre la seine, et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en falloit aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il alloit retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent

leur

leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étoient deux vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbre, assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avoient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différoit peu de celle des Chinois : d'autres n'avoient qu'une longue robe qui fermoit entièrement, au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensoit de porter des caleçons. Leur tête étoit nue, et chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours; ils avoient les faces et le toupet rasés, tous les cheveux du derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *penzé ou penesé*. Tous avoient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étoient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires, celui auquel les autres témoignoient le plus d'égards, avoit les yeux dans un très-mauvais état : il portoit autour de sa tête un garde-vue pour se garantir de la trop

grande clarté du soleil. Les manières de ces habitans étoient graves, nobles et très-affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avoit apporté avec lui, et leur fit entendre, par signes, que la nuit l'obligeoit de retourner à bord, mais qu'il désiroit beaucoup les retrouver le lendemain, pour leur faire de nouveaux présens. Ils firent signe, à leur tour, qu'ils dormoient dans les environs, et qu'ils seroient exacts au rendez-vous.

Nous crûmes généralement qu'ils étoient les propriétaires d'un magasin de poissons que nous avions rencontré sur le bord de la petite rivière, et qui étoit élevé sur des piquets, à quatre ou cinq pieds au dessus du niveau du terrain. M. de Langle en le visitant, l'avoit respecté comme les cabanes abandonnées; il y avoit trouvé du saumon, du hareng, séché et fumé, avec des vessies remplies d'huile, ainsi que des peaux de saumon, minces comme du parchemin. Ce magasin étoit trop considérable pour la subsistance d'une famille, et il jugea que ces peuples faisoient commerce de ces divers objets. Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étois à terre avec la chaloupe et le grand canot, avant le lever du

soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de tems après; ils venoient du nord, où nous avions jugé que leur village étoit situé : ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptâmes vingt et un habitans. Dans ce nombre se trouvoient les propriétaires des cabanes, que les effets laissés par M. de Langle avoient rassurés; mais pas une seule femme, et nous avons lieu de croire qu'ils en sont très-jaloux. Nous entendions des chiens aboyer dans les bois; ces animaux étoient vraisemblablement restés auprès des femmes. Nos chasseurs voulurent y pénétrer; mais les insulaires nous firent les plus vives instances pour nous détourner de porter nos pas vers le lieu d'où venoient ces aboiemens; et dans l'intention où j'étois de leur faire des questions importantes, voulant leur inspirer de la confiance, j'ordonnai de ne les contrarier sur rien.

M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi, et avant que notre conversation avec les insulaires eût commencé, elle fut précédée de présens de toute espèce. Ils paroissoient ne faire cas que des choses utiles : le fer et les étoffes prévaloient sur tout; ils connoissoient les métaux comme nous; ils préféroient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étoient fort pauvres; trois ou quatre

seulement avoient des pendans d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avois trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avois pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornemens étoient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paroissoient chinois ou japonais; celles-ci étoient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étoient couverts, les rassades et les briquets, venoient du pays des Mantcheoux, et ils prononçoient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant ensuite que nous avions tous du papier et un crayon à la main, pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différens objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avoient devinés, me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenoit le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau.

Ils paroissoient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes; ils ne craignirent même pas de les demander; mais ils étoient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné : il est évident que leurs idées sur le vol ne différoient pas des nôtres, et je n'aurois pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendoit même jusqu'à ne pas ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avoit été aussi abondante que celle de la veille : nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudroient.

Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leurs pays et celui des Mantcheoux. Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est, vis à vis, et dans la même direction, il figura son île; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venoit de tracer son propre pays : il avoit laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on appercevoit du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvoit y passer. Au sud de cette île,

il en avoit figuré une autre, et avoit laissé un détroit, en indiquant que c'étoit encore une route pour nos vaisseaux. Sa sagacité pour deviner nos questions étoit très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçoient, prit un de nos crayons avec du papier; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka* et *Ségalien*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçoient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaires pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien : mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour des petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisoient guères en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de

débarquer par-tout, qu'on mettoit à terre pour faire cuire les alimens et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposoit souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avoit été dit, qu'ils se procuroient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien (1) ; et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontoient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisoit ce commerce. Tous les autres insulaires étoient témoins de cette conversation, et approuvoient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit étoit fort large ; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée : il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figuroit ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade ; en les écartant davantage, que cette seconde largeur

(1) *Voyez* la carte de l'Asie. Ce fleuve est aussi nommé, par la plupart des géographes, *Saghalien Oula Hotun*, *Amur*, *Amour*, *etc.*

étoit celle du fleuve Ségalien ; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'étoit la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissoit de connoître la profondeur de l'eau ; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique : il parut nous comprendre ; il plaça une main au dessus de l'autre, à la distance de cinq ou six pouces : nous crûmes qu'il nous indiquoit ainsi la profondeur du fleuve Ségalien ; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restoit à savoir s'il avoit représenté des profondeurs absolues ou relatives ; car, dans le premier cas, ce détroit n'auroit eu qu'une brasse ; et ce peuple, dont les embarcations n'avoient jamais approché nos vaisseaux, pouvoit croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisoient, comme trois ou quatre pouces suffisoient à leurs pirogues : mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissemens là dessus. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il étoit de la plus grande importance de reconnoître si l'île que nous prolongions étoit celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'*île Ségalien,* sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le

lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine qui l'avoit découverte et y avoit mis pied à terre le premier.

Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Nous n'en avons pas rencontré, depuis notre départ de France, qui ait plus excité notre curiosité et notre admiration. Nous savions que les nations les plus nombreuses, et peut-être le plus anciennement policées, habitent les contrées qui avoisinent ces îles; mais il ne paroît pas qu'elles les aient jamais conquises, parce que rien n'a pu tenter leur cupidité; et il étoit très-contraire à nos idées de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la terre et qui n'a point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves, et peut-être une intelligence plus étendue que chez aucune nation de l'Europe. Assurément les connoissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celle des vingt et un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle : mais chez les peuples de ces îles, les connoissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples d'Europe; tous les individus y

paroissent avoir reçu la même éducation. Ce n'étoit plus cet étonnement stupide des Indiens de la baie des Français : nos arts, nos étoffes attiroient l'attention des insulaires de la baie de Langle; ils retournoient en tous sens ces étoffes; ils en causoient entr'eux, et cherchoient à découvrir par quel moyen on étoit parvenu à les fabriquer. La navette leur est connue : j'ai rapporté un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables aux nôtres; mais le fil en est fait avec de l'écorce d'un saule très-commun dans leur île, et qui m'a paru différer peu de celui de France. Quoiqu'ils ne cultivent pas la terre, ils profitent, avec la plus grande intelligence, de ses productions spontanées. Nous avons trouvé dans leurs cabanes beaucoup de racines d'une espèce de lis, que nos botanistes ont reconnue être le lis jaune ou *la saranne* du Kamtschatka. Ils les font sécher, et c'est leur provision d'hiver. Il y avoit aussi beaucoup d'ail et d'angélique; on trouve ces plantes sur la lisière des bois. Notre court séjour ne nous permit pas de reconnoître si ces insulaires ont une forme de gouvernement, et nous ne pourrions là dessus que hasarder des conjectures : mais on ne peut douter qu'ils n'aient beaucoup de considération pour les vieillards, et que leurs mœurs ne soient très-douces; et certai-

nement, s'ils étoient pasteurs, et qu'ils eussent de nombreux troupeaux, je ne me formerois pas une autre idée des usages et des mœurs des patriarches. Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et velus d'une manière remarquable : leur taille est petite ; je n'en ai observé aucun de cinq pieds cinq pouces, et plusieurs avoient moins de cinq pieds. Ils permirent à nos peintres de les dessiner ; mais ils se refusèrent constamment au désir de M. Rollin, notre chirurgien, qui vouloit prendre les différentes dimensions de leur corps : ils crurent peut-être que c'étoit une opération magique ; car on sait, par les voyageurs, que cette idée de magie est très-répandue à la Chine et dans la Tartarie, et qu'on y a traduit devant les tribunaux plusieurs missionnaires, accusés d'être magiciens, pour avoir imposé les mains sur des enfans, lorsqu'ils les baptisoient. Ce refus, et leur obstination à cacher et éloigner de nous leurs femmes, sont les seuls reproches que nous ayons à leur faire. Nous pouvons assurer que les habitans de cette île forment un peuple policé, mais si pauvre, que de long-tems ils n'auront à craindre ni l'ambition des conquérans, ni la cupidité des négocians : un peu d'huile et du poisson séché sont de bien minces objets

d'exportation. Nous ne traitâmes que de deux peaux de martres; nous vîmes des peaux d'ours et de loups marins, morcelées et taillées en habits, mais en très-petit nombre : les pelleteries de ces îles seroient d'une bien petite importance pour le commerce. Nous trouvâmes des morceaux de charbon de terre roulés sur le rivage, mais pas un seul caillou qui contînt de l'or, du fer ou du cuivre. Je suis très-porté à croire qu'ils n'ont aucune mine dans leurs montagnes. Tous les bijoux d'argent de ces vingt et un insulaires ne pesoient pas deux onces; et une médaille avec une chaîne d'argent, que je mis au cou d'un vieillard qui sembloit être le chef de cette troupe, leur parut d'un prix inestimable. Chacun des habitans avoit au pouce un fort anneau, ressemblant à une gimblette ; ces anneaux étoient d'ivoire, de corne ou de plomb. Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois; saluent comme eux, et l'on sait que ce salut consiste à se mettre à genoux et à se prosterner jusqu'à terre ; leur manière de s'asseoir sur des nattes est la même; ils mangent, comme eux, avec de petites baguettes. S'ils ont avec les Chinois et avec les Tartares une origine commune, leur séparation d'avec ces peuples est bien ancienne, car ils ne leur ressemblent en rien par l'extérieur, et bien peu par les habitudes morales.

Les Chinois que nous avions à bord n'entendoient pas un seul mot de la langue de ces insulaires; mais ils comprirent parfaitement celle de deux Tartares Mantcheoux, qui, depuis quinze ou vingt jours, avoient passé du continent sur cette île, peut-être pour faire quelque achat de poisson.

Nous ne les rencontrâmes que dans l'après-midi; leur conversation se fit de vive voix avec un de nos Chinois qui savoit très-bien le tartare : ils lui firent absolument les mêmes détails de la géographie du pays, dont ils changèrent seulement les noms, parce que vraisemblablement chaque langue a les siens. Les vêtemens de ces Tartares étoient de nankin gris, pareils à ceux des coulis ou porte-faix de Macao. Leur chapeau étoit pointu et d'écorce; ils avoient la touffe des cheveux ou le *penesé* à la chinoise: leurs manières et leur physionomie étoient bien moins agréables que celles des habitans de l'île. Ils dirent qu'ils habitoient à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien. Tous ces rapports, joints à ce que nous avions vu sur la côte de Tartarie, prolongée de si près par nos vaisseaux, nous firent penser que les bords de la mer de cette partie de l'Asie ne sont presque pas habités, depuis le quarante-deuxième degré, ou les limites de la Corée, jusqu'au fleuve

Ségalien ; que des montagnes, peut-être inaccessibles, séparent cette contrée maritime du reste de la Tartarie, et qu'on n'y aborderoit que par mer, en remontant quelques rivières, quoique nous n'en eussions aperçu aucune d'une certaine étendue (1). Les cabanes de ces insulaires sont bâties avec intelligence : toutes les précautions y sont prises contre le froid ; elles sont en bois, revêtues d'écorce de bouleau, surmontées d'une charpente couverte en paille séchée et arrangée comme le chaume de nos maisons de paysans ; la porte est très-basse et placée dans le pignon ; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit, qui donne issue à la fumée ; de petites banquettes ou planches, élevées de huit ou dix pouces, règnent au pourtour, et l'intérieur est parqueté avec des nattes. La cabane que je viens de décrire, étoit située au milieu d'un bois de rosiers, à cent pas du bord de la mer : ces arbustes étoient en fleur, ils exhaloient une odeur délicieuse ; mais elle ne pouvoit compenser la puanteur du poisson et de l'huile, qui auroit prévalu sur tous les

(1) Ces insulaires n'ont jamais donné à entendre qu'ils fissent quelque commerce avec la côte de Tartarie, connue d'eux, puisqu'ils l'ont dessinée, mais seulement avec le peuple qui habite à huit journées, dans le haut du fleuve Ségalien.

parfums de l'Arabie. Nous voulûmes connoître si les sensations agréables de l'odorat sont comme celles du goût, dépendantes de l'habitude. Je donnai à l'un des vieillards dont j'ai parlé, un flacon rempli d'une eau de senteur très-suave; il le porta à son nez, et marqua pour cette eau la même répugnance que nous éprouvions pour son huile. Ils avoient sans cesse la pipe à la bouche; leur tabac étoit d'une bonne qualité, à grandes feuilles : j'ai cru comprendre qu'ils le tiroient de la Tartarie; mais ils nous ont expliqué clairement que leurs pipes venoient de l'île qui est au sud, sans doute du Japon. Notre exemple ne put les engager à respirer du tabac en poudre; et c'eût été leur rendre un mauvais service, que de les accoutumer à un nouveau besoin. Ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu dans leur langue le mot *chip* (1), pour

---

(1) *Vaisseau* s'appelle encore dans cet idiome *kahani*, ce qui a un rapport tout aussi singulier avec le mot allemand *kahn; tsita*, oiseau ou chant d'oiseau, et en allemand *zwitschern;* oui se dit *hi;* non, *houaka*, ce qui ressemble à l'*ouk* grec. La Pérouse dit que quelques mots semblables ne peuvent pas faire conclure une origine commune. Il sembleroit à d'autres qu'on peut en conclure tout le contraire. Qu'on eût donné à Bailli *chip*, *kahn*, *toû*, *tri* et quelques autres, nous aurions vu quel parti il en eût

un vaisseau ; *toú, tri,* pour les nombres deux et trois. Ces expressions anglaises ne seroient-elles pas une preuve que quelques mots semblables dans des langues diverses ne suffisent pas pour indiquer une origine commune?

Le lendemain nous partîmes à la pointe du jour, et jusqu'au 19 nous louvoyâmes au milieu des brumes. A deux heures après midi de ce même jour, sur la côte occidentale de l'île que nous longions, nous laissâmes tomber l'ancre. J'ai nommé cette baie, la meilleure dans laquelle nous ayons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing;* elle est située par 48 degrés 59 minutes latitude au nord, et 140 degrés 32 minutes de longitude orientale. Nos canots

---

tiré dans son *atlantide;* car ces gens-ci sont précisément ses *atlantes.* Du reste, le langage de ces peuples est assez doux et assez riche en voyelles : ils nomment *etou* le nez, *tsara* la bouche, *chapa* les cheveux, *tay pompé* la main, *tsiga* le membre viril, *chipouille* les parties féminines, *ambé* les cuisses. Ils ont des noms différens pour les doigts des mains et pour ceux des pieds; ils nomment *tassiro* un grand coutelas, *tetarape* une sorte de tunique, *tama* un grain de verre bleu, *tamoni* un chien, *naye* rivière, *tsouhou* le soleil, *tebaïra* le vent, *oroa* le froid, *mahouni* le rosier; *etaro*, c'est dormir; *mouaro*, ronfler, etc.

y abordèrent à quatre heures du soir, au pied de dix ou douze cabanes, placées sans aucun ordre, à une assez grande distance les unes des autres, et à cent pas environ du bord de la mer. Elles étoient un peu plus considérables que celles que j'ai décrites; on avoit employé à leur construction les mêmes matériaux; mais elles étoient divisées en deux chambres : celle du fond contenoit tous les petits meubles du ménage, le foyer, et la banquette qui règne autour; mais celle de l'entrée, absolument nue, paroissoit destinée à recevoir les visites; les étrangers n'étant pas vraisemblablement admis en présence des femmes. Quelques officiers en rencontrèrent deux qui avoient fui et s'étoient cachées dans les herbes. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avoient craint d'être dévorées; elles étoient cependant sous la garde d'un insulaire, qui les ramenoit chez elles, et qui sembloit vouloir les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses, la supérieure peinte ou tatouée en bleu; car il n'a pas été possible de s'en assurer : leurs jambes étoient nues; une longue robe de chambre de toile les enveloppoit; et comme elles avoient pris un bain dans la

rosée des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, permit au dessinateur de rendre toutes leurs formes qui étoient peu élégantes: leurs cheveux avoient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'étoit point rasé, tandis qu'il l'étoit chez les hommes.

M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidoient à les pousser à l'eau; et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formoient l'équipage étoient Mantcheoux, et qu'ils étoient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions étoit une île; ils lui donnèrent le même nom; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvoit faire ce trajet en deux jours, et coucher tous les soirs à terre. Ainsi tout ce qu'on nous avoit déjà dit dans la baie de Langle, fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servoit d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce

de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours; les ossemens de ces animaux étoient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps (1), et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits; et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux, devoient retracer les victoires qu'ils avoient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se trouvoit le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y étoit aussi commun, et chaque cabane avoit son magasin; nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantcheoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillemens, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présens les Tartares et

(1) *Voyez* le tome x, page 546.

les insulaires ; ils étoient de retour à huit heures trois quarts, et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

Le 20 juillet 1787, la journée fut très-belle ; nous reconnûmes parfaitement la côte qui s'étendoit nord et sud ; nous la prolongeâmes à une petite lieue ; et à sept heures du soir, une brume épaisse nous ayant enveloppés, nous mouillâmes par trente-sept brasses, fond de vase et de petits cailloux. La côte étoit beaucoup plus montueuse et plus escarpée que dans la partie méridionale. Nous n'aperçûmes ni feu ni habitation ; et comme la nuit approchoit, nous n'envoyâmes point de canot à terre : mais nous prîmes, pour la première fois depuis que nous avions quitté la Tartarie, huit ou dix morues ; ce qui sembloit annoncer la proximité du continent, que nous avions perdu de vue depuis les 49 degrés de latitude.

Obligé de suivre l'une ou l'autre côte, j'avois donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manquer le détroit, s'il en existoit un vers l'est ; ce qui demandoit une extrême attention, à cause des brumes qui ne nous laissoient que de très-courts intervalles de clarté : aussi m'y suis-je en quelque sorte collé, et ne m'en suis-je jamais éloigné de plus de deux lieues, depuis la baie de Langle, jusqu'au fond du canal. Mes

conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie étoient tellement fondées, qu'aussitôt que notre horizon s'étendoit un peu, nous en avions une parfaite connoissance. Le canal commença à se rétrécir par les 50 degrés, et il n'eut plus que douze ou treize lieues de largeur.

Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre, par trente-sept brasses, fond de vase. J'étois par le travers d'une petite rivière; on voyoit à trois lieues au nord un pic très-remarquable; sa base est sur le bord de la mer, et son sommet, de quelque côté qu'on l'aperçoive, conserve la forme la plus régulière; il est couvert d'arbres et de verdure jusqu'à la cime : je lui ai donné le nom de *pic la Martinière*, parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupation principale.

Comme, en prolongeant la côte de l'île depuis la baie d'Estaing, je n'avois aperçu aucune habitation, je voulus éclaircir mes doutes à ce sujet; je fis armer quatre canots des deux frégates, commandés par M. de Clonard, capitaine de vaisseau, et je lui donnai ordre d'aller reconnoître l'anse dans laquelle couloit la petite rivière dont nous apercevions le ravin. Il étoit de retour à huit heures du soir, et il ramena, à mon grand étonnement, tous ses canots pleins

de saumons, quoique les équipages n'eussent ni lignes ni filets. Cet officier me rapporta qu'il avoit abordé à l'embouchure d'un ruisseau, dont la largeur n'excédoit pas quatre toises, ni la profondeur un pied; qu'il l'avoit trouvé tellement rempli de saumons, que le lit en étoit tout couvert, et que nos matelots, à coups de bâton, en avoient tué douze cents dans une heure : il n'avoit d'ailleurs rencontré que deux ou trois abris abandonnés, qu'il supposoit avoir été élevés par des Tartares Mantcheoux, venus, suivant leur coutume, du continent, pour commercer dans le sud de cette île. La végétation étoit encore plus vigoureuse que dans les baies où nous avions abordé, les arbres étoient d'une plus forte dimension; le céleri et le cresson croissoient en abondance sur les bords de cette rivière; c'étoit la première fois que nous rencontrions cette dernière plante depuis notre départ de Manille. On auroit pu aussi ramasser de quoi remplir plusieurs sacs de baies de genièvre; mais nous donnâmes la préférence aux herbes et aux poissons. Nos botanistes firent une ample collection de plantes assez rares; et nos lithologistes rapportèrent beaucoup de cristaux, de spath, et d'autres pierres curieuses : mais ils ne rencontrèrent ni marcassites, ni pyrites, rien enfin qui annonçât que ce pays eût aucune mine

de métal. Les sapins et les saules étoient en beaucoup plus grand nombre que le chêne, l'érable, le bouleau et l'azerolier; et si d'autres voyageurs ont descendu un mois après nous sur les bords de cette rivière, ils y auront cueilli beaucoup de groseilles, de fraises et de framboises, qui étoient encore en fleur.

Pendant que les équipages de nos canots faisoient à terre cette abondante moisson, nous prenions à bord beaucoup de morues; et ce mouillage de quelques heures nous donna des provisions fraîches pour une semaine. Je nommai cette rivière *le ruisseau du Saumon;* et j'appareillai à la pointe du jour. Je continuai à prolonger de très-près cette île, qui ne se terminoit jamais au nord, quoique chaque pointe un peu avancée que j'apercevois m'en laissât l'espoir. Le 23, nous observâmes 50 deg. 54 min. de latitude nord, et notre longitude n'avoit presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevâmes par cette latitude une très-bonne baie, la seule, depuis que nous prolongions cette île, qui offrît aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du canal. Quelques habitations paroissoient çà et là sur le rivage, auprès d'un ravin qui marquoit le lit d'une rivière un peu plus considérable que celles que nous avions déjà vues: je ne jugeai pas à propos de recon-

noître plus particulièrement cette baie, que j'ai nommée *baie de la Jonquière;* j'en ai cependant traversé la largeur. A une lieue au large, la sonde donna trente-cinq brasses, fond de vase : mais j'étois si pressé, et un tems clair dont nous jouissions étoit si rare et si précieux pour nous, que je crus ne devoir l'employer qu'à m'avancer vers le nord. Depuis que nous avions atteint le 50e degré de latitude nord, j'étois revenu entièrement à ma première opinion; je ne pouvois plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47 degrés, et qui, d'après le rapport des naturels, devoit s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54 degrés, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du Monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne seroit que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52 degrés. J'étois trop avancé pour ne pas vouloir reconnoître ce détroit, et savoir s'il est praticable. Je commençois à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuoit avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étoient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable.

En effet, nous nous assurâmes par la suite

que le fond de ce canal formoit un talus du sud au nord ; à peu près comme un fleuve dont l'eau diminue en avançant vers sa source. Le fond s'élevoit rapidement de trois brasses par lieue, et je calculois de cette manière qu'il nous restoit à peine six lieues, en supposant un attérissement graduel pour rencontrer le fond du golfe ; mais tout se réduit, comme on le verra, à une barre, qui est encore cachée par un peu d'eau, et qui ferme tout à fait le détroit, sans laisser ni chenal ni passage quelconque. Un jour, sans doute, ce banc venant à s'élever au dessus de la mer, joindra l'île au continent de Tartarie.

Les vents du sud qui soufflent violemment dans ce canal, et y règnent plus fixement que les vents alisés entre les Tropiques, nous firent éprouver quelques avaries et de grandes fatigues. Nous mîmes cependant deux canots à la mer pour sonder. Ils étoient commandés, l'un par M. Boutin, et l'autre par M. de Vaujuas. Le premier revint bientôt après ; le second, qui s'étoit écarté vers le nord pour atteindre le point le plus éloigné que l'état de la mer lui permit de sonder, tarda davantage. Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour qu'à minuit : déjà la mer étoit agitée ; et n'ayant pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à la baie des Français, je commençois à être dans la plus vive

inquiétude. Son retour me parut une compensation de la très-mauvaise situation où se trouvoient nos vaisseaux; car, à la pointe du jour, nous fûmes forcés d'appareiller. La mer étoit si grosse, que nous employâmes quatre heures à lever notre ancre : la tournevire, la marguerite, cassèrent; le cabestan fut brisé : par cet événement, trois hommes furent grièvement blessés; nous fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvoient supporter. Heureusement quelques légères variations du sud au sud-sud-ouest et au sud-sud-est nous furent favorables, et nous nous élevâmes, en vingt-quatre heures, de cinq lieues.

Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paroissoit très-profonde, et offroit un mouillage sûr et commode : nous manquions absolument de bois, et notre provision d'eau étoit fort diminuée; je pris le parti d'y relâcher, et je fis signal à l'Astrolabe de sonder en avant. Nous mouillâmes à la pointe du nord de cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, fond de vase. M. de Langle ayant de suite fait mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle offroit le meilleur abri possible derrière

quatre îles qui la garantissoient des vents du large. Il étoit descendu dans un village de Tartares, où il avoit été très-bien accueilli ; il avoit découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvoit tomber en cascade dans nos chaloupes ; et ces îles, dont le bon mouillage ne devoit être éloigné que de trois encâblures, étoient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour ; et nous y mouillâmes à huit heures du matin, par six brasses, fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries*.

L'impossibilité reconnue de débarquer au nord de l'île Ségalien, ouvroit un nouvel ordre d'événemens devant nous. La baie de Castries, dans laquelle nous venions de mouiller, est située au fond d'un golfe, et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangar (1), la seule porte dont nous fussions certains pour sortir des mers du Japon. Il falloit tenter, avant la fin de la belle saison, de faire ce trajet périlleux au milieu des brumes, dans un canal étroit, où le louvoyage étoit extrêmement difficile. Nous eussions pu attendre la mousson du nord, qui pouvoit être retardée jusqu'en novembre, mais

(1) *Voyez* la carte de l'Asie.

je ne m'arrêtai pas un instant à cette dernière idée; je crus au contraire devoir redoubler d'activité, en tâchant de pourvoir, dans le plus court espace de tems possible, à nos besoins d'eau et de bois; et j'annonçai que notre relâche ne seroit que de cinq jours. Le première opération la plus importante, étoit la vérification de la marche de nos horloges marines; et nos voiles étoient à peine serrées, que nos astronomes avoient déjà établi leurs instrumens sur une île située à très-peu de distance de nos vaisseaux; je lui ai donné le nom d'*île de l'Observatoire :* elle devoit aussi fournir à nos charpentiers le bois dont nous étions presque dépourvus. Une perche graduée fut fixée dans l'eau, au pied de l'observatoire, pour faire connoître la hauteur de la marée. Les travaux astronomiques se suivoient sans interruption; mais la mal-adresse d'un charpentier détruisit toutes les espérances que nous en concevions; il coupa, auprès de la tente astronomique, un arbre qui, en tombant, brisa la lunette d'un quart de cercle, dérangea la pendule de comparaison, et rendit presque nuls les travaux des deux jours précédens. Les astronomes, forcés par cet événement, de se livrer à des observations de curiosité, nous accompagnèrent, les deux derniers jours, dans nos différentes courses.

La baie de Castries est la seule, de toutes celles que nous avons visitées sur la côte de Tartarie, qui mérite la qualification de baie; elle assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais tems, et il seroit possible d'y passer l'hiver; mais il est très-difficile d'y aborder, même en canot, lorsque la mer est basse : on a d'ailleurs à lutter contre des herbes (1) entre lesquelles il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent aux efforts des canotiers une résistance invincible.

Il n'y a point de mer plus fertile en *fucus* de différentes espèces, et la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte, ni plus fourrée. Un très-grand enfoncement sur le bord duquel étoit le village tartare, et que nous supposâmes d'abord assez profond pour recevoir nos vaisseaux, parce que la mer étoit haute lorsque nous mouillâmes au fond de la baie, ne fut plus pour nous, deux heures après, qu'une vaste prairie d'herbes marines ; on y voyoit sauter des saumons qui sortoient d'un ruisseau dont les eaux se perdoient dans ces herbes, et

(1) Ces herbes marines ou *fucus* sont absolument les mêmes que celles qui servent, à Marseille, à emballer les différentes caisses d'huile ou de liqueur : c'est *le goémon*, *goesmon* ou *gouesmon*, dont il a été si souvent parlé dans cet Ouvrage.

où nous en avons pris plus de deux mille en un jour.

Les habitans, dont ce poisson est la subsistance la plus abondante et la plus assurée, voyoient les succès de notre pêche sans inquiétude, parce qu'ils étoient certains, sans doute, que la quantité en est inépuisable. Nous débarquâmes au pied de leur village, le lendemain de notre arrivée dans la baie; M. de Langle nous y avoit précédé, et ses présens nous y procurèrent des amis.

On ne peut rencontrer, dans aucune partie du Monde, une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage, avec quelques autres habitans. Il se prosterna jusqu'à terre en nous saluant, à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane, où étoient sa femme, ses belles-filles, ses enfans, et ses petits-enfans. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir; et une petite graine, que nous n'avons pu reconnoître, fut mise dans une chaudière sur le feu avec du saumon, pour nous être offerte. Cette graine est leur mets le plus précieux : ils nous firent comprendre qu'elle venoit du pays des Mantcheoux; ils donnent exclusivement ce nom aux peuples qui habitent à sept ou huit journées dans le haut du fleuve

Ségalien, et qui communiquent directement avec les Chinois. Ils firent comprendre, par signes, qu'ils étoient de la nation des Orotchys; et nous montrant quatre pirogues étrangères, que nous avions vues arriver le même jour dans la baie, et qui s'étoient arrêtées devant leur village, ils en nommèrent les équipages *des Bitchys;* ils nous désignoient que ces derniers habitoient plus au sud, mais peut-être à moins de sept à huit lieues : car ces nations, comme celles du Canada, changent de nom et de langage à chaque bourgade. Ces étrangers, dont je parlerai plus en détail, avoient allumé du feu sur le sable, au bord de la mer, auprès du village des Orotchys; ils y faisoient cuire leur graine et leur poisson dans une chaudière de fer, suspendue par un crochet de même métal à un trépied formé par trois bâtons liés ensemble. Ils arrivoient du fleuve Ségalien, et rapportoient dans leur pays, des nankins et de la graine qu'ils avoient eu probablement en échange de l'huile, du poisson séché, et peut-être de quelques peaux d'ours ou d'élans, seuls quadrupèdes, avec les chiens et les écureuils, dont nous ayons aperçu les dépouilles.

Ce village des Orotchys étoit composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur,

proprement entaillés dans les angles; une charpente assez bien travaillée soutenoit la toiture, formée par des écorces d'arbre. Une banquette, comme celle des cases de l'île Ségalien, régnoit autour de l'appartement; et le foyer étoit placé de même au milieu, sous une ouverture assez large pour donner issue à la fumée. Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entr'elles dans la plus grande union et la plus parfaite confiance. Nous avons vu partir une de ces familles pour un voyage de quelque durée; car elle n'a point reparu pendant les cinq jours que nous avons passé dans cette baie. Les propriétaires mirent quelques planches devant la porte de leur maison, pour empêcher les chiens d'y entrer, et la laissèrent remplie de leurs effets. Nous fûmes bientôt tellement convaincus de l'inviolable fidélité de ces peuples, et du respect, presque religieux, qu'ils ont pour les propriétés, que nous laissions au milieu de leurs cabanes, et sous le sceau de leur probité, nos sacs pleins d'étoffes, de rassades, d'outils de fer, et généralement de tout ce qui servoit à nos échanges, sans que jamais ils aient abusé de notre extrême confiance; et nous sommes partis de cette baie avec l'opinion, qu'ils ne soupçonnoient même pas que le vol fût un crime.

Chaque

Chaque cabane étoit entourée d'une sécherie de saumons, qui restoient exposés sur des perches à l'ardeur du soleil, après avoir été boucanés pendant trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case : les femmes chargées de cette opération ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

Ils faisoient leur pêche dans la même rivière que nous, avec des filets ou des dards; et nous leur voyions manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon, qu'ils dépouilloient avec beaucoup d'adresse; ils suçoient le mucilage de ces parties, comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivoient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avoit été très-abondante; alors les femmes cherchoient avec la même avidité les poissons entiers, et en dévoroient, d'une manière aussi dégoûtante, les parties mucilagineuses, qui leur paroissoient le mets le plus exquis. C'est à la baie de Castries que nous apprîmes l'usage du bourrelet de plomb ou d'os que ces peuples, ainsi que ceux de l'île Ségalien, portent comme une bague au pouce : il leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon avec un couteau

tranchant qu'ils portent tous, pendu à leur ceinture.

Leur village étoit construit sur une langue de terre basse et marécageuse, exposée au nord, et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver; mais à l'opposite et de l'autre côté du golfe, sur un endroit plus élevé, à l'exposition du midi, et à l'entrée d'un bois, étoit un second village, composé de huit cabanes, plus vastes et mieux construites que les premières. Au dessus, et à une très-petite distance, nous avons visité trois jourtes, ou maisons souterraines, absolument semblables à celles des Kamtschadales; elles étoient assez étendues pour contenir, pendant la rigueur du froid, les habitans de huit cabanes. Enfin, sur une des ailes de cette bourgade, on trouvoit plusieurs tombeaux, mieux construits et aussi grands que les maisons: chacun d'eux renfermoit trois, quatre ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques morceaux étoient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples, étoient suspendus dans l'intérieur de ces monumens, dont la porte, en bois, se fermoit avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports.

Leurs maisons étoient remplies d'effets comme

les tombeaux; rien de ce qui leur sert n'en avoit été enlevé : les habillemens, les fourrures, les raquettes, les arcs, les flèches, les piques, tout étoit resté dans ce village désert, qu'ils n'habitent que pendant la mauvaise saison. Ils passent l'été de l'autre côté du golfe où ils étoient, et d'où ils nous voyoient entrer dans les cases, descendre même dans l'intérieur des tombeaux, sans que jamais ils nous y aient accompagnés, sans qu'ils aient témoigné la moindre crainte de voir enlever leurs meubles, qu'ils savoient cependant exciter beaucoup nos désirs, parce que nous avions déjà fait plusieurs échanges avec eux. Nos équipages n'avoient pas moins vivement senti que les officiers, le prix d'une confiance aussi grande; et le déshonneur et le mépris eussent couvert l'homme qui eût été assez vil pour commettre le plus léger vol.

Il étoit évident que nous n'avions visité les Orotchys que dans leurs maisons de campagne, où ils faisoient leur récolte de saumon, qui, comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux si peu de peaux d'élans, que je suis porté à croire que la chasse y est peu abondante. Je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de lis jaune ou de *saranne*, que les

femmes arrachent sur la lisière des bois, et qu'elles font sécher auprès de leur foyer.

On auroit pu penser qu'une si grande quantité de tombeaux, car nous en trouvions sur toutes les îles et dans toutes les anses, annonçoit une épidémie récente qui avoit ravagé ces contrées, et réduit la génération actuelle à un très-petit nombre d'hommes : mais je suis porté à croire que les différentes familles dont cette nation est composée, étoient dispersées dans les baies voisines, pour y pêcher et sécher du saumon, et qu'elles ne se rassemblent que l'hiver; elles apportent alors leur provision de poisson pour subsister jusqu'au retour du soleil. Il est plus vraisemblable de supposer que le respect religieux de ces peuples pour les tombeaux de leurs ancêtres les porte à les entretenir, à les réparer, et à retarder ainsi, peut-être pendant plusieurs siècles, l'effet inévitable de la lime du tems. Je n'ai aperçu aucune différence extérieure entre les habitans. Il n'en est pas de même des morts, dont les cendres reposent d'une manière plus ou moins magnifique, suivant leurs richesses; il est assez probable que le travail d'une longue vie suffit à peine aux frais d'un de ces somptueux mausolées, qui n'ont cependant qu'une magnificence relative, et dont on se feroit une très-fausse idée, si on les comparoit

aux monumens des peuples plus civilisés. Les corps des habitans les plus pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur un théâtre soutenu par des piquets de quatre pieds de hauteur : mais tous ont leurs arcs, leurs flèches, leurs filets, et quelques morceaux d'étoffes auprès de leurs monumens; et ce seroit vraisemblablement un sacrilége de les enlever.

Ces peuples sembleroient, ainsi que ceux de l'île Ségalien, ne reconnoître aucun chef, et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfans, offroient à nos yeux un spectacle touchant: mais nos sens étoient révoltés par l'odeur fétide de ce saumon, dont les maisons, ainsi que leurs environs, se trouvoient remplis. Les os en étoient épars, et le sang répandu autour du foyer; des chiens avides, quoiqu'assez doux et familiers, léchoient et dévoroient ces restes. Ce peuple est d'une mal-propreté et d'une puanteur révoltantes; il n'en existe peut-être pas de plus foiblement constitué, ni d'une physionomie plus éloignée des formes auxquelles nous atta-

chons l'idée de la beauté : leur taille moyenne est au dessous de quatre pieds dix pouces ; leur corps est grêle, leur voix foible et aiguë, comme celle des enfans ; ils ont les os des joues saillans ; les yeux petits, chassieux, et fendus diagonalement ; la bouche large ; le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux, et ils les tressent à peu près comme nous. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules, et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes, dont il seroit assez difficile de les distinguer, si une légère différence dans l'habillement, et une gorge qui n'est serrée par aucune ceinture, n'annonçoient leur sexe : elles ne sont cependant assujetties à aucun travail forcé qui ait pu, comme chez les Indiens de l'Amérique, altérer l'élégance de leurs traits, si la Nature les eût pourvues de cet avantage. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfans, à qui elles donnent à teter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans : ma surprise fut extrême d'en voir un de cet âge, qui, après avoir bandé un petit arc, tiré assez juste une flèche, donné des coups de bâton à un chien, se jeta sur le sein de

sa mère, et y prit la place d'un enfant de cinq à six mois, qui s'étoit endormi sur ses genoux.

Ce sexe paroît jouir parmi eux d'une assez grande considération. Ils n'ont jamais conclu aucun marché avec nous sans le consentement de leurs femmes : les pendans d'oreilles d'argent, et les bijoux de cuivre servant à orner leurs habits, sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les chemises des charretiers. Si elle descend au dessous du genou, ils n'ont point de caleçon. Dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descend jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de loup marin, mais ils les conservent pour l'hiver; et ils portent dans tous les tems, et à tout âge, même à la mamelle, une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac, et une pipe.

Le costume des femmes est un peu différent; elles sont enveloppées d'une large robe de nankin, ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied, et il est quelque-

fois bordé d'une frange de petits ornemens de cuivre, qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement, ne se pêchent pas en été, et pèsent trente ou quarante livres. Ceux que nous venions de prendre au mois de juillet, étoient du poids de trois ou quatre livres seulement; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensoient ce désavantage : nous croyons tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs. Nous ne pouvons parler de la religion de ce peuple, n'ayant aperçu ni temples ni prêtres, mais peut-être quelques idoles, grossièrement sculptées, suspendues au plancher de leurs cabanes : elles représentoient des enfans, des bras, des mains, des jambes, et ressembloient beaucoup aux *ex-voto* de plusieurs de nos chapelles de campagne. Il seroit possible que ces simulacres, que nous avons peut-être faussement pris pour des idoles, ne servissent qu'à leur rappeler le souvenir d'un enfant dévoré par des ours, ou de quelque chasseur blessé par ces animaux : il n'est cependant guères vraisemblable qu'un peuple si foiblement constitué soit exempt de superstition. Nous avons soupçonné qu'ils nous prenoient quelquefois pour des sorciers; ils répondoient avec inquiétude, quoiqu'avec politesse, à nos différentes questions; et lorsque nous tracions des

caractères sur le papier, ils sembloient prendre les mouvemens de la main qui écrivoit pour des signes de magie, et se refusoient à répondre à ce que nous leur demandions, en faisant entendre que c'étoit un mal. Nos présens ne pouvoient vaincre leurs préjugés à cet égard; ils ne les recevoient même qu'avec répugnance, et ils les refusoient souvent avec opiniâtreté. Je crus m'appercevoir qu'ils désiroient peut-être plus de délicatesse dans la manière de les leur offrir; et, pour vérifier si ce soupçon étoit fondé, je m'assis dans une de leurs cases, et après avoir approché de moi deux petits enfans de trois ou quatre ans, et leur avoir fait quelques légères caresses, je leur donnai une pièce de nankin, couleur de rose, que j'avois apportée dans ma poche. Je vis les yeux de toute la famille témoigner une vive satisfaction; et je suis certain qu'ils auroient refusé ce présent si je le leur eusse directement adressé. Le mari sortit de sa case, et rentra bientôt après avec son plus beau chien, qu'il me pria d'accepter; je le refusai, en cherchant à lui faire comprendre qu'il lui seroit plus utile qu'à moi : mais il insista; et, voyant que c'étoit sans succès, il fit approcher les deux enfans qui avoient reçu le nankin, et appuyant leurs petites mains sur le dos du chien, il me fit entendre que je ne devois pas refuser ses

enfans. La délicatesse de ces manières ne peut exister que chez un peuple policé. Je crois que la civilisation d'une nation qui n'a ni troupeaux ni culture, ne peut aller au delà. Je dois faire observer que les chiens sont leur bien le plus précieux : ils les attèlent à de petits traîneaux fort légers, très-bien faits, absolument semblables à ceux des Kamtschadales. Ces chiens, de l'espèce des chiens-loups, sont forts quoique d'une taille moyenne, extrêmement dociles, très-doux, et paroissent avoir le caractère de leurs maîtres; tandis que ceux du Port-des-Français, beaucoup plus petits, mais de la même espèce, étoient sauvages et féroces. Un chien de ce port, que nous avions pris et conservé pendant plusieurs mois à bord, se vautroit dans le sang lorsqu'on tuoit un bœuf ou un mouton; il couroit sur les poules comme un renard : il avoit plutôt les inclinations d'un loup que celles d'un chien domestique. Il tomba à la mer pendant la nuit, dans un fort roulis, poussé peut-être par quelque matelot dont il avoit dérobé la ration.

Les voyageurs dont les quatre pirogues étoient échouées dans le village, avoient excité notre curiosité, ainsi que leur pays des Bitchys au sud de la baie de Castries. Nous employâmes toute notre adresse à les questionner sur la géographie

du pays : nous traçâmes sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom, qu'ils appellent aussi *Tchoka*, vis à vis de cette même côte, et nous laissâmes un passage entre deux. Ils prirent le crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnoient à entendre qu'après être sortis du fleuve, ils avoient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venoient de tracer; puis arrachant, au fond de la mer, de l'herbe dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe étoit rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avoit aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avoient traversé. Ce rapport fait sur les lieux par des voyageurs qui sortoient du fleuve, rapport si conforme au résultat de ce que nous avions vu, puisque nous ne nous étions arrêtés que par les six brasses, ne nous laissa aucun doute. Pour qu'on puisse concilier ce récit avec celui des peuples de la baie de Langle, il suffit qu'à mer haute il reste, dans quelques points du banc, des ouvertures avec trois ou quatre pieds d'eau, quantité plus que suffisante pour leurs pirogues. Comme c'étoit cependant une question intéressante, et qu'elle n'avoit point été résolue directement devant moi, je fus à terre

le lendemain, et nous eûmes par signes une conversation dont le résultat fut le même. Enfin, M. de Langle et moi chargeâmes M. Lavaux, qui avoit une sagacité particulière pour s'exprimer et comprendre les langues étrangères, de faire de nouvelles recherches. Il trouva les Bitchys invariables dans leur rapport; et j'abandonnai alors le projet que j'avois formé d'envoyer ma chaloupe jusqu'au fond du golfe, qui ne devoit être éloigné de la baie de Castries que de dix ou douze lieues. Ce plan auroit d'ailleurs eu de grands inconvéniens : la plus petite brise du sud fait grossir la mer, dans le fond de cette manche, au point qu'un bâtiment qui n'est pas ponté, court risque d'être rempli par les lames, qui brisent souvent comme sur une barre; d'ailleurs, les brumes continuelles et l'opiniâtreté des vents du sud rendoient l'époque du retour de la chaloupe fort incertaine, et nous n'avions pas un instant à perdre. Ainsi, au lieu d'envoyer la chaloupe éclaircir un point de géographie sur lequel il ne pouvoit me rester aucun doute, je me proposai de redoubler d'activité pour sortir enfin du golfe dans lequel nous naviguions depuis trois mois, que nous avions exploré presque entièrement jusqu'au fond, traversé plusieurs fois dans tous les sens, et sondé constamment, autant pour notre sûreté que pour ne laisser

rien à désirer aux géographes. La sonde pouvoit seule nous guider au milieu des brumes dans lesquelles nous avons été si long-tems enveloppés; elles n'ont pas lassé du moins notre patience, et nous n'avons pas laissé un seul point des deux côtes sans relèvement. Il ne nous restoit plus qu'un point intéressant à éclaircir, celui de l'extrémité méridionale de l'île Ségalien, que nous connoissions seulement jusqu'à la baie de Langle, par 47 degrés 49 minutes; et j'avoue que j'en aurois peut-être laissé le soin à d'autres, s'il m'eût été possible de débouquer, parce que la saison s'avançoit, et que je ne me dissimulois pas l'extrême difficulté de remonter deux cents lieues au vent, dans un canal aussi étroit, plein de brumes, et où les vents du sud n'avoient jamais varié que de deux quarts vers l'est ou vers l'ouest. Je savois, à la vérité, par la relation du Kastrikum, que les Hollandais avoient eu des vents de nord au mois d'août : mais il faut observer qu'ils avoient navigué sur la côte orientale de leur prétendu Jesso; que nous, au contraire, nous étions engolfés entre deux terres dont l'extrémité se trouvoit dans les mers à mousson, et que cette mousson règne sur les côtes de Chine et de Corée jusqu'au mois d'octobre.

Il nous paroissoit que rien ne pouvoit détourner les vents de la première impulsion qu'ils avoient reçue : ces réflexions ne me rendoient que plus ardent à hâter notre départ, et j'en avois fixé irrévocablement l'époque au 2 août. Le tems qui nous restoit jusqu'à ce moment fut employé à reconnoître quelque partie de la baie, ainsi que les différentes îles dont elle est formée. Nos naturalistes firent des courses sur tous les points de la côte qui paroissoient devoir satisfaire notre curiosité. M. de Lamanon lui-même, qui avoit essuyé une longue maladie, et dont la convalescence étoit très-lente, voulut nous accompagner : les laves, et autres matières volcaniques, dont il apprit que ces îles étoient formées, ne lui permirent pas de songer à sa foiblesse. Il reconnut, avec l'abbé Mongès et le père Receveur, que la plus grande partie des substances des environs de la baie et des îles qui en forment l'entrée, étoient des laves rouges, compactes ou poreuses; des basaltes gris, en table ou en boule; et enfin des tras ou pouzzolanes (1), qui paroissoient n'avoir pas été attaqués par le feu, mais qui avoient fourni la matière des laves et des basaltes qui s'étoient fondus dans le fourneau. Différentes cristalli-

(1) *Voy.* le Buffon de M. Sonnini, tom. XIV, pag. 244.

sations se rencontroient parmi ces matières volcaniques, dont l'éruption étoit jugée très-ancienne. Ils ne purent découvrir les cratères des volcans : un séjour de plusieurs semaines eût été nécessaire pour étudier et suivre les traces qui pouvoient y conduire.

M. de la Martinière parcourut, avec son activité ordinaire, les ravins, le cours des rivières, pour chercher, sur les bords, des plantes nouvelles; mais il ne trouva que les mêmes espèces qu'il avoit rencontrées dans les baies de Ternai et de Suffren, et en moindre quantité. Au mois de juillet 1787, la végétation étoit à peu près au point où on la voit aux environs de Paris, vers le 15 de mai : les fraises et les framboises étoient encore en fleur, le fruit des groseilliers commençoit à rougir; et le céleri, ainsi que le cresson, étoient très-rares. Nos conchyliologistes furent plus heureux : ils trouvèrent des huîtres feuilletées, extrêmement belles, d'une couleur vineuse et noire, mais si adhérentes au rocher, qu'il falloit beaucoup d'adresse pour les en détacher; leurs feuilles étoient si minces, qu'il nous a été très-difficile d'en conserver d'entières : nous prîmes aussi à la drague quelques buccins d'une belle couleur, des peignes, de petites moules de l'espèce la plus commune, ainsi que différentes cames.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs gélinottes, quelques canards sauvages, des cormorans, des guillemots, des bergeronettes blanches et noires, un petit gobe-mouche d'un bleu azuré, que nous n'avons trouvé décrit par aucun ornithologiste; mais toutes ces espèces étoient peu répandues. La nature de tous les êtres vivans est comme engourdie dans ces climats presque toujours glacés, et les familles y sont peu nombreuses. Le cormoran, le goéland, qui se réunissent en société sous un ciel plus heureux, vivent ici solitaires sur la cime des rochers. Un deuil affligeant et sombre semble régner sur le bord de la mer, et dans les bois, qui ne retentissent que du croassement de quelques corbeaux, et servent de retraite à des aigles à tête blanche, et à d'autres oiseaux de proie. Le martinet, l'hirondelle de rivage, paroissent seuls être dans leur vraie patrie: on en voyoit des nids et des vols sous tous les rochers qui forment des voûtes au bord de la mer. Je crois que l'oiseau le plus généralement répandu sur tout le Globe est l'hirondelle de cheminée ou de rivage, ayant rencontré l'une ou l'autre espèce dans tous les pays où j'ai abordé.

Quoique je n'aie point fait creuser la terre, je crois qu'elle reste gelée pendant l'été à une certaine profondeur, parce que l'eau de notre aiguade

aiguade n'avoit qu'un degré et demi de chaleur au dessus de la glace, et que la température de eaux courantes, observée avec un thermomètre, n'a jamais excédé quatre degrés (1) : le mercure cependant se tenoit constamment à quinze degrés, quoiqu'en plein air. Cette chaleur momentanée ne pénètre point; elle hâte seulement la végétation, qui doit naître et mourir en moins de trois mois, et elle multiplie en peu de tems à l'infini les mouches, les moustiques, les maringouins, et d'autres insectes incommodes.

Les indigènes ne cultivent aucune plante; ils paroissent cependant aimer beaucoup les substances végétales : la graine des Mantcheoux, qui pourroit bien être un petit millet mondé, faisoit leurs délices. Ils ramassent avec soin différentes racines spontanées, qu'ils font sécher pour leur provision d'hiver, entr'autres celle du lis jaune ou saranne, qui est un véritable oignon. Très-inférieurs, par leur constitution physique et par leur industrie, aux habitans de l'île Ségalien, ils n'ont pas, comme ces derniers,

(1) *Voyez* ce que nous avons dit tome x, page 513, sur le climat d'Iakoutsk en Sibérie. Il est vrai que cette ville se trouve un peu plus au nord que le pays dont parle la Pérouse.

l'usage de la navette, et ne sont vêtus que d'étoffes chinoises les plus communes, et de dépouilles de quelques animaux terrestres ou de veaux marins. Nous avons tué un de ces derniers à coups de bâton; notre jardinier, M. Collignon, le trouva endormi sur le bord de la mer : il ne différoit en rien de ceux de la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Cette rencontre fut suivie, pour lui, d'un événement malheureux : une ondée de pluie l'ayant surpris dans le bois pendant qu'il y semoit des graines d'Europe, il voulut faire du feu pour se sécher, et fit imprudemment usage de poudre pour l'allumer; le feu se communiqua à sa poire à poudre, qu'il tenoit à la main; l'explosion lui brisa l'os du pouce, et il fut si grièvement blessé, qu'il n'a dû la conservation de son bras qu'à l'habileté de M. Rollin, notre chirurgien-major. Je prendrai occasion de dire ici que M. Rollin, en partageant ses soins à tous les hommes de notre équipage, s'attachoit particulièrement à ceux qui paroissoient jouir de la meilleure santé. Il avoit remarqué chez plusieurs un commencement de scorbut, annoncé par des enflures aux gencives et aux jambes: ce principe s'étoit développé à terre, il auroit cédé à un séjour de deux semaines; mais nous ne pouvions les passer à la baie de Castries : nous nous flattâmes que le

moût de bierre, la sapinette, l'infusion de quinquina mêlée avec l'eau de l'équipage, dissiperoient ces foibles symptômes, et nous donneroient le tems d'attendre une relâche où il nous fût possible de séjourner plus long-tems.

Fin du onzième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et maison des Mathurins, n° 10.

TABLE

Des matières du Tome onzième.

Fin de la Table du onzième Volume.

